

# BERTHE WEILL

# PAN! DANS L'ŒIL!... ou trente ans dans les coulisses de la peinture contemporaine 1900-1930

PRÉFACE DE PAUL REBOUX

RÉÉDITION AUGMENTÉE D'UNE INTRODUCTION, D'ANNOTATIONS ET D'UNE POSTFACE DE MARIANNE LE MORVAN

Edition originale : LIBRAIRIE LIPSCHUTZ - 4, Place de l'Odéon - Paris

-----

MCMXXXIII Réédition : décembre 2021

# REMERCIEMENTS

Les rencontres ont été si nombreuses au fil de mes années à pister Berthe Weill que les remerciements de la thèse de doctorat que je lui ai consacrée comptaient cinq pages. Après deux années de recherche supplémentaires depuis ma soutenance, cette liste avait pris encore plus d'ampleur. Il me semble qu'envahir autant d'espace dans un ouvrage qui est avant tout le sien serait présomptueux. Je préfère plus sobrement exprimer ici un merci collectif adressé à tous ceux qui m'ont aidée et sans qui cette réédition n'aurait pu être étoffée des découvertes réalisées. Ils se reconnaîtront et savent chacun combien ils ont compté.

Les enquêtes au long cours débordent nécessairement sur le cadre privé. Je me dois de remercier ceux qui rendent ma vie plus belle en m'offrant le privilège de m'accorder une place dans la leur. Ils sont un rempart quotidien contre les doutes et un remède à ma porosité à l'existence. Les projets pharaoniques de ce type ne sont réalisables que si l'on est aussi bien accompagnée.

# INTRODUCTION

## MARIANNE LE MORVAN

Dans sa minuscule galerie du bas-Montmartre, les tableaux couvraient les murs du sol au plafond. Manquant d'espace pour en présenter davantage, Berthe Weill tendait à travers la pièce une corde à laquelle elle suspendait des toiles encore humides à l'aide de pinces à linge : il s'agissait des toutes premières œuvres de Matisse et de Picasso présentées à Paris. Ainsi débuta cette marchande d'art singulière qui joua un rôle considérable dans la reconnaissance d'artistes majeurs de la première moitié du XX° siècle. André Warnod, critique d'art comptant parmi ses alliés les plus fidèles, la résumait ainsi :

« Voyez aussi le cas d'une galerie comme celle de Mlle Berthe Weill. Lorsqu'on consulte la collection des catalogues de toutes les expositions qu'elle organisa dans sa boutique successivement rue Victor-Massé, rue Taitbout et rue Laffitte, on reste stupéfait qu'elle n'ait pas à sa porte une limousine grosse comme une locomotive. Tous les peintres qui ont un nom à présent, tous ceux qui ont joué un rôle dans l'art d'aujourd'hui ont été accueillis par elle alors qu'ils débutaient dans la carrière et n'étaient soutenus par personne. Ils y sont tous »¹.

Du haut de son mètre cinquante, les yeux bleus clairs cachés derrière des lorgnons dorés, Berthe Weill usa de son humour et de sa clairvoyance pour s'imposer parmi les galeries prescriptrices de son époque. Cette femme détonait dans cette corporation masculine, tout comme son franc-parler décapant contrastait avec l'univers feutré du commerce de l'art. Malgré une contribution reconnue en son temps comme considérable dans cette aventure moderne, elle ne bénéficie pas de nos jours d'une notoriété comparable à celle de ses homologues Paul Durand-Ruel, Ambroise Vollard ou Daniel-Henry Kahnweiler. Son souvenir semble s'être dissipé au fil du temps, jusqu'à avoir plongé dans un oubli tenace.

Le principal témoignage de Berthe Weill est constitué de cette autobiographie au titre percutant, initialement publiée en 1933, revenant en détails sur sa participation aux premières loges d'une histoire de l'art alors encore en pleine écriture<sup>2</sup>. Ce prisme d'une approche artisanale et d'un sou-

<sup>1</sup> WARNOD André, Les berceaux de la jeune peinture, Albin Michel, Paris, 1923, p. 271-272.

Le tirage d'époque était assez restreint : 5 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon numérotés de I à V non mis dans le commerce, 25 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder numérotés de VI à XXX, et

tien vital, sans fard, aux artistes encore inconnus, est souvent jubilatoire. Il démystifie le supposé romantisme de la bohème pour souligner les sacrifices nécessaires à la consécration des talents<sup>3</sup>. Si l'anticonformisme farouche de Berthe Weill parachève la singularité de son propos, l'absence de certains détails laisse cependant le lecteur de ses mémoires dans une certaine expectative. Camouflée derrière une gouaille typiquement montmartroise, l'auteure esquive les détails relatifs à sa vie privée. Elle en dit peu sur ses origines familiales, sur la genèse de son orientation vers l'art, et encore moins sur sa vie sentimentale. Ses souvenirs ne sont pas infaillibles puisque certains éléments se révèlent approximatifs, au niveau des dates et de certains prénoms notamment. La présente introduction, ainsi que des notes de bas de page et une postface revenant sur son dessein après la publication en 1933 complètent désormais son témoignage. Pour distinguer ces ajouts, les nouvelles notes au sein de la narration sont signalées par l'abréviation ndMLM. Afin de ne pas alourdir le corps du texte, la programmation de la Galerie B.Weill est ajoutée à la fin de l'ouvrage ; le lecteur est invité à s'y référer pour s'assurer des dates citées par la galeriste dans ses mémoires.

Cette réédition augmentée, traduite pour la première fois en anglais, estampille un nouveau jalon dans la réhabilitation de Berthe Weill. Elle hissera également sa voix parmi les pionnières féministes qui bataillèrent avec conviction pour mener leur vie sans compromission.

### Les origines de Berthe Weill

Berthe Weill est née le 20 novembre 1865, à Paris, au sein d'une famille nombreuse juive d'origine très modeste<sup>4</sup>. Son père, Salomon Weill<sup>5</sup> était chiffonnier<sup>6</sup> et sa mère, Jenny Lévy<sup>7</sup>, couturière en atelier mais n'exerça plus après son mariage. Berthe était la cinquième et l'ainée des deux filles d'une fratrie de sept enfants, tous nés à Paris dans le I<sup>er</sup> arrondissement : Nephtali Marcel (1859),

500 exemplaires sur vélin du Marais numérotés de 1 à 500. Les archives Berthe Weill en possèdent plusieurs exemplaires des différents tirages si des collectionneurs sont intéressés.

Cette réalité était rapportée par de nombreux témoins de la période, mais rarement parmi les marchands : « Montmartre, la Butte, le Bateau-Lavoir, le Lapin Agile, qu'est-ce que tout ça pour moi ? Souvenirs de la "vie de bohème" ? Foutaise que tout ça ! Ça m'évoque les tauliers qui avaient décroché la clé de ma chambre parce que j'étais en retard pour mon loyer... Une horrible époque, à la vérité, de privations, de misères, d'humiliations... Rien d'aussi terrible qu'une telle jeunesse... Je n'avais jamais assez de sous pour me payer une chambre d'hôtel, un complet, un vrai repas... Je crevais littéralement de faim... Si j'allais voir mes amis, c'était pour les taper... Mais la plupart du temps, ils étaient aussi fauchés que moi », MAC ORLAN Pierre, cité dans BRASSAÏ, Conversations avec Picasso, Paris, Gallimard (1964) 1997, p. 247-248.

<sup>4</sup> Habitant successivement 16 rue Boucher (1860, 1861), 45 rue Saint-Honoré (1864, 1865, **1868**), 11 rue Vauvilliers (1880), 8 rue des Prouvaires (1891).

<sup>5</sup> Gerstheim, 14.09.1831-Paris, 25.11.1900.

La dénomination du métier du patriarche varie suivant les actes d'État civil, Salomon est tour à tour qualifié de marchand de coupons (1860), de marchand de draps (1861, 1880), d'assortisseur (1864) et de négociant (1865, 1868).

Paris, 27.02.1836-Paris, 22.03.1921.

Georges (1860), Théodore Camille (1861), Marcellin Théodore (1864), Esther Berthe (1865), Sarah Adrienne (1868) et, plus tard, Louis Roger (1880). Plusieurs dans cette fratrie portèrent en nom d'usage leur second prénom, comme ce fut le cas pour Berthe Weill<sup>8</sup>.

Le grand-père maternel de Berthe Weill, tout comme son père, avait quitté l'Alsace pour la capitale dans l'espoir d'une vie meilleure. Esther Mayer, grand-mère maternelle, était la fille du ministreofficiant Jacob Mayer, second chantre à la synagogue de la rue Notre-Dame de Nazareth, alors la plus importante de la capitale et descendant d'une lignée de chantres alsaciens et lorrains dont la carrière de hazan9 les mena de Ribeauvillé à Nancy, puis à Paris10. En raison de la pauvreté de la famille Weill, tous les enfants du couple entrèrent tôt dans la vie active. Si sa petite-sœur Adrienne est placée, comme l'avait été sa mère, dans un atelier de couture, la fragilité de la santé de Berthe durant ses jeunes années a sans doute poussé ses parents à lui envisager une perspective moins compromettante physiquement. Elle débute son apprentissage vers 1880<sup>11</sup> auprès de Saül, dit « Salvator », Mayer<sup>12</sup>, un marchand de gravures et de tableaux installé au 5 de la rue Laffitte (Paris 9e)13. Cette « rue des tableaux »14 est alors l'épicentre du commerce de l'art, idéalement située à proximité de l'hôtel des ventes Drouot. L'art demeure cependant une orientation relativement iconoclaste pour une jeune fille à cette époque, aussi le choix de cette voie demeure-t-il bien mystérieux. Les recherches généalogiques<sup>15</sup> permirent d'établir que Berthe Weill et Rachel Oppenheim, l'épouse de Salvator Mayer, étaient en fait petites-cousines issues de germain. Ces liens ont possiblement été resserrés lors d'un séjour nantais durant lequel elle habita « chez de bons parents » le temps de résoudre ses problèmes de santé, quand la famille Oppenheim résidait également dans cette ville. Les filles Oppenheim travaillaient toutes deux dans le commerce de tissus, une profession reliée à celle de Salomon, qui pourrait également expliquer leur contact. Cette branche constituait donc un réseau familial de petits commerçants, notamment antiquaires, marchands d'estampes et de tableaux, certains comme

- 8 En italique le nom d'usage employé pour chacun, un second prénom était donné en hommage à un autre membre défunt de la famille mais n'était pas utilisé, même s'il était déclaré en premier sur l'acte de naissance.
- 9 Chantre dans une synagogue.
- 10 Malgré cette partie de ses ascendants impliquée religieusement, Berthe Weill était peu pratiquante.
- La date précise n'a pas pu être déterminée. Si Berthe Weill a pu suivre une éducation jusqu'à la fin de l'école primaire comme l'exigeaient les lois en place, soit jusqu'à ses douze ans, à supposer qu'elle entra directement auprès de Mayer, cela correspond alors à l'année 1877.
- 12 Salvator Mayer (Paris, 16.11.1847-Paris 9e, 31.03.1896).
- CAVERO Julien, MAUPEOU (de) Félicie, SAINT-RAYMOND Léa, « Les rues des tableaux. Géographie du marché de l'art parisien (1815-1955) », article 6, *Artl@s Bulletin*, Volume 4, n°1, 2015, p.75-115.
- VOLLARD Ambroise, Ambroise Vollard, *Souvenirs d'un marchand de tableaux*, 1937, A. Michel, Paris, 2007, p.83.
- Je dois pleinement à Françoise Job, historienne et petite-nièce de Berthe Weill, le résultat de ces recherches généalogiques.

Salvator Mayer étant plus spécialisés, ce qui expliquerait le choix de placer l'ainée Weill auprès de ce dernier.

Plusieurs frères d'Esther Mayer firent fortune, mais pas les ascendants directs de Berthe Weill. Nephtali, son frère aîné, qui était fabricant de cravates, meurt au Champ d'honneur en 1914, décoré de la Croix de guerre pour sa conduite au feu ; le second garçon, Georges, en 1882, durant son service militaire, effectué dans la Marine à Lorient ; Camille, le troisième, était un modeste bouquiniste ; le quatrième, Marcellin, s'était associé à Berthe dans les débuts de la galerie, avant de devenir luimême antiquaire à Paris ; Adrienne décéda en 1901 d'une longue maladie ; et Roger, le dernier, était employé de la bourse aux grains à Paris. Aucune victime de la Shoah n'est à déplorer dans la famille Weill<sup>16</sup>.

Les Weill ne sont pas issus d'un milieu très cultivé ni impliqué dans un quelconque domaine artistique. Il y a lieu toutefois de signaler que sa mère, Jenny Lévy, vouait une passion dévorante au théâtre, et passait ses après-midis à la Comédie française au détriment de sa famille. L'auteure y fait furtivement référence : « *Telle est, dans notre famille, la façon de conjurer le sort, continuons la tradition!* »<sup>17</sup>, en racontant comment elle acheta une place pour assister à la première de Réjane après avoir tiré bénéfice d'une vente.

L'audace des choix de Berthe Weill était fortement contestée au sein de sa famille. Outre qu'elle n'avait pas un caractère facile, cette carrière provoquait une incompréhension certaine pour ses proches. Sa mère était opposée à sa décision d'ouvrir sa propre boutique et désignait les toiles modernes comme « des plats d'épinards ».

#### L'initiale

Après la fin de son apprentissage, Berthe Weill reste au service de Mayer, ce qui lui accorde une autonomie financière. La disparition de ce mentor, en 1896 alors qu'elle est déjà âgée de 31 ans, sera le déclencheur de son indépendance. Elle collabore d'abord brièvement avec son frère Marcellin pour ouvrir une modeste boutique, avant que Pedro Mañach ne l'incite à la transformer en véritable galerie : « C'est lui qui fit toutes les démarches auprès d'eux et qui m'aida à transformer mon antre réduit en salle d'expositions. Il disparut aussitôt après, mais je ne dois pas l'oublier dans le partage des éloges » 18.

L'autre Berthe Weill, l'épouse de Nephtali, et sa fille furent arrêtées à Guingamp, déportées à Drancy (les sources du Mémorial de la Shoah indiquent qu'elles sont arrivées le 19 janvier 1944, libérées le 8 février 1944, numéro de carnet de fouille n°62, numéro de reçu 2). Elles furent miraculeusement libérées grâce à l'intervention du réseau de son gendre qui était un activiste politique breton.

<sup>17</sup> WEILL Berthe, *op.cit.*, 1933, p. 64.

WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B. Weill, n°45, décembre 1926, np.

Si l'éclat de la programmation est souvent attribué à l'influence de ce dernier, on constate que leur association ne se limita en réalité qu'à quelques mois<sup>19</sup>. Le choix de baptiser son enseigne « Galerie B.Weill » est à ce titre particulièrement révélateur. En premier lieu parce que l'abréviation du prénom permet de dissimuler la féminité de sa gestionnaire dans une époque où la profession de marchand d'art est exclusivement masculine. Tout au plus peut-on citer avant elle l'exception de Melle Hulin<sup>20</sup>, dont le prénom n'est jamais mentionné, évoquée pour la première fois en 1824, dans l'Almanach commercial de Paris, où elle est décrite comme « marchand d'estampes » (au masculin). Installée au 21, rue de la Paix, elle avait été la première à acheter Richard Parkes Bonington, Eugène Delacroix et Théodore Géricault<sup>21</sup>. Elle mourut sans successeur en 1834<sup>22</sup> et son fonds fut alors vendu par son principal concurrent, Schroth. Dans son cas, sa vocation était cependant liée au fait que son père, déjà marchand d'art, n'avait pas eu d'autre enfant. On mesure ainsi l'importance du déterminisme dans l'affranchissement des pionnières, et le conditionnement nécessaire de la présence d'un homme dans l'entourage immédiat pour avoir accès aux fondamentaux de la profession.

Un autre exemple est celui de Florine Langweil-Ebstein, née le 10 septembre 1861 à Wintzenheim, près de Colmar, dans le Haut-Rhin. Orpheline à l'âge de vingt ans, elle vint à Paris assister une cousine qui tenait une pâtisserie juive-alsacienne. Elle épousa Charles Langweil, un antiquaire de vingt-cinq ans son ainé, qui la quitta brutalement après huit ans de mariage, en laissant des dettes, et leur deux filles dès lors à la seule charge de leur mère. Devant l'adversité, elle reprit le magasin de son époux, sis 4 boulevard des Italiens, où elle s'imposa en devenant spécialiste de l'art extrême-oriental. Au sommet de sa réussite, elle fit le choix de se retirer des affaires, ce qui fut salué par un article d'Arsène Alexandre en Une du *Figaro* le 11 novembre 1913<sup>23</sup>. Outre son action en faveur des Belges réfugiés et des combattants, elle installa à son domicile l'œuvre La renaissance des foyers en Alsace, une organisation visant à aider l'insertion professionnelle les Alsaciennes évacuées. Elle fut décorée de la Légion d'honneur en 1921 pour son action pendant la guerre, et élevée au rang d'Officier en 1935. Elle occupa un rôle de bienfaitrice, notamment pour la défense de la langue française en Alsace. Spoliée durant la Seconde Guerre mondiale, sa collection lui fut entièrement restituée avant

<sup>19</sup> Jusqu'en juin 1902, soit sept expositions en sept mois.

<sup>«</sup> La marchande de tableaux chez laquelle on pouvait voir ces aquarelles de Bonington s'appelait Mme Hulin, la belle Mme Hulin, disait-on à l'époque, et elle passait pour être l'amie du jeune anglais. Elle avait son magasin rue de la Paix, et c'était alors, avec de Schroth, la maison de Paris la plus connue pour la vente des tableaux, estampes et objets d'art. » DACIER Émile, *La Revue de l'art ancien et moderne*, Comte, 1909, p. 91. Ce mystère autour de Mme Hulin est également souligné par POINTON R. Marcia, *The Bonington circle: English watercolour and Anglo-French landscape*, 1790 – 1855, Hendon Press, 1985, p.51.

<sup>21</sup> Le Bulletin de la vie artistique, 15 avril 1920, p. 264.

<sup>22</sup> Journal des artistes, « annonce et compte rendu des ouvrages », Société libre des Beaux-Arts, Paris, p. 367.

ALEXANDRE Arsène, *Le Figaro*, 11 novembre 1913, p. 1.

sa mort en 1958<sup>24</sup>. Une part d'adversité conditionnait de fait la vocation de ces premiers exemples recensés, qui ont par ailleurs en commun de s'être concentrés sur des niches pour se créer un marché : l'exotisme pour Florine Langweil, la nouvelle génération d'artistes pour Melle Hulin. L'innovation sera également une spécialité pour Berthe Weill qui au moment de son installation se concentre sur les « Jeunes » qui n'ont pas encore de visibilité. En s'imposant sur cette frange encore inoccupée, elle devient le premier cas de marchande d'art, formée auprès d'un professionnel notoire, à s'installer ex-nihilo à son compte. Elle ouvre ainsi la voie à de nombreuses autres qui arriveront progressivement, mais plus tard, sur le marché. Germaine Bongard s'installe en 1911, Jeanne Bucher en 1925, Katia Granoff en 1926, Marguerite Henry et Yadwiga Zak en 1928, Lucy Krohg en 1932, Colette Allendy en 1946. Certaines d'ailleurs comme Berthe Weill vont baptiser leur enseigne de nom neutre pour parer le sexisme endémique, comme la galerie Mantelet dirigée par Colette Weil (qui s'installe en 1926), la galerie du Cygne par Jacqueline d'Harial (1934) et la galerie Le Portique par Marcelle Berr de Turique (1925 ?). Plus flagrant encore du souhait de s'épargner la misogynie ambiante, en 1922 la designeuse Eileen Gray intitula sa galerie d'un nom masculin fictif : Jean Désert, précisant aux chalands qui demandaient à le rencontrer qu'il était absent alors qu'il n'a en réalité jamais existé. On remarque à ce sujet que symétriquement à leurs enseignements « réservés » aux femmes au sein des Académies, de nombreuses marchandes vont se concentrer sur les Arts décoratifs et occuperont ainsi un rôle majeur dans la promotion et l'émergence du design en France.

L'autre particularité de la Galerie B.Weill repose sur ce terme de « galerie », qui n'apparaît pour la première fois qu'un an plus tôt dans le Bottin du commerce avec la galerie Haussmann, installée à Paris au 67 boulevard Haussmann. En l'adoptant, Berthe Weill s'affirme comme une marchande d'un nouveau genre. L'occurrence se multiplie ensuite exponentiellement jusqu'en 1916<sup>25</sup>. Ce glissement sémantique révèle une mutation profonde de la profession, remplaçant l'appellation « marchands de tableaux », devenue péjorative durant la dernière moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par ce nouveau terme qui efface symboliquement le mercantilisme et l'image d'entre-soi dont souffre la profession, en lui conférant un aspect socialement mieux valorisé. Berthe Weill aura d'ailleurs la coquetterie de souvent évoquer sa Galerie avec une majuscule. Sa monstration, la médiation autour de sa programmation et son expertise pour initier les amateurs, la placent dans un mouvement de rupture et de rénovation du métier. Elle prend ainsi place entre Paul Durand-Ruel (1838-1922), Georges Petit (1856-1920) et la génération suivante, plus profondément engagée dans tous les sens du terme vers la modernité, comme Léonce Rosenberg (1879-1947) et Daniel-Henry Kahnweiler (1884-1979).

Documentation de l'association André et Berthe Noufflard et intervention de Diederik Bakhuys, « Florine Langweil, une antiquaire et experte en arts de l'Extrême-Orient », colloque Marchandes d'art, 13 novembre 2019, Musée des Arts décoratifs, Paris, organisé par Marianne Le Morvan, Cloé Pitiot et Denise Vernerey.

VERLAINE Julie, *Les galeries d'art contemporain à Paris. Une histoire culturelle du marché de l'art, 1944-1970*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2012.

#### Weill vs Vollard

La singularité de Berthe Weill ne repose cependant pas seulement sur une question d'âge. Une comparaison avec la carrière d'Ambroise Vollard, né un an après elle, illustre combien sa trajectoire est radicale. Lui aussi fut formé chez un marchand de la rue Laffitte, Dumas, mais son extraction bourgeoise lui assurera de pouvoir faire des études et de bénéficier d'assises financières. Les données sociologiques sont à la défaveur de Weill qui devra négocier jusqu'à l'argent prévu pour sa dot afin de soutenir ses débuts. Le symbole est fort : à choisir, elle préfère la liberté que lui offre la situation qu'elle se créé à la perspective d'un mariage.

Ce qui distingue cependant ces deux figures correspond davantage à une forme de lutte des classes : elle ne se reconnaîtra jamais dans le camp des dominants, pour davantage s'inscrire du côté des laborieux de l'art. Elle ne gommera pas d'ailleurs les signes de la modestie de ses origines, assumant même s'autoriser certains élans anarchistes envers les « snobs » et ceux qui spéculent sur ses artistes. Si Ambroise Vollard commence son autobiographie en évoquant ses souvenirs d'enfance à observer des fleurs exotiques, Berthe Weill fait le choix de reproduire en préambule de ses mémoires un texte à charge contre son confrère. Vollard était l'auteur d'un article paru au moment de la disparition du collectionneur Camondo, qui avait légué par testament l'ensemble de ses œuvres au Musée du Louvre. Cette collection avait contribué à la fortune du marchand et elle trouvait outrecuidant à l'heure des hommages que sa tribune serve à flatter publiquement son propre ego. Son droit de réponse ayant été refusé par le Mercure de France, elle l'avait finalement édité elle-même en 1917. Faire le choix de réutiliser cette riposte cinglante en avant-propos l'affirme comme son égale : sa manière de lui tenir tête lui semblait sans doute avoir plus d'importance, ou la représenter davantage, qu'évoquer des détails sur sa jeunesse pour amorcer son ouvrage. La narration ne débute qu'à partir de son départ de la maison Mayer et fait démarrer son récit au moment où elle prit véritablement son indépendance, qui marque métaphoriquement une renaissance. Le préambule en forme de va-etvient est aussi un hommage envers cet homme qui lui a fait découvrir le métier dont elle s'est ensuite emparée.

Dans ce texte, elle désigne Vollard par le sobriquet « Dolikhos », qui évoque son hypersomnie en grec. Elle le qualifie également de « papou » dans le sous-titre de son opuscule. Elle attaque son incompétence à ses débuts, contredisant l'image d'homme désintéressé à la clairvoyance esthétique imparable qu'il s'attachait à construire<sup>26</sup>. Ce texte, qui ne présente que quelques rares variantes entre sa version de 1917 et celle de 1933, symbolise avec virulence l'investissement de Berthe Weill dans son métier. D'une férocité affichée, elle reprend à son compte une opinion commune sur l'indolence sup-

<sup>26</sup> VOLLARD Ambroise, Souvenirs d'un marchand de tableaux, Paris, Club des Libraires de France, 1957.

posée, mêlée souvent à une forme de mépris, qui rend le personnage d'Ambroise Vollard ingrat voire absurde<sup>27</sup>. Le peintre Maurice de Vlaminck écrivait à son sujet : « Dans la corporation des marchands de tableaux, Vollard passait pour un original, voire un ours »28. La personnalité du marchand n'était pas appréciée de tous. Il évoquait lui-même n'estimer que deux de ses acheteurs : le premier, un Hollandais qui, sans marchander, avait acheté des toiles de tous les noms qu'il tira au sort par petits papiers mélangés dans son chapeau, et qui fut interné pour s'être ruiné avec autant d'insouciance avant que sa famille ne réalise des années plus tard que les œuvres de Paul Cézanne et Vincent Van Gogh ainsi acquises représentaient beaucoup d'argent. Un autre client, aveugle, fut son premier acheteur de Paul Cézanne. Le trait de caractère de Vollard qui lui valait le plus d'inimitiés était sa manière d'obtenir les œuvres : « Son principal filon consistait à rechercher des toiles oubliées chez des maîtresses, négligées par des veuves ou laissées en gages chez des aubergistes, et de les acquérir pour une bouchée de pain »29. Estimé fourbe, mou, Vollard était surtout perçu pingre et perfide en affaires : « au seul nom de Vollard, Rouault se déchaînait. ... Ce marchand, ce geôlier, ce bourreau, nègre et négrier, plus matois que malin (deux cents navets pour cent Cézannes), avec ses petits papiers qu'il vous fait remettre à la sortie »<sup>30</sup>. Berthe Weill n'est cependant pas à compter parmi la longue liste de ses détracteurs, et bien que son texte soit une attaque virulente à son encontre, elle pondère son approche dans le dernier chapitre de ses mémoires en lui reconnaissant la qualité rare d'avoir vraiment aimé la peinture. De son côté, il ne la citera pas une seule fois dans son autobiographie. Il est à noter cependant qu'il avait une mémoire partiale, puisqu'il oublia également de mentionner Gauguin avec qui ses relations étaient pour le moins houleuses, ou le collectionneur Auguste Bauchy dont les conseils avisés avaient guidés certains de ses choix artistiques.

La programmation d'Ambroise Vollard a été établie par Rebecca Rabinow lors de l'exposition qui lui fut consacré au Musée d'Orsay en 2007<sup>31</sup>. Comparer les expositions des deux marchands permet d'identifier que s'ils ont vendu des peintres communs, leurs stratégies commerciales respectives étaient radicalement différentes. Ambroise Vollard se concentrait durant les mêmes années sur des artistes nabis et symbolistes<sup>32</sup>. Les Impressionnistes étaient trop chers à ses débuts, aussi marchandait-il chez les bouquinistes des quais de Seine des dessins et estampes de Félicien Rops, Théo-

- BOISSIÈRE J, « Ambroise l'ingrat », Flèche, non daté, documentation thématique Vollard au musée d'Orsay.
- VLAMINCK (de) Maurice, « Ambroise Vollard », Comædia, 4 avril 1942, p. 6.
- 29 BOISSIÈRE J, op. cit.
- 30 ARLAND Marcel, Ce fut ainsi, Gallimard, 1979, p. 107.
- Établie par Rebecca Rabinow, avec contribution d'Anne Roquebert, issue du catalogue de l'exposition, version anglaise, p.305-322.
- Comme Émile Bernard (né en 1868), Paul Cézanne (1839), Edgar Degas (1834), Paul Gauguin (1848), Maurice Denis (1870), Auguste Renoir (1841), Camille Pissarro (1830), Odilon Redon (1840), Vincent Van Gogh (1853), Édouard Vuillard (1868).

phile-Alexandre Steinlen et Constantin Guys, également connus chez Salvator Mayer et eux aussi vendus chez Berthe Weill à ses débuts. Les goûts d'Ambroise Vollard sont à rapprocher de ceux du Père Tanguy, dont il rachète d'ailleurs une bonne partie de la collection lors de la vente organisée en faveur de sa veuve à Drouot, le 2 juin 1894.

Weill et Vollard présentent le même rythme initial d'expositions, alternant illustrateurs en vogue et jeunes talents, mais Berthe Weill s'engage d'emblée vers la génération suivante<sup>33</sup>. Les artistes en commun débutent d'abord chez Berthe Weill, avant d'être accrochés chez Ambroise Vollard : Henri Matisse, dont la première exposition en galerie est organisée chez Berthe Weill dès 1902, bénéficie d'une exposition personnelle à la Galerie Vollard en 1904. Berthe Weill vend Pablo Picasso dès 1900, avant qu'Ambroise Vollard ne l'expose en 1901 (sous l'impulsion du même intermédiaire, Pedro Mañach) ; Aristide Maillol expose pour la première fois en galerie en décembre 1901 chez Berthe Weill, et en juin 1902 chez Ambroise Vollard. Il achète les Fauves à partir de 1906, alors même qu'elle propose le groupe depuis avril 1905. Ambroise Vollard propose à Georges Rouault d'acheter son fonds d'atelier en 1907<sup>34</sup>, tandis qu'il est exposé chez Berthe Weill depuis 1906. Un décalage significatif distingue leur manière de travailler et leur appréhension à miser sur des inconnus : les artistes n'ont jamais exposé en galerie quand ils sont présentés chez Berthe Weill, alors qu'Ambroise Vollard les jauge durant plusieurs mois, parfois des années, avant d'investir sur un nouveau peintre, et alterne avec des artistes plus âgés dont la réputation est déjà établie pour compenser le risque encouru. Cette maturité de choix le place comme bien meilleur stratège que Berthe Weill. Là où comme aucun autre marchand, elle prend le risque de proposer exclusivement des artistes débutants, en misant sur la diversité pour toucher l'intérêt d'un maximum d'amateurs, Ambroise Vollard choisit beaucoup plus raisonnablement de se concentrer sur certains peintres, pour lesquels il déploie davantage de moyens, selon une mécanique qui se révèle moins risquée et bien plus rentable. Si l'un d'eux ne se vend pas, comme Vincent Van Gogh entre 1895 et 1897, Ambroise Vollard ne le propose plus à la vente<sup>35</sup>, ce qui n'est pas le cas de Berthe Weill qui se laisse avant tout guider par son instinct en continuant d'exposer les artistes en lesquels elle croit, même si l'échec commercial est cuisant.

À la lecture de ses mémoires et de ses catalogues, Ambroise Vollard apparaît résolument tourné vers le XIX<sup>e</sup> siècle, alors même qu'il bénéficie d'une réputation le vantant « inventeur de l'artiste mo-

Raoul Dufy (né en 1877), Pierre Girieud (1876), Raoul de Mathan (1874), Henri Matisse (1869), Albert Marquet (1875), Jean Metzinger (1883), Pablo Picasso (1881).

<sup>34</sup> L'achat n'interviendra finalement qu'en 1917.

<sup>35</sup> Il en exprimera néanmoins le regret dans ses mémoires : « J'avais complètement tort au sujet de Van Gogh. Je pensais qu'il n'avait aucun avenir, et j'ai laissé ses tableaux partir pour pratiquement rien ».

derne »<sup>36</sup>. « Ambroise Vollard découvreur de l'avant-garde »<sup>37</sup> est le titre du premier chapitre par Ann Dumas ouvrant le catalogue de l'exposition qui fut consacrée au marchand. Le postulat doit donc être relativisé : sur 66 expositions recensées, 13 sont consacrées à des « Jeunes »<sup>38</sup>, soit 20% de sa programmation contre 99% pour Weill à la même période. L'« oubli » des découvertes imputables à Berthe Weill a souvent bénéficié à l'aura de concurrents qui s'en sont confortablement accommodé pour construire leur propre légende.

Observer les différences entre les deux programmations permet également de relever une recherche de mixité prégnante à la Galerie B. Weill. Chez Vollard, 4 expositions sur 66 recensées comptent des femmes, soit 6% des expositions sur l'ensemble de la programmation, et 3% expositions particulières d'artistes femmes. Pour Berthe Weill, on atteint 87 mentions d'au moins une femme sur 290 expositions, soit 30% de la programmation. On compte également 29 expositions de femmes sur les 149 expositions particulières organisées à la Galerie B. Weill, soit 19 %. Charmy en tout premier lieu mais aussi Marval, Prax, Valadon et de nombreuses autres, lui devront beaucoup dans la reconnaissance de leur légitimité en tant qu'artiste accomplie<sup>39</sup>.

Le dernier point commun entre les deux marchands est celui d'avoir été rebaptisés par leurs artistes. Vollard était « Fifi voleur »<sup>40</sup> pour Henri Matisse, « Vole-art »<sup>41</sup> selon Émile Bernard, « Vampire »<sup>42</sup> pour Georges Rouault, « Caïman de la pire espèce » selon Paul Gauguin, quand Pablo Picasso le comparait à une tranche de langue froide<sup>43</sup>, chauve au sommet de son crâne et mou comme des traits

- « Génial précurseur, découvreur de talents, inventeur de « l'artiste moderne », personnage légendaire et pittoresque, le grand marchand d'art Ambroise Vollard (1866-1939) fut également un conteur hors pair. », quatrième de couverture de VOLLARD Ambroise, *op. cit.*, 2007.
- DUMAS Ann, « Ambroise Vollard découvreur de l'avant-garde », De Cézanne à Picasso, Chefs-d'œuvre de la galerie Vollard (1867-1939), RMN, 2007, p.19.
- Isidro Nonell vers avril 1899, René Seyssaud en mai-juin 1899, Iturrino en 1902, Maillol en juin-juillet 1902, Iturrino et Picasso en juin-juillet 1902, Laprade en mai 1903, Iturrino en mai 1904, Matisse en juin 1904, Kees van Dongen en novembre 1904, Nicolas Tarkhoff en mai 1906, Jean Puy en novembre-décembre 1908, Vlaminck en mars 1910, Picasso début 1911.
- 39 LEVESQUE Andrée, « Tableaux de femmes sur toile de fond sexuée : Les femmes peintres du dix-huitième siècle à la période moderne », *Revue du Groupe interdisciplinaire d'Études sur les Femmes de l'Université Libre de Bruxelles*, 1999, p. 41-67.
- 40 SPURLING Hilary, *The Unknown Matisse: Man of the North: 1869-1908*, Penguin, 1998, p. 263.
- Émile Bernard à sa mère, juillet 1894, cité dans WELSH-OVSHAROV Bogomila, note 31, « Émile Bernard, un extraordinaire collectionneur de Vincent van Gogh », in MCWILLIAM Neil (dir.), *Émile Bernard. Au-delà de Pont-Aven*, Paris, INHA.
- Lettre de Georges Rouault à André Suarès, 1949 in *Georges Rouault, André Suarès, Marcel Arland, Correspondance*, Gallimard, 1960, p. 158.
- 43 MOREL Jean-Paul, C'était Ambroise Vollard, Fayard, 2007, p. 65.

de « grand singe ». S'illustre là une différence fondamentale entre les deux marchands, soulignant le statut très particulier que la galeriste occupait dans la cosmologie de l'art. Berthe Weill bénéficiait au contraire d'une réputation vertueuse si communément relayée dans la presse de l'époque qu'elle en est presque suspecte. Raoul Dufy avait inventé un jeu de mot pour la désigner, reprit unanimement par ses autres protégés, celui de « petite Mère Weill ». Caricaturée comme une mère juive protectrice, elle s'est construite dans un engagement résolument sacrificiel, aux côtés des créateurs dont elle percevait, avant les autres, l'importance de la révolution picturale.

#### L'anti-marchande

Berthe Weill privilégiait des productions récentes, ou remontant exceptionnellement à quelques années pour les tout débuts d'un artiste quand il ne disposait pas encore d'un corpus assez conséquent pour constituer une exposition entière. Ainsi, les premières œuvres d'Henri Matisse exposées en 1902 à la Galerie B. Weill remontent jusqu'à 189044 et rassemblent les premières productions du peintre. Les différents Salons, dont elle fait régulièrement des comptes rendus, constituaient son principal système de repérage des jeunes talents. Sa notoriété de découvreuse menait par ailleurs les artistes à venir se présenter à elle d'eux-mêmes. Les conditions commerciales de la Galerie B. Weill étaient autrement plus favorables que celles de ses concurrents, qui faisaient grandement peser les risques pris de les exposer sur les artistes. Eugène Druet, par exemple, leur imputait pour une première exposition particulière : la location de la salle (18 000 francs réglés en tableaux), une commission de 20% sur les toiles vendues, les frais de production du catalogue de l'exposition, les frais d'envois de celui-ci, et l'impression des affiches<sup>45</sup>. La Galerie La Licorne retenait sur les ventes les 3 200 enveloppes, les frais d'envois inhérents, les frais pour la presse, les affiches et l'encadrement<sup>46</sup>. L'artiste devait donc d'abord payer une somme conséquente, afin de pouvoir exposer sans que cette avance ne puisse ensuite être retenue sur les recettes, ou s'endettait d'emblée sur les ventes potentielles, pour minimiser la perte risquée par le marchand en cas d'échec de l'exposition. Berthe Weill à l'inverse ne faisait pas payer ses expositions, et partageait même ses recettes, quand elle n'offrait pas également le couvert aux artistes dans le besoin. Elle n'acceptait d'ailleurs pas les propositions payantes pour exposer chez elle. Elle notait dans son journal : « Ne fais d'exposition qu'après avoir vu les œuvres si elles me conviennent »47, là où des artistes dans la possibilité de payer auraient facilement pu contribuer à régulièrement rétablir ses finances. Elle pouvait refuser un client si elle ne l'estimait pas encore prêt et

MATISSE Henri, *Nature morte aux livres*, huile sur toile, 1890, 38 x 46, Musée Matisse Nice proposé lors de l'exposition à la Galerie B.Weill du 10 février au 28 février 1902, Tableaux de Flandrin, Mlle Krouglicoff, Marquet, Mme Marval, Matisse, Petitjean, sous le n° 29 et le titre « Nature morte aux livres ».

Lettre de Druet à André Lhote, 30 novembre 1909 dans les Archives André Lhote.

<sup>46</sup> Comptes pour l'exposition Lhote, Galerie La Licorne, décembre 1922, Archives André Lhote.

<sup>47</sup> *Journal de Berthe Weill*, 1er août 1917, collection privée.

déclinait les offres au rabais d'artistes vulnérables. Idéaliste, ou en tout cas moins agressive commercialement, Berthe Weill représentait une proie facile en n'appliquant pas des méthodes comparables. Elle se condamna d'elle-même à rester bloquée dans l'antichambre de la gloire.

Les galeries prestigieuses s'efforçaient d'empêcher leurs artistes d'être proposés ailleurs, et concluaient à ces fins des accords contraignants avec ceux qu'elles représentaient. Citons à titre d'exemple le contrat de 1917 entre Bernheim-Jeune et Henri Matisse, exigeant qu'aucune œuvre du peintre ne soit vendue à une autre galerie pour un prix inférieur à celui auquel l'artiste la lui vendait, majoré de 30 %<sup>48</sup>. Cette clause contrecarrait efficacement la concurrence par les prix et empêchait Matisse de vendre à des galeries de plus petite envergure<sup>49</sup>, incapables de soutenir les mêmes tarifs, menaçant en définitive la cote de l'artiste au profit des seuls intérêts du marchand<sup>50</sup>. Katia Granoff, à l'ouverture de sa galerie en 1926, déplorait ce cadenassage des artistes en vue par les galeries les plus importantes et la surreprésentation des autres auprès des galeries plus modestes<sup>51</sup> :

« À cette époque, Bernheim-Jeune détenait sous contrat la production de Matisse, Bonnard, Dufy, Utrillo, Vlaminck; Rosenberg avait Picasso et Braque; Vuillard était depuis toujours inséparable de Hessel; Vollard mettait jalousement en cave les Rouault; la galerie Druet, avec d'autres beaux peintres, s'était attaché Marquet; Zborowski et, à sa suite, Paul Guillaume se réservaient Modigliani, Soutine, Derain; Marseille s'occupait de Segonzac. J'étais la dernière venue et fis mon choix entre les artistes qui m'étaient directement accessibles, sans renoncer toutefois à ces autres tableaux que j'ai toujours su me procurer indirectement, même avant qu'ils ne soient, comme aujourd'hui, pour ainsi dire du domaine public »52.

Une étude minutieuse menée par Fabien Accominotti démontre l'interdépendance du marché de l'art. Les marchands se voient dicter la majeure partie de leurs choix par mimétisme avec des galeries de statut légèrement plus important, afin de garantir leur survie financière. Ils n'ont pas la possibilité de soutenir durablement des artistes déjà représentés par des enseignes plus prestigieuses qui verrouillent la production de leurs artistes. Seul ce léger décalage permet de présenter des artistes encore accessibles. Réciproquement, une galerie reste attentive aux concurrents immédiatement inférieurs quand elle envisage de présenter de nouveaux artistes. Les ensembles les plus vendeurs sont alors aussitôt phagocytés. Dans cette hiérarchie marchande, Berthe Weill est l'impulsion initiale, les mêmes

<sup>48</sup> Correspondance Bernheim-Jeune, Archives Matisse, Issy-les-Moulineaux, pièce 171018a.

<sup>49</sup> Correspondance Bernheim-Jeune, Archives Matisse, Issy-les-Moulineaux, pièces 200823a et 201020b.

<sup>50</sup> ACCOMINOTTI Fabien, « Marché et hiérarchie » in *Histoire & Mesure*, 2008, XXIII- n°2, p. 193.

ACCOMINOTTI Fabien, Tableau de composition des positions d'équivalence structurale dans la partition retenue (matrice dichotomique, liens définis comme « deux artistes en commun ou plus »).

<sup>52</sup> GRANOFF Katia, *Histoire d'une galerie*, Paris, Galerie Katia Granoff, 1949, p. 13.

artistes et les mêmes œuvres sont ensuite disséminés sur le marché, faisant dès lors l'objet d'efforts d'autres représentants pour en faire monter la cote et les rendre inatteignables<sup>53</sup>. Dans cette logique intenable, Berthe Weill s'inscrit comme la principale sourcière de nouveaux talents. Il n'existe pas d'autre galerie durant la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle qui expérimente de manière comparable, en ne misant que sur les artistes débutants. Des petites galeries apparaissent en présentant ce même engagement envers la nouveauté, mais elles sont difficiles à pister parce que toutes éphémères, ce qui tend à confirmer la difficulté de ne porter ses choix que sur les peintres émergents et à conforter l'idée que Berthe Weill « avait l'œil » pour identifier le talent et l'éclosion des styles quand exposer seulement des jeunes ne garantissait pas le succès. En effet, aucune d'elles ne peut se prévaloir de découvrir en quantité des talents majeurs en devenir ; elles stagnent en proposant les œuvres d'artistes dont les noms sont devenus anonymes, ou seulement quelques signatures prometteuses mais pas en quantité suffisante pour compenser les échecs, d'où des fermetures rapides systématiques. D'autres configurations minoritaires se présentent, comme la galerie Devambez (1897-1926) qui va s'autoriser un véritable parti-pris pour la jeune génération, mais ne le pourra que grâce à une activité parallèle d'éditeur et imprimeur d'art. Seul ce positionnement hybride, ou l'alternance avec des générations antérieures majoritaires, assuraient une viabilité du commerce des artistes modernes à une étape précoce de leur carrière. Cette « recette » était appliquée par tous les marchands, à l'exception de Berthe Weill qui par manque de moyens et de rigueur se condamna à des défections hémorragiques de ses découvertes au profit de plus grandes enseignes.

À ce titre, Berthe Weill est inclassable, elle incarne le modèle des « galeries laboratoires », matrice des avant-gardes. Elle était cependant incontestablement une mauvaise gestionnaire, ce qu'elle reconnaissait d'ailleurs volontiers : sa formation auprès de Mayer lui avait enseignée les rouages du métier, pourtant, elle avouait paradoxalement sans détour ne pas les appliquer. La longévité de son activité tend néanmoins à contredire les accusations les plus virulentes à son encontre la dépeignant complètement nulle en affaires : la myriade de galeries éphémères démontre qu'aucun commerce mal dirigé ne put survivre à la Première Guerre mondiale et au krach boursier de 1929 ; *Fluctuat nec Mergitur* sera d'ailleurs le titre retenu par Raoul Dufy pour l'œuvre qu'il lui offrit lors de la fête des Noces d'argent de la Galerie B.Weill. Il est en revanche tout à fait juste qu'en dépit de la quantité d'œuvres de grande qualité passées entre ses mains, elle ne sut pas thésauriser. Elle connut à deux reprises des périodes de confort financier qui furent chacune fauchée par les Guerres mondiales. C'est là le

<sup>«</sup> L'un de nos jeunes et très sympathiques marchands de tableaux modernes vient me voir : «Bonjour! ça va les affaires? lui dis-je. – Ça irait bien mais on ne trouve pas de « Marchandises «. – Vous m'affoler! tous les peintres sont morts? – Mais non! on ne trouve pas de Matisse, de Picasso, de Derain... - Vous m'affolez de plus en plus! ils sont morts? – Voyons! vous me comprenez..... « Je suis bien bête, car je ne comprends pas!! » *Bulletin de la Galerie B. Weill*, Catalogue de la vente de la collection de Melle Weill, du 21 octobre au 2 novembre 1929 à la Galerie B. Weill.

Lettre de Raoul Dufy à Berthe Weill, 4 février 1927, Getty Museum Library - ADAGP.

reproche récurrent souligné à son encontre : ne pas avoir accumulé de fortune malgré ses qualités de défricheuse qui lui permirent d'être bien souvent la toute première à introduire des noms caracolant plus tard au sommet du marché. La reconnaissance de l'appartenance à la cour des grands marchands semble ainsi grandement se jouer sur la consécration d'une carrière galvanisée par une richesse ostentatoire. De fait, la définition de son commerce varie selon les interlocuteurs, oscillant entre un opportunisme chanceux et l'un des flairs les plus affutés de son temps. Adoptant des logiques commerciales aux antipodes de celles des galeristes les plus prospères, tout en étant considérée redoutable en affaires par certains, contribuant aux théorisations, le combat de Berthe Weill semble finalement se situer sur un autre plan :

« Intégrer les courants de la modernité, ce n'est pas seulement se préoccuper de nouvelles formes : c'est faire groupe, débattre, c'est éventuellement participer à la part théorique de ce qui s'élabore, c'est ainsi entrer dans le «grand récit» généalogique d'une histoire en train de se faire »<sup>55</sup>.

Sa position radicale soigneusement entretenue a offert à Berthe Weill un statut en marge d'exploratrice. Dans leur livre, *Femmes artistes, artistes femmes*, Catherine Gonnard et Élisabeth Lebovici observent :

« Reprenant, sous une nouvelle forme, le rôle de protectrices des arts et des lettres longtemps attribué aux femmes par le biais des Salons et du mécénat, des galeristes vont choisir d'être des activistes du monde de l'art. Elles vont se battre pour faire de leur galerie des lieux de partis pris, pariant sur des travaux novateurs. De leur galerie, elles vont faire leur création, permettant de concilier un rôle de soutien et de dévouement, tout à fait admis pour des femmes, avec une forme d'aventure où elles vont pouvoir entreprendre et s'affirmer »<sup>56</sup>.

Berthe Weill correspond pleinement à cette évolution novatrice du statut de mécène vers celui de galeriste : elle est une inauguratrice. Sa vocation ne doit ainsi pas s'entendre seulement d'un point de vue mercantile, mais comme une alliance pivot rénovant ce rôle de bienfaitrice attribué aux femmes jusqu'à la fin de XIX<sup>e</sup> siècle.

Son besoin de faire face à l'urgence, décuplé par ses dépenses impulsives lorsque de rares bénéfices se présentaient, l'ont cependant contrainte à l'impérieuse nécessité d'un renouvellement perpétuel. Une frustration assumée dans ses mémoires, sonne parfois comme de l'amertume<sup>57</sup> à la lecture, face au constat d'un gâchis d'énergie et d'une ironie devant les coups du sort qui accrurent sa lutte quotidienne. Mécène ou galeriste ? Cette dualité antinomique sera la source de l'infortune de la <u>Galerie B.Weill</u>. Dès lors, une question essentielle se pose : pourquoi Berthe Weill s'est-elle entêtée à

- GONNARD Catherine, LEBOVICI Élisabeth, Femmes artistes/Artistes Femmes, Hazan, 2007, p.64.
- 56 Catherine GONNARD, Élisabeth LEBOVICI, op. cit., p. 258.
- 57 Mercure de France, 1er décembre 1933, p. 447.

vendre de la jeune peinture pendant autant d'années ? Pourquoi n'est-elle pas devenue brocanteuse : « L'ancien ! l'ancien ! et toujours l'ancien ! ma seule commandite... » <sup>58</sup> ? Ou libraire de livres rares — une activité pour laquelle elle avait un goût prononcé également et une grande facilité ? « Des livres, des livres ! j'aime les livres ! si je n'étais marchande de tableaux, je serais libraire... » <sup>59</sup>. Seul un amour déraisonnable pour l'effervescence moderne, défiant les contraintes matérielles les plus rudes, et totalement irrationnel au regard du constat des difficultés de vente, explique pourquoi en dépit de toutes les vicissitudes, elle continua à se débattre. La « pourfendeuse héroïque du dragon de la banalité » <sup>60</sup>, « soldat obscur de la bataille pour l'art vivant » <sup>61</sup> aura consacré son existence à faire changer le courant de l'opinion sur ses très chers protégés. Une question légitime alors se pose :

« Que seraient devenus tant de jeunes artistes sans un Druet, une Berthe Weill, un Clovis Sagot, un père Soulier? Certes, tous ne furent pas exemplaires, mais n'était-ce pas avoir un extraordinaire mérite et beaucoup d'audace, que choisir, au début du siècle, des inconnus partout brocardés et repoussés, de préférence à la sécurité et au confort mercantile de la peinture académique? »<sup>62</sup>.

# Une vision politique de l'art

L'autorité de Berthe Weill est à évaluer en tant que prescriptrice du goût. Elle s'élève en gardienne de la collection vertueuse, et compte à ce titre dans sa clientèle les plus importants amateurs de sa période, qui se reconnaissaient sans doute dans son positionnement ou qui, du moins, ne s'en effarouchaient pas. Ces amoureux véritables de l'art se révélèrent particulièrement attachés à leurs œuvres. Pour une part considérable, près de la moitié de celles identifiées, celles-ci ne réapparurent sur le marché qu'à partir des années 2000, ce qui laisse songer que les héritiers des propriétaires ne s'en séparèrent qu'après deux générations, quand une bonne partie de l'autre moitié figure en chefs-d'œuvre dans les plus grands musées à travers le monde.

Au tournant du siècle où l'académisme est roi, la marginalité de Berthe Weill sied au mieux au bouleversement moderne. La liberté des créateurs émergents dont elle s'autoproclame porte-parole est à la hauteur de celle qu'elle s'accorde pour échapper aux carcans de la société et à l'ennui des Salons officiels. Elle est la plus modeste des galeries à prendre part aux débats dont les enjeux portent sur la défense des créateurs, mais elle sera l'une des plus téméraires. Se dégage chez elle un flagrant besoin <u>d'expression. O</u>utre la réponse à Vollard autoéditée en 1917, elle va publier à partir de décembre

- 58 WEILL Berthe, op. cit., 1933, p. 124.
- 59 *Ibid.*, p. 157.
- 60 Paul Reboux dans l'introduction de Pan.
- 61 HEUZÉ Edmond, « Berthe Weill, soldat obscur de la bataille pour l'art vivant », *L'art d'aujourd'hui*, 1953, p. 29-33.
- 62 CABANNE Pierre, Le siècle de Picasso, Tome 1, Denoël, Paris, 1975, p. 232.

1923 son propre Bulletin de galerie<sup>63</sup>. Elle y fera contribuer en tant que préfaciers des critiques d'art renommés, des poètes, et se réservera progressivement pour elle-même l'essentiel des colonnes. Des jeux pour faire participer ses clients, des poèmes pour présenter ses artistes désacralisant le snobisme ambiant de l'art, Berthe Weill se permet une liberté de ton singulière et apparaît comme une curio-sité lorsque l'on compare ses supports à ceux de ses concurrents. Elle publie également son propre journal à partir de 1924, « Le Bousilleur », dont le titre énonce déjà la volonté polémiste. Sa rubrique du « Sottisier de la critique », apparue en 1927<sup>64</sup>, dont des extraits sont repris dans son Bulletin, ose répondre à ceux qui font et défont les cotes, catalysant bien souvent la fureur de ses détracteurs :

« Mon sottisier n'a pas été créé pour les bons amis que j'ai parmi les Critiques d'art, qui ont un passé soit dans les lettres, soit dans la poésie, qui n'ont pas de parti-pris, et que j'aime et respecte. Quant aux autres (heureusement peu nombreux) je suis trop poli (sic) pour employer le mot connu de Marthe Chenal 65, mais le cœur y est »66.

Berthe Weill savait utiliser la controverse, et usait de son humour provocateur pour que ses bons mots soient relayés dans la presse, augmentant d'autant son auditoire là où ses moyens limités ne lui permettaient pas un tirage comparable à ceux de ses concurrents<sup>67</sup>. L'audace ne passait pas inaperçue :

« Nous avons jusqu'ici (par égard pour son sexe) passé sous silence les exploits littéraires de Mlle Berthe Weill. Son attitude devient intolérable. Cette marchande de tableaux qui s'institute (sic) arbitre et qui pige les critiques, sort de son rôle, en donnant des leçons de bon sens (naturellement français!) à des hommes de la valeur de Raynal. Les écrivains qui expriment librement leurs idées se moquent de l'opinion des marchands. Le ridicule immense du « Sottisier » qu'inaugure notre Demoiselle ne tardera pas à rejaillir sur elle. Je l'engage à retourner à ses moutons..., à ses croûtes et à ses bons tableaux »<sup>68</sup>.

Numérotés, avec un code couleur pour chaque saison de la programmation, ils furent publiés jusqu'en 1935. Le format est propre à la période de l'entre-deux-guerres. Lire sur le sujet : CHEVREFILS-DESBIOLLES, Yves. Les revues d'art à Paris 1905-1940, Ent'revues, Paris, 2003 ; CHEVREFILS-DESBIOLLES, Yves, FROISSART PEZONE, Rosella. Les revues d'art : formes, stratégies et réseaux au XX\* siècle, Presses Universitaires, Rennes, 2011 ; GAUTHIER, Ambre, Les revues de galeries d'art en France dans l'Entre-deux-guerres (1918-1940), thèse de doctorat sous la direction de Monsieur Rémi Labrusse, soutenue le 9 juin 2015 à l'Université Paris Ouest Nanterre.

WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B. Weill, n°58, novembre 1927, np.

<sup>«</sup> Cacodylate », le mot inventé par Francis Picabia, induisant un renouveau par l'art et la communion des talents.

WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B. Weill, n°62, février 1928, np.

<sup>67 «</sup> J'adore lire les « impressions » de Mlle Weill qui est marchande de tableaux et humoriste – c'est bien le seul marchand de tableaux qui ait de l'humour - et qui éprouve le besoin, une ou deux fois par mois, de confier ses idées aux amateurs de sa galerie », Paris-soir, 13 juillet 1924, p. 2.

<sup>68</sup> L'encadreur, *La presse*, 12 novembre 1927, p. 2.

Berthe Weill assumait avec un aplomb savoureux cette posture, fomentait le scandale et ironisait sans scrupule sur l'ego de la faune artistique :

« Les critiques ? Mon Dieu, ne m'en parlez pas. Ce qu'ils peuvent raconter des bêtises, c'est inouï. D'ailleurs on raconte toujours des bêtises, quand on veut expliquer la peinture. La peinture ne s'explique pas. Elle vous prend au ventre ou elle vous dégoûte. C'est pourquoi depuis 1904, je parle de mes peintres en vers. Ça ne veut rien dire, ça n'engage à rien et puis ça fait bien dans le catalogue. J'aime mieux ça que de raconter des histoires à dormir debout. »<sup>69</sup>

Le plus pittoresque est de trouver dans son Bulletin des propos sortant complètement du champ artistique<sup>70</sup>. Revendiquant pleinement être féministe, elle n'hésite pas à réserver une place dans ses publications pour militer en faveur de l'extension du droit de vote aux femmes. Un premier texte est rédigé en mars 1932 :

« Lorsque les femmes voteront.....

Pas encore, paraît-il. Messieurs les sénateurs trouvent que les femmes de lettres, les avocates, les doctoresses, et autres de professions libérales, les mères de familles, n'égalent pas en valeur les poivrots dont les votes ont force de loi .....

Et, allez donc!

Suffrage Universel.

Mais pourquoi les femmes doivent-elles payer des impôts ? puisqu'elles ne comptent pas ? Vous me répondrez que tout ça ne me regarde pas. C'est vrai ! de quoi je me mêle ?

Eh! bien! entre nous, c'est des histoires de vieux messieurs. Ils font leurs petites lois, se font des politesses; se rendent des petits services; rigolent entre eux de leurs petites fafarces, et puis, cette joie communicative traverse les ponts .....

Ah! les vieux rigolos! ce qu'ils nous font rigoler!!! »71.

En 1934, le ton se radicalise : « *Pour tenir la maison de France, il faut des femmes ! Aux urnes, mes*69 ZERVOS Christian, « Nos enquêtes : Entretien avec Mademoiselle B.Weill », Feuilles volantes, supplément de la revue *Cahiers d'art*, n°3, 1927, p. 2.

- On y retrouve souvent des jeux, comme par exemple : « Grand concours de la galerie primes sensationnelles. Compter avec des haricots l'âge et le nom de l'artiste (français) qui ressemble au docteur Caligari. (Les réponses sont reçues jusqu'au 20 avril). Primes pour les quatre premiers gagnants :
- 1 Entrée permanente à la Galerie B. Weill
- 2 Entrée permanente à l'exposition des collectionneurs ; si elle est terminée, visite chez chacun (que les étrangers se munissent de passeports).
- 3 Un exemplaire de luxe du prochain roman en vers martelés par Huidobro : « Le martyre de Titi-caca ou la tape sacrée ».
- 4 Portrait en pied du gagnant par le célèbre J.–E. Blanche, qui le fera décorer pour la circonstance (petite folle, va). » WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B.Weill, n°7, Exposition Vergé-Sarrat, 5 avril 1924, n.p.
- 71 WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B. Weill, n°108, Exposition Abranski, mars 1932, np.

dames »<sup>72</sup>. Puis la même année, dans un nouveau pamphlet d'une page intitulé « Si les femmes votaient », elle écrit : « On n'a pas le droit de mener nos fils à la boucherie sans que nous ayons voix au chapitre ; on n'a pas le droit de gaspiller notre argent sans nous demander notre avis »<sup>73</sup>. Enfin en 1935, elle harangue les femmes à s'engager auprès de l'association de Louise Weiss :

#### « La Femme doit voter.

La campagne suffragiste est en pleine activité, mais il est pour les dirigeantes un ennemi difficile à vaincre : la femme ! Oui, mesdames, votre apathie est la risée des allemandes, espagnoles, des anglaises et autres. Avant toute revendication, l'union de toutes les femmes, de toutes les classes, est nécessaire et des plus importantes pour obtenir l'égalité des droits de la femme. Votera-t-elle pour les élections municipales ? cela dépend d'elle-même. Les réunions doivent se multiplier non pas pour exposer, chacune, ses griefs particuliers, ce qui tendrait à vouloir convaincre celles qui le sont depuis longtemps, mais pour apporter, chacune, son assentiment à l'œuvre entreprise, s'inscrire auprès des dévouées animatrices, les soutenir et former, enfin, une masse compacte, devant laquelle il sera, alors, bien difficile de résister.

Je souhaite que celles qui liront ces lignes se précipitent, 55 avenue des Champs-Elysées, à « La Femme Nouvelle « pour s'inscrire »<sup>74</sup>.

Diriger une galerie apparaît en ce sens être un acte engagé, d'un point de vue politique. En pleine Affaire Dreyfus, elle n'hésite pas à utiliser sa vitrine pour exposer les illustrations originales des satiristes et communiquer son opinion. Durant la Première Guerre mondiale, l'audace est flagrante tant la peinture moderne est alors instrumentalisée par l'extrême-droite française. La production contemporaine rassemblée sous la dénomination d'École de Paris est rebaptisée « *internationale du pinceau* »<sup>75</sup> par ses opposants, qui soulignent ainsi le melting-pot des artistes de ce domaine importé « *très malade* »<sup>76</sup>. Camille Mauclair<sup>77</sup>, fervent opposant de la peinture moderne, usa de créativité pour définir ce groupe : « *un art international destructeur des caractéristiques des races* »<sup>78</sup>, « *un rastaquouérisme*<sup>79</sup>

WEILL Berthe, « Reflexes », *Bulletin de la Galerie B. Weill*, n°120, Exposition Jane Hladikova, 1934, n.p.

<sup>73</sup> WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B. Weill, n°1, 1934, np.

WEILL Berthe, Bulletin de la Galerie B. Weill, n°2, 1935, np.

BASLER Adolphe, *Le cafard après la fête ou l'esthétisme d'aujourd'hui*, Édition Jean Budry et co, 1929, Paris, p. 23.

SCHOR Ralph, *L'opinion française et les étrangers*, 1919-1939, Publications de la Sorbonne, Paris, 1995, p.355.

PAPANDREOPOULOU Aikaterini, thèse de doctorat soutenue le 16 novembre 2013 à Paris, dirigée par Eric Darragon, Camille Mauclair (1872-1945), critique et historien de l'art : « une leçon de nationalisme pictural ».

<sup>78</sup> MAUCLAIR Camille, *La farce de l'art vivant*, Édition de la Nouvelle revue critique, Paris, 1929, p. 68.

<sup>79</sup> BASCH Sophie, Rastaquarium, Marcel Proust et le « modern style », Arts décoratifs et politique dans « A la recherche du temps perdu », Turnhout, Brepols, 2014.

pictural de Mittel-Europa »80, « un académisme international du laid et du monstrueux paneuropéen fabriqué en série »81, « ce soviet pictural... qui s'intitule École de Paris, alors qu'il est presque entièrement composé d'étrangers qui profitent du renom de Paris et tâchent de saper le goût de France »82. Berthe Weill est l'incarnation la plus éclatante de la corruption du « bon goût français », en ayant fait débuter tous les artistes au cœur de ces polémiques. Elle dénonce la mise à l'écart des artistes étrangers des grandes expositions, notamment par un texte intitulé « Le Nationalisme en Art » qu'elle publie dans l'un de ses Bulletins en 192483. Berthe Weill bouleverse en temps de guerre ses habitudes pour accorder plus encore de visibilité à des artistes emblématiques des mouvements contestés. Tandis qu'elle n'organise qu'une seule exposition particulière en moyenne par an, en 1914, Berthe Weill en présente trois, devenues historiques, toutes cubistes, dont deux d'étrangers : Alfred Reth en février<sup>84</sup>, Diego Rivera en avril<sup>85</sup> et Jean Metzinger en juin.

Première enseigne à revendiquer le marché moderne, elle est aussi la première du commerce de l'art à publier une autobiographie<sup>86</sup> dans laquelle elle affirme sa contribution dans la grande aventure moderne :

« Mlle B. Weill, cette extraordinaire marchande de tableaux qui a vu passer chez elle la plupart des peintres les plus hauts côtés, de Matisse à Derain, de Vlaminck à Dufy, à Picasso, profite des vacances pour faire repeindre sa galerie et... écrire ses mémoires : Trente ans de peinture.

Dans les catalogues des expositions qu'elle organise, Mlle B. Weill s'était déjà fait la main ; et même, à maintes reprises, certaines de ses saillies, boutades ou révélations, avaient causé quelque scandale.

Mlle B. Weill a la dent dure... et de la mémoire. Si bien que de Saint-Tropez à Sanary, en passant par la terrasse du Dôme, les Mémoires de la « petite et grande » Mlle B. Weill font l'objet de toutes

<sup>80</sup> MAUCLAIR Camille, op. cit., 1929,.84.

<sup>81</sup> *Ibid*, p. 135.

<sup>82</sup> MAUCLAIR Camille, *L'Ami du Peuple*, 15 août 1929.

WEILL Berthe, *Bulletin de la Galerie B. Weill*, n°7, avril 1924, np.

<sup>84</sup> Exposé en 1913 chez Der Sturm à Berlin, ce sera sa première exposition en France.

<sup>85</sup> Première à Paris également.

VLAMINCK (de) Maurice, Tournant dangereux, Stock, Paris, 1929. BLOT Eugène, Histoire d'une collection de tableaux modernes, Éditions d'art, Paris, 1934.; LEVEL André, Souvenirs d'un collectionneur, A. C. Mazo impr. Tournon et Cie, Paris, 1959; VOLLARD Ambroise, Souvenirs d'un marchand de tableaux, Albin Michel, 1948; UHDE Wilhelm, Von Bismarck bis Picasso, Oprecht, Zürich, 1938; DURAND-RUEL Paul, Mémoires du marchand des impressionnistes, Paris, Flammarion, (1939) 2014; GRANOFF Katia, Histoire d'une galerie, Chez l'auteur, Paris, 1949; BERR DE TURIQUE Marcelle, Une vie de travers, Laffont, Paris, 1982. À lire également: BERR DE TURIQUE Marcelle, COPPEL Georges, GUILLON-LAFAILLE Fanny, Je les ai connus (Chagall, Dufy, Valadon...), 2003, l'Harmattan; GIMPEL René, Journal d'un collectionneur, marchand de tableaux, Calmann-Lévy, Paris 1963; TARICA Sami, Comment je suis devenu marchand de tableaux, L'échoppe, 2003; CLERT Iris, Iris-Time: L'artventure, Denoël, 2003.

les conversations – et que plusieurs sont un peu inquiets »87.

Heidi Lynn Thimann aborde l'exercice biographique de Berthe Weill par le prisme de l'étude sur le genre<sup>88</sup>. Elle souligne la particularité de son style abrupt<sup>89</sup> et la forme d'irrévérence que constitue en elle-même l'autobiographie – consistant à affirmer son histoire et son parcours – qui lui apparaît d'une audace remarquable pour une femme à cette époque<sup>90</sup>. La lecture de la presse artistique laisse rapidement comprendre qu'en effet s'exposer à la réprobation d'une caste influente de la population, notamment culturelle, était non conventionnel. Il est incontestable que la rugosité de la marchande, à la fois dans le fond et la forme, refuse la fantaisie, l'amabilité, la gaité, l'élégance, la discrétion et la grâce conférés au stéréotype de la femme. Le célibat assumé et la notoriété publique de Berthe Weill constituent une provocation pour les réactionnaires. Octave Uzanne pense en ces temps que « Le Bas-bleu, c'est la femme littéraire »<sup>91</sup>. Là où la romancière est mal perçue par la société alors qu'elle aborde seulement la fiction, celles qui s'aventurent à parler d'elles-mêmes en affirmant la réalité de leur indépendance ajoutent une difficulté supplémentaire :

« À côté de ces sémillantes chroniqueuses, il est encore d'autres chevalières de la plume qui demeurent parmi nous pour perpétuer le type de l'ancien bas-bleu; ce sont les insupportables ratées, les bavardes, les curieuses, les ambitieuses, celles qui ont voué une haine implacable à l'homme, les affreuses androgynes, en un mot, qui soulèvent des revendications ridicules. Parmi ces dernières on rencontre de rugissantes romancières dilatées par l'amertume intellectuelle, des poétesses abandonnées des muses et des hommes, de fausses érudites ayant toujours en poche vingt interminables manuscrits à placer, des étrangères venues en France pour créer une situation dans les lettres et qui ignorent même les souplesses de notre langage, des socialistes dont les projets de réforme défrayeraient plusieurs sessions parlementaires, des déclassées trahies dans leurs amours et leurs espérances et qui ont écrit

<sup>87</sup> Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques, hebdomadaire d'information, de critique et de bibliographie, 29 octobre 1931, p.2.

THIMANN Heidi Lynn, *mémoire du diplôme de Master à Berkeley*, « Framing Modernism: Berthe Weill, the Art Market, and Marginality », 1996.

<sup>«</sup> Nous ne voudrions faire aucune peine à Mlle Weill qui est curieusement intelligente et personnelle et qui a présidé aux débuts d'une bonne partie des gloires contemporaines ; pourrons-nous lui dire cependant que nous préférons son coup d'œil, voire son flair, à son « brin de plume » MARTIN Louis-Léon, *Paris-Soir*, 27 octobre 1924.

Je partage son opinion, notamment à la lecture de ce type de commentaire : « C'est également le capital défaut de la femme de lettres de petite marque de se masculiniser dans des proportions grotesques, et de ne pas craindre de perdre les avantages que lui avait attribués si amplement la nature. On a pu dire, avec quelque raison, que les travaux littéraires déforment presque autant une femme au moral que les travaux manuels au physique. » UZANNE Octave, Étude de sociologie féminine — Parisiennes de ce temps — En leurs divers milieux, états et conditions — études pour servir à l'histoire des femmes, de la société, de la galanterie française, des mœurs contemporaines et de l'égoïsme masculin — Ménagères, Ouvrières et courtisanes, bourgeoises et mondaines, artistes et comédiennes, Mercure de France, 1910, p. 262.

<sup>91</sup> *Ibid*, p. 276.

quelques « intermezzo » très douloureux, toutes les ulcérées qui rêvent de placer leurs cris de désespoirs dans des revues ou des livres ; inéluctables raseuses qui pullulent à l'infini dans tous les milieux de la société parisienne »92.

Sans doute est-ce pour déjouer ce genre de considérations que l'ironie et la distanciation sont employées par Berthe Weill, en tournant en dérision le sérieux de sa propre entreprise et en assumant les tournures qui échappent à la rigueur ambiante. Avec insolence, elle dévoile une personnalité plus vulnérable qu'il n'y paraît, d'une vivacité corrosive, revendiquant son rôle névralgique dans le boule-versement pictural qu'elle identifie très tôt comme une « révolution ». Berthe Weill fit de son commerce un combat dont elle livre tous les revers. Filant la métaphore du titre qu'elle choisit pour ses mémoires, elle ajoute parfois de discrètes notes de bas de page en petits caractères, signalant par un « PAN » les anecdotes les plus croustillantes de son récit. Comme en art, elle guide ceux qui veulent apprendre à « voir ».

### MARIANNE LE MORVAN - PAN DANS L'ŒIL

# PRÉFACE

# QUELQUES MOTS AVANT...

- Approchez-vous, mes chers petits enfants, dit le bon vieux grand-père. Plus près encore... Car ma vue a baissé, et mon ouïe n'est plus assez fine pour vous entendre, si vous me questionnez... Je vais vous raconter une histoire merveilleuse...
- « Il y avait une fois un grand et noble peuple, le peuple français, auquel vous avez l'honneur d'appartenir... Ce peuple avait une littérature, un art musical, une architecture a la mesure de son renom.
- « Ceci se passait entre 1890 et l'époque de la grande guerre.
- « Mais ce peuple se contentait d'une peinture, en vérité, indigne de lui. Les Salons d'expositions annuelles présentaient sur leurs murs, à la grande satisfaction d'un public inepte, de grands placards prétendus décoratifs qui n'étaient que l'agrandissement de dessins d'histoire, semblables à ceux que l'on voit sur les couvertures de vos cahiers d'écoliers.
- « Les portraits semblaient des photographies retouchées par un confiseur. Les paysages étaient des photographies d'amateur, sèches, bien au point, où chaque détail figurait.
- « Et surtout, ces salons de peinture offraient en nombre immense ce qu'on nommait alors des tableaux de genre, c'est-à-dire des anecdotes dont la niaiserie, la platitude et la puérilité faisaient désespérer du bon goût national.
- « C'était un chien sur le bord d'une rivière, aboyant après un chapeau qui descendait au fil du courant. C'étaient de petits chats qui avaient culbuté une corbeille de pelotons de laine, et qui s'amusaient à les dévider. C'était un enfant de chœur taquinant un perroquet, dans une sacristie. C'étaient des vallées de la Creuse, ornées de bruyères roses qui semblaient une broderie de coussin. C'était, pour décorer une salle à manger, quelques bouteilles poussiéreuses près d'un monceau de légumes et de fleurs, ou bien quelque chasseur tapi dans un fourré et tirant sur un faisan, qu'on voyait tomber parmi ses plumes éparpillées. C'était une petite Italienne mendiante, endormie sur un porche et tenant sur ses genoux son tambour de basque présenté en guise de sébille. C'était un jeune enfant, l'Enfant-Amour, endormi sur un lit de feuilles, dans les bois, tandis qu'au-dessus de lui, perché sur une ronce courbe, un rossignol chantait. C'étaient des soldats prussiens en casque à pointe, martelant de coups de crosse un vieux paysan pour se faire indiquer le gué de la rivière. C'était une chasse à courre où cavaliers et chiens étaient réunis pour l'hallali, sous un ciel en gelée de groseilles. C'était un petit ramoneur jouant aux billes avec un petit pâtissier, tandis que celui-ci avait posé à terre sa banette où fumait un godiveau, et qu'un chien, flairant la bonne nourriture odorante, s'apprêtait à la dévorer.

- « Ah! tableaux attendrissants, fines idées, haute expression de l'âme nationale, production artistique du peuple « le plus spirituel de la terre »...
- « C'était, pourtant, le temps où Claude Monet, en œuvres puissantes et délicates, exprimait le frissonnement de la lumière sur les plaines, sur les cathédrales et sur les eaux. C'était le temps où Pissarro, par petites touches, traduisait si bien l'âme humble et touchante des paysages rustiques. C'était le temps où Cézanne construisait puissamment des paysages et des portraits, négligeant tout ce qui ne sert pas l'expression picturale et juxtaposant en maître les volumes de la matière. C'était le temps où Degas construisait en quelques traits et en quelques taches, des silhouettes d'une humanité si puissante ; le temps où Renoir exprimait la chair, d'un pinceau dont les maîtres hollandais n'atteignirent jamais la touche amoureuse ; le temps où Van Gogh fixait des feux d'artifice de couleur et de pâte pour en faire des images surnaturelles et pourtant vraies...
- « Mais il n'y avait pas que ces vieux peintres à défendre devant l'opinion publique.
- « Leurs cadets formaient une foule impatiente de vivre et de se manifester.
- « Dans cette foule, se trouvaient Bonnard, dont les tableaux d'intérieur ont un charme velouté si prenant ; Van Dongen, spirituel et puissant, en qui revivent les dons des peintres du nord ; Raoul Dufy, dont le génie décoratif apparaît dans le moindre croquis ; le puissant Marquet, Henri Matisse ; l'âpre Rouault ; Picasso hardi et traditionnel ; Friesz, la brillante Marval ; Vlaminck, aux paysages pathétiques ; Utrillo, qui a mis tant de poésie dans l'évocation des petites maisons pauvres, des paysages râpés de banlieue, Utrillo qui mêle à la conscience d'un humble artisan français la poésie et la générosité des grands cœurs.
- « Quelques marchands de tableaux s'avisèrent alors qu'il serait peut-être temps de donner au public l'impression que négliger ces chefs-d'œuvre ou ces nouveautés, et s'attarder aux fariboles, ce serait dégrader la renommée artistique de la France.
- « Alors ils s'entendirent pour parler avec éloge aux amateurs, aux possesseurs de galeries, de ces peintres encore obscurs et dédaignés. Ils sollicitèrent des articles de critiques d'art. Ils organisèrent une propagande en faveur de cet art renouvelé.
- « Leurs efforts aboutirent heureusement, mais non sans peine. Il fallut batailler longtemps pour que le public renonçât à ces chiens caniches, à ces minets espiègles, à ces natures mortes, à ces petits pâtissiers, à ces cardinaux attablés devant des pâtés en croûte, à ces seigneurs Louis XIII tombant en garde pour un duel ou caressant des ribaudes.
- « Pourtant, le bon sens et la beauté triomphèrent à la fois.
- « Des hommes tels que les Moline, Druet, Vollard une femme telle que Berthe Weill parvinrent à renverser le courant de l'opinion.
- « Et comme, tout de même, il y a une justice, les amateurs qui avaient acheté des œuvres de ces peintreslà virent tout à coup le cours de ces toiles monter à des hauteurs vertigineuses, tandis que tous ceux qui avaient acquis des Henner, des Vibert, des Bouguereau, des Chocarne-Moreau, et autres chromo-lithogra-

phies anecdotiques, eurent la stupeur de constater que même les marchands de cochons américains s'étaient dégoûtés de cette peinture-là.

- « Vous voyez, mes enfants, je le répète, que l'on a tort de dire : la justice n'est pas de ce monde.
- « Quand on est animé par le respect du Beau, l'amour de la Vérité humaine et de l'Art, on finit toujours par triompher... »
- Alors, grand-père, dit un des petits enfants, ces tableaux-là ont valu beaucoup d'argent?...
- Oui, mes enfants... Telle œuvre qui avait été payée cent francs a été revendue, plus tard, cinquante mille, quatre-vingt mille, deux cent mille francs, et même davantage...

Toutes les petites bouches s'entr'ouvrirent de stupeur.

- Mais alors, grand-père, dit une petite fille, tous ces peintres-là sont devenus riches comme des seigneurs ?
- Hélas non! mon enfant, dit le grand-père. Les satisfactions que nous réserve la Providence sont d'ordre purement moral...

Une autre petite fille reprit:

- Mais du moins, grand-père, les marchands qui avaient vendu ces tableaux-là pour tant d'argent, ils ont dû devenir très riches ?
- Oui, ma petite, très riches... Sauf mademoiselle Berthe Weill...
- Pourquoi donc, grand-père?
- Parce qu'elle n'a jamais pensé qu'aux autres... Parce qu'elle était soucieuse de voir réussir les artistes qu'elle soutenait, plus que de voir s'entasser dans son coffre les bénéfices réalisés grâce à eux... Parce qu'elle encourageait tous ceux en qui elle devinait des mérites, sans limiter ses débours à l'acquisition des œuvres destinées à la vogue... Parce qu'elle a donné, toute sa vie durant, un extraordinaire exemple de désintéressement, de mépris pour tout espèce de calcul, de respect et de tendresse pour tous ceux en qui paraissait la divine étincelle...
- Alors, grand-père, si elle n'a pas beaucoup d'argent, elle doit être malheureuse?

  Non, mon petit... Elle n'est pas malheureuse, parce qu'elle sait bien qu'elle est du nombre des trois ou quatre personnes grâce auxquelles l'école moderne de peinture française occupe dans le monde une place éclatante... Elle n'est pas malheureuse parce qu'elle a toujours mis au-dessus des petites satisfactions matérielles de la vie le contentement de sa conscience, le souci de sa dignité, et la réalisation de son idéal... »

\* \*

Berthe Weill publie aujourd'hui ses mémoires.

Quand on m'a proposé d'écrire quelques lignes en guise de préface, j'ai voulu aller voir Berthe Weill, que je ne connaissais que par sa renommée.

Je me suis donc rendue 46, rue Laffitte, dans la galerie où elle présente à la fois au public des livres choisis avec goût — livres d'art ou simples nouveautés de librairie — et des expositions fréquemment renouvelées. Faute de connaître Berthe Weill, je cherchais à l'imaginer.

Elle qui avait lutté si longtemps, elle devait avoir des cheveux un peu grisonnants. D'accord. Elle qui avait lutté si durement, elle devait être bâtie pour les conflits de l'existence. Ce devait être une sorte de géante robuste, roulant les épaules, serrant les poings au bout de bras courbes comme des anses, ainsi que le sont les bras des lutteurs. J'imaginais, sur une stature athlétique, bâtie pour prendre corps à corps les difficultés et les précipiter à terre, j'imaginais une belle figure osseuse de conquérante, avec de grands yeux clairs où paraîtraient les lueurs de l'inspiration. Force et foi, tels étaient les deux éléments dont je formais ma prophétie plastique.

J'entre. On va prévenir Mlle Berthe Weill.

La voici.

C'est — comme on chantait avant la guerre — « c'est une toute petite bonne femme pas plus haute que ça ». Mais petite, petite... De faibles épaules tombantes, un corps grêle auquel collent de petits bras, une démarche trottinante de souris, une figure calme, modeste, à bandeaux gris, cachée par une énorme paire de lunettes.

Quoi! C'est là cette pourfendeuse héroïque du dragon de la banalité ? Quoi ! Voici la magnifique lutteuse qui, toute sa vie, a combattu pour la beauté et pour la noblesse de l'art français ?

Mlle Berthe Weill, statuette d'étagère, ne fait pas un geste, ne dit pas un mot. Mais, par les deux disques des lunettes géantes, je vois ses yeux clairs qui me regardent avec fixité, cette fixité sans doute qu'elle avait lorsqu'elle devinait, en présence d'une œuvre, l'âme et l'avenir de celui qui en était l'auteur.

Un mot gentil la fait sourire, d'un bon sourire franc. Les petits bras se décollent, non sans hésitation, comme les ailes d'un minuscule insecte qui sort de sa chrysalide. Un enthousiasme que nous partageons fait tout à coup briller une flamme dans ce petit visage. L'expression d'une animosité esthétique qui nous est commune stimule en Mlle Berthe Weill un mouvement d'indignation, d'ailleurs joyeuse. Et voilà un bon rire qui transforme mon interlocutrice, un bon rire d'artiste comme on en a, dans les ateliers, après la séance de travail, ou comme on en a à la campagne, entre copains, pour se détendre d'une journée passée devant un chevalet de paysagiste. Bien mieux! Elle s'est transformée pleinement, cette Berthe Weill aux maigres épaules, à la marche menue, à la figure fermée. Elle est pleine de fougue, d'élan, de vitalité. Elle s'exalte. Elle explose. La taupinière est devenue volcan.

Puis tout rentre en ordre. Les petits bras reviennent à leur place. Les yeux semblent s'inquiéter, derrière les grosses lunettes rondes, d'avoir livré à l'inconnu que je suis tant de fougue.

Pourtant, une détente efface de mon souvenir la Berthe Weill mystérieuse, glaciale et monacale du premier moment. La sympathie est née entre nous. Et je sens bien, maintenant, quelle a pu être la vie de cette âme héroïque et simple, droite et lumineuse comme une lame de poignard. Je sens bien l'absence de tout esprit de lucre en ce cœur loyal, cette générosité amicale, cette cordialité chaleureuse, ce « bon-garçonnisme » qui fait de Berthe Weill l'amie de tous ceux qu'elle a connus à leurs débuts, dont elle a favorisé la carrière. Ils sont devenus glorieux sans se brouiller avec elle. Ils n'ont pas oublié ses encouragements, et les prêts qu'elle faisait, alors que son porte-monnaie était vide par la générosité.

— Alors, me dit Berthe Weill, vous croyez qu'il faut publier ces petits machins-là?

Et elle me désigne son manuscrit : deux modestes blocs-notes en papier quadrillé dont les pages sont remplies d'une petite écriture ronde et droite, saine et claire.

Cette écriture-là, je la reconnais. C'est un peu la même que j'avais vue, autrefois, sur un manuscrit de Marguerite Audoux.

Vous savez, reprend-elle, j'ai mis là-dedans, en vrac, tout ce que j'ai vu, tout ce qui m'est arrivé... Alors, est-ce que ça intéressera les gens ?... Je n'ai pas pris soin de faire de belles phrases... J'ai mis aussi très souvent le prix des tableaux... Ça n'a d'intérêt que comme document...

Alors je l'interromps :

Mais, mademoiselle, un document, c'est cela que veut aujourd'hui le public!... Il en a bien assez, de tous les développements littéraires, de toutes les phrases boursouflées, de toutes les doctrines filandreuses... Un document!... Mais c'est admirable, un document!... Cela a le son même de la vérité et de la vie!... Je tourne quelques-unes des pages du bloc-notes. Et je constate que c'est un document, en vérité, un extraordinaire document à la fois artistique et psychologique.

Artistique par les révélations qu'il contient sur les débuts des artistes, sur leurs difficultés initiales, sur tout ce qui a grouillé dans les coulisses de la peinture française depuis vingt-cinq ans.

Psychologique parce que ces phrases, auxquelles il serait sacrilège de changer quelque chose, sont l'expression même d'une âme courageuse, tenace, visionnaire, enthousiaste.

Parce que ce mélange d'abattement, de bonne humeur, de crédulité, d'indignation, qui forma la gamme des sentiments de Berthe Weill pendant ces vingt-cinq années de lutte artistique, s'expriment merveilleusement en ces phrases disloquées, coupaillées, qui sont si peu écrites et qui sont si parlées, c'est-à-dire si naturelles et si vivantes.

Ce livre, c'est un peu le « livre de raison » comme on le concevait à l'époque de Montaigne, c'est-à-dire le livre sur lequel le maître de la maison inscrit, jour à jour et pêle-mêle, ses dépenses, ses réflexions morales, l'état de l'atmosphère, des maximes de philosophie, le rapport du domaine, le récit des visites qu'il a reçues ou qu'il a faites.

Le manuscrit de Berthe Weill est, lui aussi, le tableau exact, minutieux, impitoyable, généreux, jovial, et parfois tragique, de ce que fut l'existence de cette muse minuscule à l'inspiration de laquelle tant de peintres ont dû de prendre confiance en eux, de persévérer et de réussir.

\* \*

- Et quel titre allez-vous donner à cela ?
- J'avais bien pensé à un titre, dit Mlle Berthe Weill, immobile, plus resserrée encore, contrite comme un enfant qui n'ose avouer une faute.
- Lequel ?

Le petit bras fait un geste. L'œil s'allume. Un rire éclate :

Là-dessus, un bon rire franc. C'est presque une blague, une farce à faire entre camarades. L'idée de cette espèce de mystification la divertit. Mais elle redevient sérieuse quand je lui dis :

- Un titre excellent... Très « public »...
- Non... Vous croyez?...
- Mais oui, mademoiselle... Et même un titre qui est une sorte de symbole... Il exprime à la fois cette espèce de stupeur dont les peintres que vous aimez frappent les bourgeois... Et il exprime aussi la magnifique richesse, la sonorité éclatante de ces œuvres d'où jaillissent la vérité et la beauté... Ce titre-là, c'est à la fois la bataille contre la médiocrité lourdaude qu'il faut bousculer violemment pour qu'elle prenne peur et qu'elle s'en aille... Et c'est le symbole d'une révolution esthétique dont la splendeur saute aux yeux...

  Mais Berthe Weill se ravise :
- Non... Il ne faut pas publier tout çà... C'est mal fichu... J'y ai noté des choses qui sont vraies, mais qui ne se mettent pas dans des livres... J'y parle comme les gens parlent, avec souvent beaucoup trop de

liberté... Et puis enfin, moi, je n'écris pas comme on écrit d'habitude... J'écris comme je pense... Là-dessus, j'ai pris les deux petits blocs-notes. Et j'ai dit à Mlle Weill :

— Vous ne reverrez ces deux cahiers que lorsqu'ils auront été imprimés... Vous écrivez comme vous pensez, mademoiselle?... Alors, persuadez- vous bien que votre livre sera, pour presque tous les écrivains du monde, un grand exemple et une grande leçon...

PAUL REBOUX

### **AVANT-PROPOS**

## **AVANT-PROPOS**

J'ai cru bon de mettre, en tête de ces mémoires, cette réponse que je fis, en 1916, à un article paru dans le Mercure de France sous le titre *Figures d'Amateurs* et signé A. Vollard<sup>93</sup>. Cet article devait être suivi de beaucoup d'autres. Son auteur avait eu cette inspiration géniale autant que peu élégante, d'évoquer, en premier lieu, la figure de feu J. de Camondo, mort vers cette époque, léguant sa magnifique collection rabin du Louvre. Le beau geste, la mémoire de cet amateur généreux devaient imposer silence et respect aux moins avisés. L'outrecuidance et l'ingratitude du signataire de l'article incriminé (Camondo avait été l'un des pionniers de sa fortune) se sont donné libre cours. Ma réponse, envoyée au *Mercure de France*, fut refusée : « *On n'insère pas les attaques directes.* »

Attaquer Camondo, mort, était... indirect. J'éditai alors moi-même le petit opuscule<sup>94</sup>. Il est vrai que j'avais écrit en toutes lettres le nom de mon attaqué. Ses débuts coïncident avec les miens, puisqu'à cette époque, j'étais *apprentie* chez Mayer ; il suffit donc de changer le nom : mon opuscule eut comme titre : *Les Débuts de Dolikhos* ».

Le goût des œuvres artistiques s'est développé en moi au contact de Mayer, ce marchand si curieux et si artiste. L'amusant va-et-vient en sa boutique marque une époque et mérite ce chapitre spécial.

<sup>93</sup> NdMLM: VOLLARD Ambroise, Mercure de France, n°444, 16 décembre 1916, p. 592-599.

NdMLM : WEILL Berthe, *Les Débuts de Dolikhos ou la Traite des Arts par un Papou*, tiré à 300 exemplaires. Un exemplaire est conservé à la National Gallery of Art Library de Washington.

# INTRODUCTION LES DÉBUTS DE DOLIKHOS

- « Ah! Monsieur Sardou, comme vous tombez à pic!
- « Vous savez bien, mon petit Mayer, que, d'eux-mêmes, mes pas se dirigent vers vous, ô! dénicheur de raretés! Voyons, qu'avez-vous à me montrer? »

En coup de vent la porte s'ouvre :

- « M'avez-vous trouvé le portrait de la Clairon, Mayer?
- « Un superbe, Monsieur Claretie!
- « Tiens! Sardou! Comment va?... »

Conversation, poignée de mains, ils partent emportant chacun, précieusement, la pièce rare convoitée, non sans avoir, Sardou, recommandé à Mayer :

- « Entendu, n'est-ce pas? l'envoi à Sarah avant son entrée en scène, au deux. Quant à Réjane, vous me promettez de trouver l'objet sensationnel pour la première de Sans-Gêne ?
- « Comptez sur moi, cher Maître. »

Ah! on ne chôme pas chez Mayer.

Un homme effaré, tête de gorille, chapeau défoncé, entre : c'est Groult, tout tremblant encore d'une scène de pugilat avec son fils qu'il vient de croiser phaétonant en compagnie galante. Giffles, brancards cassés. « *Tu mourras sur l'échafaud!* ». Pas tendre, le père aux pâtes ; mais son temps est précieux ; passons aux choses « *sérieuses* ».

- « Vite, ! vite ! montrez-moi cette fameuse terre cuite du XVIII<sup>e</sup>.
- « Impossible! je viens de la vendre à Doucet.
- « N... d... D...! vous ne pouviez pas me prévenir?
- « Je n'en ai pas eu le temps ; vous n'ignorez pas que chez moi, aussi vite sorti qu'entré, ça ne moisit pas.
- « Je n'y remettrai plus les pieds.
- « A votre aise, M. Groult, mais vous y perdrez plus que moi ; et puis... je n'aime pas qu'on m'emm....! »

Entré sur ces propos amènes, Beurdeley a le sourire.

Le lendemain, Groult revenait chez le fameux dénicheur où se trouvait Edm. de Goncourt, en conversation très animée avec Chéramy :

« — La cabale stupide faillit tout gâter<sup>95</sup>; sous la vision d'une nuée de cannes et de tabourets s'abattant en ouragan sur la scène, je perdis un moment toute notion des choses. Lorsque Germinie, se tordant dans les douleurs, sert le goûter aux enfants, on commence à murmurer, pour éclater en imprécations à la tirade de Crosnier.

« — Je crois, mon cher Goncourt, que là, la coupure s'impose. »

Ils continuent à voix basse puis, Goncourt, partant :

- « Alors, c'est convenu, Mayer? tâchez de m'avoir cet Hokousaï qui manque à mon catalogue...
- « Tiens! ce vieux Lassouche! toujours vert?
- « Eh! plus que jamais! je viens de trouver, figurez-vous, eune boîte en or Louis XVI, eune merveille! eune merveille! vous dis-je. »

Et, l'œil émerillonné par sa trouvaille, le voilà qui enfourche son dada : ses amours avec Blanche d'Antigny, à faire rougir Aimé, le brave garçon de magasin ; puis cent autres anecdotes devant un auditoire amusé.

Ah! par exemple, il ne fallait pas, devant M. Bouquin de la Souche, se vanter de républicanisme : « — Je le regrette pour « moi », répliquait-il, je croyais parler à un homme d'esprit. »

On riait ; sa drôlerie désarmait.

95

Nuitter, toujours affable, causant peu, paraît, disparaît, s'effaçant presque, toujours en quête du document précieux qui enrichira « sa bibliothèque » de l'Opéra.

Les Rouart, Degas, Bonnat, Duret, Béraldi, Arm. Dayot, Roger Marx, Pissarro, Viau, Bertrand, directeur de l'Opéra, Samuel, directeur des Variétés, Rodrigue (Ramiro), Brébant, Poniatowski, Decourcelle (le beau Pierre), Doistau, les Ephrussi, Moreau-Nélaton (j'en passe et non des moindres) se réunissaient chaque jour en ce temple de l'Art.

Bonnat entretient Degas de leurs collections respectives, également riches en Delacroix, Daumier, Ingres, Corot, Courbet, et autres maîtres du XIX<sup>e</sup>, choisis avec le même souci, la même passion de Grand Art.

On prête à Degas bien des mots d'esprit ; Bonnat, non moins spirituel, l'invitant un jour à venir voir sa collection, l'œil fin derrière son lorgnon, souriant et très modeste, ajouta :

« — Je vous promets de n'y pas mêler mes œuvres. »

\* \*

I. Il s'agit de la première représentation de Germinie Lacerteux.

- « Vous y croyez, vous, Mayer, à l'impressionnisme ? » demandent les frères Bernheim, ses vis-à-vis, rue Laffitte.
- « Je crois à tout ce que je sens ; au point de vue marchand je m'en J...! çà me plaît, un point, c'est tout.
- « Enfin, expliquez-nous cette nouvelle conception de la peinture.
- « On n'explique pas, vous dis-je, on sent. (Aujourd'hui, on explique, on ne sent pas). Et puis, je suis très pressé; demandez donc à ce jeune homme ce qu'il en pense. »

Pendant ces allées et venues, se tenait tous les soirs, en un coin sombre de la boutique, un grand diable au nez camard, étudiant ès-lettres (pour son père), us et coutumes des affaires (pour lui) : c'était Dolikhos.

Pour qu'on tolérât sa présence, de temps à autre, il achetait sur ses petites économies, une aquarelle de Méry (petits zoiseaux), voire même une peinture d'icelui ; mais son œil peu éduqué, son flair encore encamardé, rendaient très excusable ce choix peu judicieux.

Indifférent aux conversations qu'il entendait, il était bien naturel qu'il s'intéressât à ce brassement d'affaires qui l'impressionnait.

Moins impressionné par un dessin d'Odilon Redon, il en était stupéfié simplement.

- « Dites-moi, Mayer, (accent papou très prononcé), croyez-vous que ce sera quelque chose? » Quelle question! un pan de mur s'en gondole!
- « Sera-ce ou ne sera-ce pas? that is the question! » répond Mayer.

Il exagère un peu, Mayer, et son ironie est parfois décevante. Comment diable aussi s'instruire avec un tel maître ?

- « Non, voyons! sérieusement; dites-moi; je n'y vois rien, moi, là-dedans.
- « Pour la millième fois, mon petit Dolikhos, il se peut que vous n'y voyiez rien; moi, je me sens attiré vers ces recherches nouvelles; si ça ne vous intéresse qu'au point de vue rendement, laissez, ça n'est pas pour vous. »

Et il laissa, inquiet cependant, comme un chien de chasse à l'affût d'une prise fructueuse. (Hum ! le flair !... il se décamarde !)

Ce Mayer qui vit défiler chez lui tout ce que le monde des Lettres et des Arts compte de notabilités : la haute finance, la haute basoche, tous les gens de théâtre, etc., etc., ne profita jamais de cette situation privilégiée ; en son âme d'artiste, il n'eut qu'une ambition, qu'un but : dénicher, dénicher toujours ; aussi les amateurs confiants le suivaient-ils, s'arrachant, telle une meute à la curée, avant même qu'elles ne fussent déblayées, les gravures de choix qu'en masse il rapportait de l'Hôtel des Ventes.

Quoiqu'il n'y trouvât pas toujours son compte, ce mouvement, cette cohue l'excitaient ; et, ainsi tous les jours, à la grande joie de ses habitués mis en goût par cet infernal boute-en-train.

Manzi a eu, de ce fait, de bien belles estampes japonaises! et des Degas! et des Manet! et des

Lautrec! et combien d'autres également de tout premier ordre, qu'il vendit, dans la suite, à Camondo qui, à cette époque, ne fréquentait pas encore chez Mayer.

L'élite de l'esprit et du bon goût qui tenait ses assises en cette petite boutique, devait, fatalement, attirer le financier qui devint bientôt un des familiers de la maison.

Il avouait son peu de confiance en l'art moderne et si ses préoccupations financières obstruèrent légèrement sa vision artistique, ce ne fut pas au point de repousser les conseils de quelques initiés qui, par un hasard heureux, le guidèrent habilement.

Est-ce l'influence du milieu ? Jamais, chez Mayer, Camondo ne proféra les énormités qu'on lui fait dire%; il se fiait, il est vrai, à l'artiste- marchand, si bien qu'il ne songeait guère à mettre en doute la moindre de ses affirmations ; le mercantilisme de certains rendait ses hésitations bien légitimes.

Mais... que devient donc Dolikhos? Après avoir, de plus en plus, espacé ses visites, il disparaît. On le retrouve, au bout de quelque temps, dans un petit réduit rue Laffitte, se demandant ce qu'il pourrait bien y vendre.

Regarder autour de lui, interroger (dites-moi?); son choix est fait : la peinture.

Pissarro, qu'il connut chez Mayer, fut son premier conseilleur ; il lui découvrit, dans un lot de toiles acheté chez un brocanteur, « L'Amazone » de Manet (hein ? le flair !) Dolikhos alla le faire authentiquer chez Renoir (le flair! le flair!)

Un marchand nouveau ouvre boutique, d'aucuns, aussitôt, tentent l'aventure ; quelques artistes s'y hasardent ; l'un d'eux apporta, un jour, une vingtaine de toiles roulées ; Dolikhos, très bon garçon, n'aime pas, cependant, qu'on se paie son *crâne* ; dès qu'il eut regardé ces... élucubrations, il faillit jeter à la porte l'imposteur ; Pissarro arrive à temps pour le calmer, regarde à son tour et lui conseille d'acheter : pour une centaine de francs, il acquiert l'objet de son mépris...

Lorsque, sans vous prévenir, on étale sous vos yeux une vingtaine de peintures de Cézanne, comment diable! aussi, s'y reconnaître (chance ou flair?)

Enfin le rouleau est laissé dans un coin.

A l'Hôtel des Ventes, Dolikhos fait la connaissance de Bauchy, propriétaire du café des Variétés,

homme essentiellement artiste, tenant table ouverte, toujours, pour ceux qui venaient causer « *Art* » chez lui ; souvent il oublia sa clientèle en la contemplation des Cézanne, Gauguin, Van Gogh et autres Jeunes de cette époque qu'il exposait volontiers dans son café et dont il faisait les honneurs avec joie lorsque quelqu'amateur (raillant), demandait à visiter sa collection. Dans son extase, il ne remarquait pas le sourire apitoyé du visiteur, sortant : « *Folie! ne le contrarions pas!* » semblait-il dire. Bauchy est, de cette époque, une figure des plus sympathiques et que nous aurions eu plaisir à voir faire école ; hélas! jusqu'à ce jour, il est resté « *Un* ».

Ce rêveur, cet artiste ne pouvait réussir comme cabaretier : il dut fermer par amour de l'Art. Cette nouvelle relation fut, pour Dolikhos, le début de la fortune ; ils échangèrent quelques toiles ; on déroula, enfin ! les Cézanne ; quelques-uns, même, furent vendus.

Bauchy parlait aussi beaucoup de Gauguin, de Van Gogh, de bien d'autres encore, et avec quel enthousiasme!

Dolikhos, si bien servi par les circonstances, n'a plus qu'à voguer, non plus en pirogue, mais en gondole...

Cette époque de transition, en matière d'art, est propice aux transactions picturales ; une chance de plus s'offre à Dolikhos qui se trouve là... juste à point ; dix ans plus tôt, peut-être n'eût-il pas réussi. Le père Tanguy, parmi ses Van Gogh, ses Gauguin, ses Manet, ses Cézanne, ses Courbet, végéta toute sa vie. Le brave père Durand-Ruel, avec tous ses chefs-d'œuvre qu'il entassa en sa galerie, fit trois fois la culbute. Mais Dolikhos vint ; grâces au Ciel soient rendues ! Sans lui, c'en était fait de l'art : *Veni, vidi. vici* !...

Pissarro, Sisley, Monet, à leurs débuts bafoués, trouvent, enfin, de hardis défenseurs ; la couleur, la vision de ces révolutionnaires donnent aux amateurs (rares encore) le goût de l'harmonie, une perception nouvelle de la Nature.

Le tournant dangereux est franchi.

Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Renoir, leurs contemporains, les suivent, mais aux couleurs de ces impressionnistes, ils ajoutent leurs recherches sur la forme, le volume, la matière, et se heurtent encore, par cela même, dans la voie tracée, à bien des obstacles qu'ils finiront par vaincre.

C'est précisément à ce moment que voit Dolikhos s'accentuer le mouvement ascensionnel de sa valeur, (fortune ! intellect !). Avec, en lui, ce je ne sais quoi qui passionne, il voit affluer des conseilleurs en masse ; il sait, enfin ! grâce à eux, ce que vaut Cézanne ; il l'apprécie, l'aime enfin ! et parvient à pénétrer son intimité.

Dolikhos a droit à toute la reconnaissance de l'artiste : c'est lui qui l'a fait ; c'est lui qui l'a inventé, à tel point qu'on se demande parfois, des deux, lequel est le plus doué.

Ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage, du délire : toile sur toile, il entasse de façon inquiétante. Gauguin, à son tour, l'intéresse, mais ses démarches restent infructueuses : l'artiste ne l'a pas compris. Dolikhos, incompris mais persévérant, parvint cependant à se procurer quelques peintures de lui, ce dont il faut le louer... qui ? Lui ? — Non, l'autre.

\* \*

Les pépites s'agglomèrent, Dolikhos s'agrandit, expose les peintures, en élève les prix ; en raison de cette hausse, peut-être les étrangers comprennent-ils de mieux en mieux ; médusé par cette forme nouvelle de l'Art, l'Allemand achète à prix d'or : l'exode commence.

Le Français qui, tout d'abord, s'en était désintéressé, acquiert quelques œuvres ; certains, cependant, hésitent encore devant les prix demandés (nul n'est prophète en son pays), s'abstiennent, à leur grand dam : l'exode continue.

Cependant, Camondo a son idée : il y mettra le prix qui lui donnera le privilège d'arrêter l'émigration pour quelques œuvres importantes. Heureux de cette intervention, Dolikhos se sent tout petit ; il renaît ; la Mercédès même du financier lui en impose et il en a tant le respect qu'il serait tenté de se déchausser pour monter dedans :

Allo! Allah! Allah! Alli!
Li si baladi
Son zi, son pan,
Zizi, panpan!

Dolikhos a des joies d'enfant, des naïvetés de pucelle à l'idée que Camondo connaît des princesses... authentiques<sup>97</sup>.

Le papou aime, au-dessus de tout, les couleurs éclatantes, les dorures surabondantes ; et pourtant, Dolikhos n'aime pas la Samaritaine de Frantz Jourdain ; il a du chagrin parce que Camondo qui semblait en admiration devant Saint-Germain-l'Auxerrois, ne se recueillait que pour mieux bondir d'extase devant la Samaritaine de Frantz-Jourdain.

Triste! Triste!

<sup>97</sup> Lire le Mercure de France, du 16 décembre 1916 : « Figures d'Amateurs ».

\*
\*

Dolikhos possède aussi, entassés dans sa cave, des Odilon Redon (blanc et noir) ; il a fini par croire, avec juste raison que, peut-être, « ce sera quelque chose ». L'artiste vient de mourir, il faut les sortir, ô ! Dolikhos !... en avant la danse des dollars !...

Pas encore le moment ?... Ecoutons et attendons Dolikhos : la patience est l'apanage du sage ! Et des Renoirs ! quoiqu'il n'en parle jamais, tout le monde sait qu'il en entasse par centaines ; le Maître a pour lui des grâces touchantes ; aussi Dolikhos fait-il bonne garde ; veillant, chaque jour, à ce que la palette étincelante de l'artiste soit à portée de sa main, et surtout, à ce qu'aucun fâcheux ne vienne surprendre le travail du grand peintre :

Défense à Dieu même d'entrer!

Cependant un indiscret (fi, le laid !) surprit ce colloque entre le Maître et son... négrier... je veux dire son... manager... non ! son... qu'importe !

- « On a frappé, dit Dolikhos, dressant l'oreille.
- « C'est le chat qui ronronne, répond le Maître.
- « Je vous assure, on frappe.
- « Entrebâille l'huis! ô! Dolikhos!... Ah! ce cher X...! Au revoir, Dolikhos!...
- « Mais...
- « Au revoir! au revoir!
- « Ananké!... »

Furieux, il se couche en travers de la porte.

\* \*

On doit aimer Dolikhos pour la sollicitude, les soins dont il entoure nos grands maîtres, et il est à craindre que sa fortune, si péniblement gagnée, ne sombre lamentablement. Soutenez-le, vous, les tout jeunes, qu'il accueillit toujours si libéralement ; ouvrez vos cœurs à la reconnaissance : sursum Corda.

Si Renoir, dans un jour que nous espérons lointain, rend à Dieu l'âme qu'il lui a prêtée, Dolikhos alors, se faisant violence, videra ses caves ; ce ne sera plus le mark qui fera prime sur l'or français, car Dolikhos est patriote, mais le dollar, l'Amérique, l'alliée qu'il aime et qu'il attend.

Oui, aimons Dolikhos pour cet amour qu'il témoigne à nos grands peintres et qu'il voudrait voir réciproque; mais remercions aussi Camondo d'avoir eu ce double mérite de réunir des œuvres d'une école qu'il avouait ne pas bien comprendre et d'en avoir évité le dispersement puisqu'il en fit, avec le plus grand désintéressement, un don magnifique au Louvre.

Dolikhos soupçonne Camondo d'avoir brigué quelque faveur en retour .

De par ton crâne, ô! Dolikhos! ton erreur est profonde: le sentiment noble qui guida ce donateur, tu sauras, un jour, le reconnaître et en tirer une leçon salutaire: tu garderas tes Cézannes, tes Gauguins, tes Renoirs, tes Redons, voire même tes Iturrino, tes de Groux, tes Méry; tu resteras l'homme désintéressé que tout le monde connaît, et sauras faire le geste que nous attendons tous; tu offriras ta collection merveilleuse au Louvre. Les mânes de Jarry même en tressailleront d'aise et te pardonneront les dures épreuves que tu leur fis subir.

Car Dolikhos écrit sur Cézanne, sur Renoir ; petits potins de bonne femme en rupture de cordon. En un français de Kanguroo de Bombela, il nous fait mijoter des Ubu à toutes les sauces, et c'est d'un drôle ! si drôle qu'Ubu même, s'écrie : « *Il cherre un peu l'frère ! est-ce qu'on n'va pas lui couper l'sifflet !* »

Dolikhos bat de la paupière! Chut!... il dort...

\*
\*

Il ne reste donc plus, esquissées ces deux figures de marchands, qu'à conclure sans autre commentaire : entre la boutique de Mayer qui sentit ses murs trembler sous la pétarade des mots d'esprit (« le dernier salon où l'on cause », disait Marguerite Durand en sa chronique mondaine du Figaro) et celle de Dolikhos qui, est-ce à dessein ? la rendait froide et si antipathique ; où Camondo bâillait, reproche que lui fait Dolikhos ; (on dit qu'Ubu, riant comme une petite folle des mots de Dolikhos, s'y décrochait les mandibules), il y a tout un monde, et la mentalité de chacun d'eux y apparaît. Dolikhos doit beaucoup à Mayer, à Pissarro ; à Bauchy, sa fortune peut-être. Quant aux peintres, jeunes et vieux, il leur doit plus encore ; aux uns, pour avoir su, par leur génie, vaincre son dédain de

#### PAN DANS L'ŒIL

l'or, aux autres, pour avoir su, par leur jeunesse, éloigner de ses lèvres le calice d'amertume que l'Art dispense à ses seuls élus.

#### CHAPITRE PREMIER

JE QUITTE LA MAISON MAYER. — AVEC PIGNON SUR RUE VICTOR-MASSÉ, JE JOUE LA FILLE DE L'AIR. — BIEN ACHALANDÉE, MA BOUTIQUE SENT LA PROSPÉRITE. — BIBELOTS, GRAVURES, JOURNAUX ILLUSTRÉS, AFFICHES, LA BROCANTE BAT SON PLEIN. — L'AFFAIRE HENRI PILLE.

Mayer est mort. Privée de son animateur, la maison perd, pour moi, tout son intérêt. C'est alors que je songe à me créer une situation, à ne plus travailler que pour mon propre compte. Je fais part de mes projets à Mme Mayer qui se garde bien de m'en dissuader, n'ayant espoir qu'en mon incompétence commerciale, pour m'y voir renoncer de moi-même.

Mais ma résolution est inébranlable ; on verra bien! C'est alors que, gentiment, elle offre de m'avancer les 375 francs nécessaires au paiement des six mois d'avance sur le loyer d'une boutique que je trouve immédiatement au 25, rue Victor- Massé.

(Maintes fois j'ai pu constater, au plus lointain de mes souvenirs, ce fait symptomatique : à chaque désir que j'exprime, toujours se produit un événement fortuit qui en précipite la réalisation, ou la fait échouer, même au prix d'épreuves douloureuses, si elle doit être contraire à ce que j'en attends. On en trouvera plus d'une fois les effets dans la suite).

Ici commence donc ce journal ou cette manière de journal, intitulé « Mémoires ».

\*

Avec 50 francs, je m'installe, et, pour ce faire, bien entendu, m'endette afin de payer les frais indispensables à l'ouverture d'un magasin : situation brillante comme on le voit ; mais il n'y a plus à reculer. Qu'est-ce que je risque ? de ne pas tenir ? JE TIENDRAI!!!

Il ne me faut pas compter sur un appui, même moral, de mes parents, qui sont d'ailleurs très pauvres, et, de plus, opposés à mon projet.

Mme Mayer et quelques antiquaires de sa famille, un peu apparentés à la mienne, furent, en quelque sorte, les pionniers de mon entreprise ; ils me confièrent divers objets : gravures et dessins anciens, meubles et tableaux anciens... ou presque, miniatures, argenterie, etc., etc...

Ah! mes amis! quelle ouverture sensationnelle avec tous ces objets d'art!

Un de mes frères s'associe avec moi. Pour si pénibles que furent nos débuts, quel meilleur palliatif : l'Indépendance ? N'ayant jamais été gâtés par la Fortune, la lutte semblait nous être naturellement impartie.

Aussi inexpérimentés l'un que l'autre, commercialement parlant (et autrement donc !) notre témérité mérite, cependant, maint encouragement ; eh ! mais ! avec le sourire, si tenace soit-elle, dame Misère, irait-elle impitoyablement s'implanter ?

#### Attention!

Mon frère aime à acheter, comme tous ceux que l'argent fuit. Partant à l'aventure, son retour m'est toujours un sujet d'angoisse. Ses achats, susceptibles il est vrai, de nous laisser, en cas de vente, quelques gains, deviennent, à chaque paiement, un si difficile problème à résoudre!

#### Persévérance!

A ce moment, les journaux illustrés pullulent ; des tas de dessinateurs collaborent à ces périodiques. Le Courrier Français que dirige Jules Roques, est de beaucoup le plus artistique ; l'Assiette au Beurre, parfois, fort intéressante, et divers autres plus ou moins demandés : Forain, Willette, Caran d'Ache, Henri Pille, Hermann-Paul, Sem, Capiello, Abel Faivre, Roubille, Jean Véber, Helleu, Chéret, Steinlen, Bottini, Vallotton, Widhopff, etc., etc., en font le succès.

Les dessins originaux de ces artistes ont leur cours et se vendent d'une façon assez suivie.

Les affiches, illustrées par la plupart d'entre eux, sont en faveur ; les colleurs en font un trafic effréné, pris d'assaut qu'ils sont, par les collectionneurs et les marchands. Quelques enragés décollent, la nuit, sur les murs des rues, des affiches de Grasset, Mucha, Chéret, Capiello et autres en vogue et les emportent jalousement.

On en gagne de l'argent! et que la vie semble belle lorsque l'on se trouve à la tête d'une folle somme de cent sous!

Mon frère, que l'angoisse de la note à payer excite sans doute, se plaît de plus en plus aux achats. Il m'apporte, un jour, des dessins d'Henri Pille. Nous ignorions qu'un brocanteur véreux, l'artiste étant mort depuis peu, inondait le marché de dessins fabriqués et signés par lui, et dont l'authenticité, sans aucun doute, n'eût pas résisté à un examen attentif; mais nous sommes encore nouveaux dans la partie, (ça commence bien!) et notre compétence est bien sujette à caution: confiants, nous marchons délibérément.

J'expose donc ces dessins en vitrine.

Presqu'immédiatement, comme si elle guettait cet instant, surgit une femme plantureuse, yeux

exorbités de fureur...: « Je vous défends de vendre ces dessins! » Fichtre! Un peu interloquée d'une telle insolence, je me remets cependant: « Une seule, ici, donne des ordres, c'est moi! » Et je lui fais comprendre que la porte est ouverte. Ecumant de rage, elle sort cependant, très menaçante. C'est une des femmes d'Henri Pille, paraît-il; je l'ignorais, mais il est si facile d'être poli!

Je raconte à mon frère cette intrusion ; il me dit, qu'en effet, il court des bruits de fabrique clandestine.

Donc, plus de doute, surtout après cette incartade, les dessins sont faux ; je les remise alors dans le haut d'un placard, dans l'arrière-boutique.

Honorabilité, franchise... je deviens sceptique.. si pour quelques francs on fabrique des faux, où allons-nous? Mais je ne suis pas au bout de mes désillusions : mon Dieu! que le monde est *meuchant*! laid!...

La tromperie m'exaspère. Je m'évertue à gagner la confiance de tous ; aussi, me préparé-je de durs moments.

(La méfiance sévit avec bien plus de rigueur sur les natures droites et consciencieuses ; elles ne peuvent pas, évidemment, donner le change d'une réussite prometteuse et *bluffarde*. Combien de fois l'ai-je constaté!)

Le lendemain, « l'opulente Pille » revient, je ne dirai pas souriante, mais toujours sous pression, flanquée d'une suite d'au moins six Messieurs, tous parfaitement constitués, sortant, comme des diables d'une boîte, de quatre flacres (pas un de moins), pour faire irruption en mon minuscule magasin ; on y est vraiment à l'étroit!

Les voisins, émus devant une telle invasion, enviaient notre sort : « *Ah! les veinards! quel boulot!* » Il y a le commissaire, son « chien », son secrétaire, le délégué pour les intérêts des artistes... il y en a .... il y en a !...

Le commissaire me demande : « Vous avez des dessins de Henri Pille, faux ? — Oui, Monsieur. — Où sont-ils ? — Tout en haut relégués, prenez- les, je les ai enlevés de mon magasin, non sous l'injonction et l'insolence de cette femme (je désigne la grosse matrone), mais lorsqu'après m'être informée, j'eus appris que ma bonne foi avait été surprise, et comme je répugne à vendre des faux... ». Cette réponse paraît satisfaire le commissaire ; il n'en saisit pas moins les dessins, me demandant de me présenter chez le juge d'instruction, dans le cas où je serais convoquée.

Je fus convoquée.

Introduite dans le cabinet de M. Boucard (ou Bourcart), j'aperçois tout autour une collection de dessins de Pille, vrais et faux, tous saisis chez les marchands. Sur interrogatoire, j'expose au Juge mon cas, mes débuts dans les affaires avec mon frère qui acheta ces dessins ; l'insolence de la « *femme Pille* » (M. Bourcart me semblait fixé à ce sujet) ; notre décision de ne nous occuper que d'œuvres franches et de n'acheter, désormais, qu'à bon escient. Très bienveillant, M. Bourcart me demande si

PAN

#### PAN DANS L'ŒIL

je pourrais distinguer parmi ces dessins les vrais des faux. (Est-ce un traquenard ? tant pis ! j'y allai carrément !) Je crois bien, cette fois, ne m'être pas trompée. (Touchée par la grâce, je deviens, tout à coup, expert). Sur un « *Je ne vous dérangerai plus* », sortie.

L'incident est clos.

Je crois bien que nous n'avons jamais plus eu de faux, tant en peintures qu'en dessins ou gravures, anciens ou modernes. On en fabrique bien en quelques sous-sols ou arrière-boutiques, mais nous nous méfions.

### CHAPITRE II

HELLEU, DE GROUX, VEDETTES. — L'AFFAIRE DREYFUS. — DEGAS ANTIDREYFUSARD. — MA MÈRE HERITE. — QUATRE MILLE FRANCS VOLATILISES. — DESSINS D'ODILON REDON, LITHOS DE DAUMIER, ON LES DONNE... — LA ROMANICHELLE.

Helleu remue le monde avec ses pointes-sèches, ses dessins noirs et sanguines ; c'est le champion international, la grande vedette, surtout pour l'Amérique.

On s'intéresse beaucoup aussi à Henry de Groux, mais contrairement à Helleu, un petit noyau d'amateurs seulement ; son « *Christ aux outrages* », son « *Epopée de Napoléon* », sa « *Tétralogie* », sa « *Divine comédie* », ont un grand succès, peintures, pastels ou lithos.

Il se brouille avec son grand ami Léon Bloy au sujet de l'affaire Dreyfus: Bloy ne lui pardonna pas d'avoir donné comme réplique à son « *Christ aux Outrages* » un « *Zola aux Outrages* ». J'expose cette réplique en ma vitrine, et tout autour tous les dessins originaux d'Ibels et de Couturier, (ce dernier meurt peu après) reproduits dans le journal le *Sifflet*, en opposition au *Psst*, illustré par Forain. J'avoue que mon courage, pour une époque aussi troublée, est fortement mis à l'épreuve.

Les haines sont déchaînées ; la France est partagée en deux clans : l'un pour, l'autre contre Dreyfus. Ma vitrine est menacée de bris par une horde d'énergumènes : « Sale Youpine ! on vous forcera bien à enlever ces ordures ! » Cette folie collective, ces vociférations m'inquiètent quelque peu, mais je ne cède jamais à la menace, et, bien que convaincue qu'il allait se passer du vilain (en cette triste période, on s'attend au pire !) je tiens tête à la meute ; timidement je m'avance vers la porte, puis résolument : « Essayez ! » Ce que je dois avoir l'air rébarbatif pour qu'ils s'éloignent tous furieusement, grognant, mais sans rien casser... ! j'ai eu chaud !!!

C'est pour cette malheureuse affaire, toujours, que Degas refuse sa porte à d'intimes amis juifs. Lorsqu'il passe devant mon magasin (il est mon voisin)<sup>98</sup> et s'il me voit sur le seuil de ma porte, ses regards deviennent furibonds, il détourne ostensiblement la tête, salivant avec mépris. Les grands hommes ont leurs faiblesses. Je n'en admire pas moins son talent.

Le succès d'Henry de Groux s'accentue. Dans son vaste atelier du boulevard du Port-Royal, le froid est intense ; il y travaille sans feu et, pour se réchauffer, se promène de large en long, récitant avec

<sup>98</sup> NdMLM : L'atelier d'Edgar Degas est sur le même trottoir, un peu plus loin vers la rue des Martyrs, au n°37 de la rue Victor Massé.

force gestes maints épisodes de la « Divine Comédie » qu'il fixe ensuite sur des toiles.

Beaucoup d'imagination! poète! peut-être, un jour, reconnaîtra-t-on sa personnalité!

Bon! ma mère hérite d'une tante, dont on escomptait déjà la mort lorsqu'elle n'était âgée que de 60 ans à peine : elle s'éteint à 95 ans, après avoir enterré bon nombre de membres de sa famille qui, depuis trente-cinq ans, épiaient ses moindres malaises.

Cette petite somme d'argent « *met du beurre dans les épinards*, » dit ma mère ; mon père n'est plus le même homme, avec ses cent sous en poche, chaque jour : « *Qu'est-ce que tu vas faire avec « tout » cet argent ?* » Cet air entendu qui semblait dire : « *Je sais ! ne vous tracassez pas !* »

Les affaires, rue Victor Massé, marchent bien lentement. Mme Mayer tente une démarche auprès de ma mère afin qu'elle m'avance les 4.000 francs qu'elle destinait à mon trousseau, dans le cas, très problématique, où je viendrais à me marier.

Il est bien certain que cette somme me serait plus nécessaire dans les affaires : c'est ce que nous essayons de lui faire comprendre.

La sœur de ma mère, sa mauvaise conseillère, d'une situation aisée, n'a point d'enfant. Elle me reproche de m'être ainsi aventurée dans le commerce, sans argent : « La belle affaire de commencer avec de l'argent ! vous devriez tous vous pâmer devant ce tour de force ! » Elle ne comprend pas, manière comme une autre de n'avoir pas à se déboutonner. Oh ! pour moi, pas d'illusions ! je connais son cœur.

Ma mère donne, enfin! les 4.000 francs. Ah! ah! mes enfants! la France nous appartient! On va en faire, du beau travail! Ah! oui! qui ne connaît la mentalité de ces êtres qui n'ont jamais eu un sou vaillant entre les mains et se trouvent, du jour au lendemain, à la tête d'une pareille somme? Achats idiots, théâtres, concerts, dettes payées, etc., etc. Nous nous encombrons de marchandises venues là sans rime ni raison, d'un rendement incertain et de longue haleine. Plus d'argent... gros Jean comme devant. Motus! taisons ces *folles* dépenses et... recommençons; cela ne va pas tout seul; le commerce suit, tout doux, tout doux, son petit bonhomme de chemin.

Nous nous risquons aux œuvres modernes, c'est ce que l'on appelle « faire l'école buissonnière ». Mme Mayer me cède, ne les trouvant pas à son goût, tous les dessins d'Odilon Redon qu'elle possède. Du nouveau, voilà qui doit nous plaire. Nous sommes attirés peu à peu vers cette fameuse école moderne qui doit régir ma vie : fatal penchant !

Les lithos de Daumier, parues dans le *Charivari*, se vendent par paquets ; celles avant la lettre se vendent à peine plus cher : qui en veut ? 10 centimes, 25 centimes, 1 franc. Ah! le moderne! quels gains en perspective!

Un antiquaire occupe le magasin séparé du mien par un mur mitoyen; mon propriétaire qui, des deux magasins, voudrait n'en faire qu'un, insiste beaucoup pour que je prenne le tout : mais alors, je deviendrais la grande négociante du quartier! mais je refuse; l'expulsion d'un locataire avec lequel je

suis en bons termes me serait très désagréable... je suis une poire !! Continuons donc en notre petit réduit.

Il y a dans la vie de ces petits faits qui vous frappent, on se demande pourquoi.

Un jour entre chez moi une femme en cheveux, brune aux yeux ardents, les oreilles ornées d'énormes anneaux d'or, et la taille serrée dans un vaste tablier muni de deux non moins vastes poches ; ah! ces poches! j'en louche! Cette femme avait un beau type de romanichelle; elle demande: « Avezvous des chaises à rempailler? » Négation. Puis, à mi-voix: « Voulez-vous que je vous lise les lignes de la main? » Quel rôle jouaient ces poches? ma curiosité fit que j'acceptai. Je tends les mains: « Mettez de l'argent dans chacune. » Je prends cinq ou six sous dans chaque main. Ça ne lui suffit pas: « Vous n'avez pas de pièces d'argent? » Prenant un air bête, mais si bête! — « Non, hélas! » répondis-je. Elle fait aussitôt disparaître les sous dans ses profondes et, pour bien me pénétrer de sa puissance divinatrice (je devais lui sembler la poire rêvée) me regarde durement et fixement dans les yeux et me souffle d'une voix caverneuse: « Vous savez, si vous en avez, je le saurai! » Mon air bête s'accentue, devient confiant; elle regarde ma main et débite: « Il y a quelqu'un qui vous trahit..., etc., etc. ». Bon, ça va! je me suis amusée un moment pour quelques sous... mais il lui faut davantage; confidentiellement: « Encore quelque argent, et je vous dirai qui vous trahit. — Oh! moi, vous savez, je m'en bats l'œil! »

Furieuse, elle sort, me menaçant des pires calamités.

Cet incident, malgré son insignifiance, est resté en ma mémoire, c'est pourquoi je le narre : voilà!

### CHAPITRE III

1900. L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — LOUIS LEGRAND, ROPS. — LES FŒTUS EN BOCAUX DE BARRÈRE. — LA GRAND'VIE. — JE RESTE SEULE, MON FRÈRE SE MARIE. — J'ACHÈTE LES TROIS PREMIERS PICASSO, PUIS JE VAIS À SON ATELIER. — JE COMMENCE À LES VENDRE. — LES PEINTRES ÉTRANGERS.

1900. — La peinture moderne s'infiltre de plus en plus chez nous, presqu'à notre insu... Un jeune Espagnol, Mañach, nous apporte des œuvres de Nonell, peintre catalan de talent, mort très jeune ; de Sunyer, encore un très doué. Cette année d'exposition universelle voit déferler sur la Capitale un flot, de jour en jour grossissant, d'étrangers, d'artistes de tous pays, mais l'Espagne est particulièrement prolifique.

J'aurai, dans la suite, occasion d'en parler plus longuement.

Outre les lithos de Daumier, nous vendons également des Lautrec, dessins et lithos, et des vrais. On fabrique bien de faux Willette, de faux Forain, de faux Pille, ces artistes se vendant bien, mais faire de faux Daumier, de faux Lautrec, cela ne valait pas le coup, ces deux artistes ne sont pas demandés... Les eaux-fortes de Louis Legrand sont à l'honneur; les Rops également recherchés, surtout ceux sous le manteau; Jossot qui fait des affiches si curieusement personnelles, disparaît subitement. Un jeune sculpteur de bazar, Barrère, représente tous les *grands* de ce monde sous forme de fœtus en plâtre coloré qu'il enferme dans des bocaux de pharmacie: la reine Victoria, Edouard prince de Galles, Déroulède, Reinach, Zola, Rochefort, Waldeck-Rousseau, etc., etc.

Chéron, futur marchand, ne pense pas encore à la peinture moderne ; il collectionne passionnément ces bocaux.

Quiconque lui eût prédit à ce moment, qu'il deviendrait, peu après, le guide *le plus averti* des collectionneurs de peinture moderne, l'eût bien surpris.

Bien des amateurs connus ont suivi, non sans intérêt, mes débuts : MM. André Level, Olivier Sainsère, que j'ai connu chez Mayer, Hue, Blot, Roger Marx, Joyant, Manzi, Armand Dayot, Georges Lecomte, Ellissen, Albert Sarraut qui enlevait sa veste pour pouvoir mieux fureter dans les coins, Delaroche, du « Progrès de Lyon », et tant d'autres qui ont disparu.

\* \*

On nous confie, un jour, un marbre de Houdon, une merveille : nous sommes roulés pour la commission par un grand antiquaire ; sur une très belle miniature de Sicardi, de toute beauté que nous achetons dans de très bonnes conditions, notre gain est misérable...

Y a pas! Y a pas! nous ne sommes pas encore de force! Nous n'arriverons jamais, dans de telles conditions! Avec cela, les affaires sont très mauvaises, nous commençons à désespérer de tout. Pour changer un peu la veine, nous proposons à un marchand de gravures anciennes de venir faire un choix dans nos cartons; pour 56 francs, il emporte un important lot d'estampes de très bonne qualité.

Lestés de tout cet or, nous allons, le soir, à une première de Réjane... Telle est, dans notre famille, la façon de conjurer le sort : continuons la tradition. Je n'ai jamais, pour ma part, pris les choses au tragique, et cet optimisme qui ne me quitte, pour ainsi dire, jamais, m'aide à supporter bien des déceptions : tout s'arrange ! telle est ma devise, et j'ai cette conviction que, si on ne la prend pas à la blague, la vie ne vaut pas d'être vécue.

On veut me marier! je ne puis me décider. Mes parents, esprit de contradiction, s'efforcent à me persuader. Pourquoi insister?... Reproches sanglants. Ma mère, furieuse : « *Va! tu ne seras jamais bonne qu'à vendre tes plats d'épinards!* » (en l'occurrence, la peinture).

Mon frère, lui, moins rébarbatif, convole sans peine, au mois de juin 1900. Seule à me débattre, la lutte devient plus âpre ; mais il faut tenir, coûte que coûte! De tout, de tout, je vends de tout, et sans relâche: dessins, gravures, tableaux anciens et modernes, miniatures, bibelots, de tout... il faut tenir! Beaucoup de provinciaux, d'étrangers arrivent pour la grande exposition. Mañach s'occupe sans relâche de ses compatriotes; ce qu'il y en a, c'est fou! (je parle des artistes, bien entendu.) Nonell, Canals, Cazagéma, Gosé, Pichot, Evelio Torent, Yturrino, Sancha, Sunyer, que sais-je? Le jeune Picasso, avec Manolo, frais débarqués tous deux, partagent un atelier avec Mañach qui se démène pour placer leurs œuvres. Il réussit mieux avec celles de Picasso qui dessine, la plupart du temps, le soir, au café. Les repas, le tabac pour tous trois sont ainsi assurés, et le loyer de l'atelier qu'ils occupent boulevard de Clichy en surplus.

J'achète à Mañach les trois premières toiles que Picasso vend à Paris, une suite de courses de taureaux : 100 francs les trois. Je les revends immédiatement 150 francs à Adolphe Brisson, directeur des *Annales* ; que sont-elles devenues ?

Peu après, Mañach me demande de venir voir des peintures de Picasso, en son atelier. J'y vais à l'heure indiquée ; six étages ! je sonne, carillonne, pas de réponse. Furieuse, je redescends et rencontre

PAN

Mañach qui accourt : « *Vous êtes montée ? Picasso est là. — Mais non ! il n'y a personne.* » Nous remontons, entrons... je vois deux grabats, et, sous les couvertures deux formes se dissimulant ! C'était Picasso et Manolo qui étaient couchés ; ces deux petites pestes se payaient ma tête pendant que j'étais accrochée au cordon de sonnette.

Des peintures en tas et disséminées attirent mon attention ; il y en a de fort intéressantes ; j'en fais un choix.

Canals, Yogler, Ten Cate, et tant d'autres, connurent aussi le chemin de la rue Victor-Massé. Canals signe avec Durand-Ruel un contrat, puis il repart en Espagne où il devient peintre officiel. Picasso commence à vendre : un petit pastel « Espagnoles » a preneur à 50 francs !! mieux encore : quatre peintures 225 francs !... c'est la fortune ! M. Sainsère est un de ses premiers acheteurs ; M. Kapferer a raté le coche : il achète des Manuel Robbe, gravures en couleurs ; il faut dire, pour sa défense, que les gravures en couleurs, par Müller, Manuel Robbe, Bottini, Ranft, Villon, etc., etc., font fureur.

Une publication nouvelle, *L'Estampe originale*, obtient grand succès ; nombre d'artistes d'avenir y collaborent.

L'heure d'Abel Faivre a sonné : il vend à son tour intensément ; la folie du jour ! on s'arrache ses peintures ; ses dessins humoristiques, plus personnels et pleins d'esprit se vendent moins ; sa peinture fait mieux dans un salon !... Eugène Blot ne m'a jamais pardonné de m'en avoir acheté une ; je ne la lui proposais cependant pas : il y tenait, il en voulait...

Non, mais! il n'y en a que pour Picasso! deux têtes peintes sont vendues 110 francs!! une ravissante peinture: enfant dans une symphonie de blanc, vendue 60 francs à M. Sainsère; à M. Huc, une peinture importante: *Le Moulin de la Galette*, vendue (eh! eh!) 250 francs!...

Il y a tout de même quelques amateurs (oh! peu!) qui s'intéressent à la Jeune peinture.

### CHAPITRE IV

DEUIL DE FAMILLE. — JE QUITTE MA MÈRE. — NAISSANCE DE LA GALERIE B. WEILL. — PREMIÈRE EXPOSITION. — PERSÉVÉRANCE. — LES EXPOSITIONS SE SUIVENT... — JE VENDS LE PREMIER MATISSE. — L'ÉCOLE DES FAUVES. — L'ACADEMIE RANSON. — MAÑACH REPART POUR L'ESPAGNE. — JE DOIS LUTTER SEULE.

Novembre 1900. Deuil! mon père, enlevé en huit jours par une pneumonie.

D'autre part, la santé de ma sœur me donne beaucoup d'inquiétude ; depuis son mariage, elle habite Saint-Germain-en-Laye, où je vais chaque semaine, du samedi au lundi. L'ennui est un mal incurable dès qu'il s'ajoute à une dépression physique caractérisée, peut-être la résultante. Cette pauvre petite fleur du pavé de Paris s'étiole en cet *exil*, aussi ma visite hebdomadaire est-elle attendue avec une impatience fébrile : « *Vous n'êtes pas faites, elle et toi*, disait mon frère aîné, *pour vivre en province : c'est Paris qu'il vous faut* ». Il a raison ; j'ai vécu à Nantes, un an environ, chez des parents très bons ; j'avais hâte de revenir : misère si vous voulez, mais à Paris.

La maladie de ma sœur fait des progrès alarmants... plus d'espoir, elle est perdue. Mon frère garde mon magasin, et je ne la quitte plus jusqu'à sa mort. Quelle tristesse!

Après ?... mais à quoi bon remuer toutes ces rancœurs ? cela n'intéresse personne. Une confession ? que viendrait-elle faire ici ?

Ma mère, prenant fait et cause contre moi, je la quitte définitivement et m'installe au sixième, rue Victor Massé.

Les affaires, heureusement, me reprennent.

La vente des affiches diminue, j'en suis fort aise, car, en mon petit réduit, quel embarras pour un rendement devenu, tout à coup, si infime.

Hein? quelle ambition! est-ce que la folie des grandeurs me prendrait?

Les dessins et gravures, plus maniables, rapportent davantage... le Pactole, quoi !

Je n'ai pas perdu Mañach de vue. Picasso prend, chaque jour, une plus grande place dans les collections, aussi intéressantes que peu nombreuses. Yturrino (le préféré de Dolikhos), Pichot et différents autres Espagnols trouvent aussi quelques amateurs. Lorsque l'on songe à ces achats, de bric et de broc, en peinture, et sous prétexte de nouveauté, il semble que l'on soit à la veille d'une évolution (révolution serait plus exact peut-être). Que va-t-il sortir de ce chaos ?... Nous verrons...

Je vends à M. André Level deux peintures de Picasso qu'il me paie deux cents francs!! fait rare à

l'époque et dont il est bon de se souvenir... 1901.

En novembre de cette année, Mañach vient me trouver et me dit : « Cela vous intéresserait-il, de faire des expositions de « Jeunes peintres » ? — Si cela m'intéresserait ? mais c'est mon rêve ! » En effet, quelques jours auparavant, j'avais, devant Mme Mayer, exprimé ce désir : « Vous êtes folle ! me dit-elle. Vous voulez végéter toute votre vie ? surtout ne lâchez pas l'ancien. » Peut- être a-t-elle raison ? Mais je fus bien désappointée et n'insistai pas. Comme il est le bienvenu, celui qui apporte à mon rêve une telle réalisation !

(Le voilà bien l'événement fortuit !...)

Nous convenons donc, Mañach et moi, de commencer dès à présent les premiers préparatifs ; j'achète de l'étoffe à tentures et Mañach fait le tapissier, le menuisier, le serrurier..., branle-bas général. Mon magasin, comme sous une baguette magique, prend un aspect imposant, et l'on peint, en gros caractères, sur le haut de la devanture : « *Galerie B. Weill* ». La première galerie de peinture de « *Jeunes* » vient de naître.

Lobel-Riche me grave une amusante carte commerciale avec cette légende : « *Place aux Jeunes !* » et, le 1<sup>er</sup> décembre 1901, l'exposition inaugurale, organisée par Mañach, ouvre ses portes ; un joli petit catalogue préfacé par Gustave Coquiot est envoyé au « Tout-Paris » artistique.

Exposants : Bocquet qui apporte une vitrine pour ses bijoux artistiques ; Paco Durio expose également des bijoux d'un sentiment très inspiré de Gauguin, qu'il admire avec passion et dont il possède de belles peintures. Girieud arrive au vernissage en tube et en jaquette ; tableau! pour la première fois qu'il expose, il veut être élégant. Launay, peintre de talent, mort jeune, n'a pu donner sa mesure. Mlle Warrick expose des sculptures qui promettent... qu'est-elle devenue ? Maillol , dans les figurines (terres cuites) qu'il expose, s'impose ; les quelques peintures qu'il y a jointes offrent moins d'intérêt. Puis Raoul de Mathan, peintre de talent.

Je n'étonnerai personne en disant que rien ne fut vendu ; mais cette première exhibition a, malgré tout, un succès moral très appréciable et très encourageant. Beaucoup de visiteurs.

Le 2 janvier 1902 a lieu la deuxième exposition. Nous décidons d'alterner les expositions de peintures et de dessins, car ceux-ci, étant d'une vente plus facile, permettent d'attendre pour celles-là. Abel Faivre, Cappiello, Hermann-Paul, Gosé, Sancha, Sem, Roubille sont les exposants.

Ça marche! Nous pouvons tenir! le mois est fructueux! 600 francs de vente!!!

C'est à l'Exposition qui ouvre le 10 février 1902 que nous voyons pour la première fois Matisse, Marquet, Flandrin, Mme Marval, Mlle Krouglicoff, la seule qui se plaigne de l'exiguïté de la salle, se mettant ironiquement à terre, à plat ventre, la position rêvée, dit-elle, pour bien voir cette peinture accrochée si bas. Mme Marval, en des toilettes dont elle seule a le secret, affiche beaucoup moins de prétention, ne se doutant même pas que l'on pût vendre : « Faites les prix que vous voudrez, dit-elle, quatre sous si cela vous plaît. » Dans le même groupe expose Petitjean, très brave homme, que l'on

sent figé.

Toujours point de vente. Les visiteurs, sans prendre encore grand intérêt à cette peinture, se dérangent par curiosité.

Persévérance!

Frantz-Jourdain achète pour 50 francs un petit effet de neige par Marquet...

Les pastels de Chéret font la grosse cote ; par contre, les dessins d'Odilon Redon trouvent peu d'amateurs. Pourtant, Maurice Denis achète pour 300 francs, deux pastels et deux dessins. Pour Redon, pour moi, c'est merveilleux, mais je dois dire, à la louange de Denis, qu'il me regarde de travers, trouvant ce prix ridiculement bas. Un rare amateur qui se présente chez moi, ne paie pas pour les autres.

Dolikhos se plaint de moi à Odilon Redon, cherchant à le persuader que c'était aller contre ses intérêts que de me vendre de ses œuvres : « Elle les donne pour rien ! » lui dit-il. Odilon Redon fit le sourd, pensant en son for intérieur que les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Je continue à acheter et vendre, autant que faire se peut, des pastels et dessins de ce charmant artiste que je me fais un plaisir d'aller voir souvent ; nos conversations sont des rigolades sans fin : Redon rit comme un enfant. Dolikhos avait fait précédemment, à Maillol, le même boniment sur mon compte. Lorsqu'il me demanda (dites-moâ!) le prix des figurines de ce sculpteur, il les trouva trop bon marché (d'autant plus que je lui avais fait le prix marchand). De ce fait, il aurait dû les acheter ; mais non! espérait-il avoir, chez l'artiste, un prix plus bas encore? ou préférait-il faire son rapport? Charmante nature! (C'est extraordinaire comme je suis aidée, encouragée!)

Lutter! se défendre! l'histoire de toute ma vie!

Le 5 mars, dessins et aquarelles de Willette, Wély, Léandre, Depaquit, Mirande. Ça va! les dessins de Willette ont beaucoup de succès. Wély, Léandre, Mirande se vendent aussi. Depaquit, le plus doué, plaît moins, mais, pour quelques francs, on se laisse tout de même tenter.

Ah! çà, qu'est-ce qu'ils ont donc tous ?... Encore un Marquet de vendu : 40 francs...

L'exigeante Krouglicoff trouve pour une de ses toiles un amateur moins exigeant qu'elle. Elle en est si estomaquée qu'elle ne parle plus de se mettre à plat ventre.

160 francs une peinture de Picasso, « l'Omnibus »...

Pour montrer les peintures de Picasso dans un plus grand local, Mañach décide Dolikhos à en faire une exposition chez lui, rue Laffitte.

L'exposition a lieu et Dolikhos s'y intéresse si bien que les amateurs, invités par Mañach, viennent se casser le nez à la porte fermée.

Le I<sup>er</sup> avril, nous faisons à Picasso une nouvelle exposition avec Bernard Lemaire qui peint des figures à la Renoir. Oui, mais Renoir fait mieux...

Pas de vente.

Picasso, malgré tout, tient.

Le I<sup>er</sup> mai, dessins et aquarelles par Braun, Camara, Gottlob, Grün, Rouveyre, Villon, Weiluc. L'alternance des expositions *profite* aux peintres : avec les gains des dessins, j'essaie d'acquérir de la peinture : maigres gains ! maigres acquisitions !

En avril 1902, je vends pour la première fois une peinture de Matisse, 130 francs ; il touche 110 francs<sup>99</sup>.

Juin 1902. Exposition récapitulative des six précédentes ; ce mélange de dessins, aquarelles et peintures donne à l'ensemble un aspect très vivant.

Une petite étude de Matisse vendue 70 francs ; un Flandrin 50 francs ; comme pour la peinture, les dessins et aquarelles des « Jeunes » laissent les amateurs encore hésitants. Les critiques d'Art, euxmêmes, non moins hésitants, font des réserves...

Henri Matisse, clerc de notaire, lâche tout pour la peinture, à l'exemple de Gauguin. C'est très dur, n'est-ce pas, Matisse ?

Sa femme, si sympathique, tenait un magasin de modes rue de Châteaudun, et leur unique chambre au sixième a, juste, la largeur d'un lit.

Le jour où j'y montai, la porte dut rester ouverte pendant qu'il me montrait quelques peintures. Natures mortes de qualité, figures qui me stupéfient ; j'en pris quelques-unes pour essayer d'y intéresser les gens.

Elève de Gustave Moreau, Matisse échappa sans peine aux emprises du Maître qui, d'ailleurs, ne chercha jamais à étouffer la personnalité qu'il sentait en plusieurs de ses élèves.

Matisse, l'aîné, se distingue particulièrement par ses recherches : plastique, volumes, lumière, ce qui donne à la peinture une orientation nouvelle, et crée l'école dénommée, peu après, par Guillaume Apollinaire, *L'école des Fauves* ; sans crainte des sarcasmes, comme il est d'usage pour tout novateur, Matisse poursuit son œuvre, encore et toujours se renouvelle. Son esprit inquiet de chercheur ne trouve aucune créance auprès des amateurs ; la mévente le prouve surabondamment.

Puis voici Luce, Milcendeau, Henry de Groux, qui n'a toujours pas dit son dernier mot sur *La Divine Comédie*; Ranson a des dons indéniables comme peintre et comme littérateur : il écrit, pour le *Guignol*, une satire aussi fine qu'amusante. Il fonde une Académie de peinture rue Henri-Monnier qui devient le rendez- vous de nos jeunes *espoirs*. Après sa mort, survenue prématurément, sa veuve continue, dirigeant seule cette Académie qu'elle fit transférer à Montparnasse.

Sunyer, Torent, Launay, Pichot, Wély, Léandre, Grün, Canals, Gottlob, Sancha, etc., peintres et dessinateurs ont vendu, les veinards! voyez! Caisse!

Il me reste comme gain 750 francs! N'est-il pas vrai que la vie a parfois du bon?

Dans une interview récente, Matisse déclare amèrement que je lui avais vendu avec beaucoup de mal des peintures à 20 francs. Il fait erreur : jamais au-dessous de 90 à 100 francs ; ou des esquisses peu importantes.

Manach touche, lui, 25 francs d'accrochage de chaque peintre.

Ces gains! c'est formidable!!

Mañach étant appelé en Espagne pour affaires de famille, je dois donc, désormais, assumer la lourde tâche de continuer l'œuvre qu'il a si bien mise sur pied. Grâce à lui, les artistes connaîtront désormais le chemin de ma galerie, ce qui me permet d'exposer régulièrement la peinture de tous ces « Jeunes » dont le nombre va toujours croissant.

#### CHAPITRE V

QUATRE JOURS AU HAVRE. — ACCIDENT DE CHEMIN DE FER. REPRISE DES EXPOSITIONS. — ALCIDE LE BEAU, COQUELUCHE DE VAUXCELLES... POUR UN AN. — J'ACHÈTE LE PREMIER RAOUL DUFY. — MAX JACOB ET PICASSO FONT CONNAISSANCE. — BOTTINI, METZINGER. — LE PACTOLE. LA GALERIE CLOVIS SAGOT. — LA RUE RAVIGNAN. — LE PACTOLE..... RATIBOISÉ.

Les énormes bénéfices du mois de juin me permettent d'aller passer quatre jours au Hâvre pendant les fêtes du 14 juillet ; j'emmène le fils aîné de ma sœur, alors âgé de 7 ans. Notre court séjour, par un temps splendide, fut pour moi une détente, pour l'enfant qui n'a jamais quitté Saint-Germain, un rêve fou. Malheureusement, le retour gâte tout : un accident de chemin de fer faillit coûter la vie à l'enfant. Je venais, heureusement, de le déplacer, afin qu'il pût dormir à l'abri du vent (sans cette précaution, il eût été tué net). Je m'étais assise à sa place et c'est moi qui reçus le coup : un train de marchandises, mal chargé, croisait le nôtre ; ce chargement consistait en d'énormes pièces de bois que les cahots du train décalèrent progressivement, frôlant notre train en toute sa longueur, jusqu'à ce que, à la hauteur de notre wagon, l'une de ces pièces se détachât et fit voler portière et vitres en éclats, s'abattant sur l'enfant et sur mon bras droit, tandis qu'une autre pièce s'enchevêtrait dans les roues du wagon, entravant la marche du train.

Mon neveu qui dormait, réveillé en sursaut, enfoui sous des débris de verre et de bois, se met à pleurer. J'étais folle! je le croyais blessé; je le dégage... pas une égratignure!

Je sens tout à coup une douleur aiguë au bras : « *Mais c'est moi qui suis touchée!* » Le radius et le cubitus brisés, ma souffrance devient intolérable ; enfin! on s'occupe de moi, la seule blessée du train. Je refuse de rester à Saint-Pierre-du-Vouvray, lieu de l'accident, où l'on veut me garder. A cause de l'enfant, je me raidis pour ne pas tourner de l'œil : j'ai tenu! excuses du chef de train, boniments! arrivée à Paris avec trois heures de retard. Souffrance! chirurgie! radiographie! deux mois dans le plâtre! mauvaise foi de la Compagnie, qui nie l'accident!... elle m'offre (tout en niant) 3.000 francs, que je refuse... Je ne m'étendrai pas sur cette cause, que je plaidai moi-même. J'obtins 10.000 francs..., mais les pourparlers, le paiement, etc., durèrent près de deux ans.

Mon magasin reste fermé deux mois ; c'est en été, heureusement.

Il ne s'agit tout de même pas de s'endormir, et je rouvre le 25 septembre 1902.

Avec la provision de 1.000 francs que me verse la Compagnie de l'Ouest (tout en niant l'accident!!)

je puis attendre et voir venir ; payer aussi les soins que nécessite ma blessure.

On traînaille ; on vendable, histoire de se refaire un peu la main, et, le 15 octobre, reprise — seule cette fois — des expositions. Groupe de quatre peintres : Girieud, Launay, Picasso, Pichot. Suppression, aux artistes qui ne vendent pas, des 25 francs qu'ils payaient à Mañach pour frais d'accrochage ; ce geste est bien accueilli.

Que les affaires sont donc dures! je ne vends que des dessins.

Cependant, quelques pastels de Ranson ont amateurs ; Alcide le Beau a une chance inespérée, une de ses toiles est vendue 230 francs ! (je m'excuse de tous ces chiffres, mais ils sont indispensables et significatifs, eu égard à ceux que, plus tard, on devait connaître). Vauxcelles, le sympathique critique d'art, suit toute cette jeunesse avec intérêt ; comme bien d'autres, il peut se tromper, le jour surtout où il me dit : « Alcide le Beau, croyez-moi, achetez sa peinture. — Je ne demande pas mieux, répondis-je, mais j'aimerais attendre. — Vous avez tort ! » Un an plus tard, je lui demande : « Et Alcide le Beau ? — Non ! non ! rien ! » Se trompe-t-il dans l'affirmative ou dans la négative ?...

Un jeune blondin, frisé, l'air heureux d'être au monde, me présente un joli pastel, « La rue de Norvins » dont il demande 30 francs ; je le lui achète : c'est mon premier contact avec Raoul Dufy, en novembre 1902.

Christiane, qui inspira à Willette ses meilleurs dessins, est lâchée par lui, comme une gadoue, et dans un dénûment qui fait peine à voir ; je lui achète des dessins qu'elle me propose, et qui ont échappé à la « chevaleresque » mise à sac du logis de la pauvre, par celui qu'elle arracha à la misère...

Je vends bien de ci, de là, quelques Picasso, dessins ou peintures, mais ne puis arriver à subvenir à ses besoins, et j'en suis navrée, car il m'en veut ; ses yeux me font peur et il en abuse !! Pour tenir, il faut que j'achète un peu à tous ; avec un seul, cela ne serait pas possible ; comment le lui faire comprendre ?

Max Jacob, devenu un assidu de la maison, me demande de le présenter à Picasso; rien de plus facile: je fais les présentations. Picasso parle le français assez mal. Comme c'est amusant, d'entendre notre Max crier comme un putois en un langage nègre pour se faire mieux comprendre de lui! tout comme lorsque l'on parle à un enfant ou à un étranger, ce qui ne fait d'ailleurs que les abrutir, ou mieux encore, lorsque vous hurlez dans l'oreille d'un sourd qui bondit, furieux: « Mais ne gueulez donc pas comme ça, je ne suis pas sourd! » (entendu un jour).

Le 18 décembre 1902 a lieu une exposition de dessins par Abel Faivre, Forain, Chéret, Helleu, Sem, Steinlen, Jean Véber. Pas encore pour cette fois... la fortune!

Mon voisin *mitoyen* va être, je crois, dans l'obligation de partir ; je sais que ses affaires ne vont que d'une aile ; l'associée qui apporta les fonds demande des comptes : coups de tampon ! attendons ! Il avait été question, un moment, de mariage entre ce voisin et moi. Mais comme j'hésitais à perdre mon indépendance, il n'a pas donné suite à l'affaire... (Evénement fortuit...).

Noël! Nouvelle année, 1903. Toujours les dessins!

Je me contente de peu, il est vrai, et je crois que c'est la meilleure manière de rétablir un équilibre instable. Bottini a quelques bons amateurs. Et Dufy ? mais quelques toiles se vendent !

Le 19 janvier, nouvelle exposition d'un groupe de quatre jeunes artistes : Raoul Dufy, Metzinger, Torent et Lejeune. Ce dernier n'a pas retenu mon attention. Torent montre des peintures qui, au premier abord, plaisent et donnent le change d'un apport nouveau ; en les revoyant, on a la sensation d'œuvres qui se répètent à l'infini. Chez Dufy, on sent nettement une personnalité qui s'accentue progressivement. Metzinger fait du point : « Ah ! la division ! il n'y a que ça qui compte ! » dit-il. Il me semble qu'il change souvent d'avis ; il est doué, cependant. Lorsqu'il apporta ses premières toiles, j'avais des doutes : « Est-ce sa mère ou lui qui fait de la peinture ? » Pourquoi ? je n'en sais rien. Les trois ont vendu.

La Compagnie de l'Ouest me verse, enfin! le solde des 10.000 francs. Une grande partie sert à payer les frais, c'est-à-dire les dettes contractées à cet effet : distribution de petites sommes de-ci, de-là, pour services rendus ; puis divers achats, histoire comme une autre, de faire un bon placement... le reste, mis en lieu sûr : hum! une poire pour la soif!... dès qu'il s'agit, pour moi, de mettre de l'argent de côté, une poussée formidable d'achats m'oblige à tirer jusqu'au dernier sou! Quel remède ?

Les subsides manquant, Picasso est allé se refaire en Espagne, et c'est à son retour, vers 1903 ou 1904, qu'il trouve, rue Ravignan, cet atelier qui devait devenir *historique*. Clovis Sagot s'installe 46, rue Laffitte; il vient de se séparer de son frère, marchand d'affiches et d'estampes, et homme d'affaires. Clovis, très artiste, est d'une nature si opposée qu'ils ne pouvaient que se heurter.

C'est donc à Clovis Sagot que Picasso vendra, désormais, ses peintures et dessins. Quant à moi, je lui en achète chaque fois qu'il m'est possible, car il ne me confie plus rien : il en a assez, de cette purotine de Montmartre... ah! il a bien raison!

L'atelier de la rue Ravignan, le bateau-lavoir comme on l'appelle, est le rendez-vous de cette jeunesse bruyante, de cette armée du branle-bas artistique, tant littéraire que pictural, de toute la génération révolutionnaire, des indésirables de la peinture officielle, de la littérature bourgeoise. Ces réunions, d'une animation inquiétante, ont leurs fidèles adeptes : Apollinaire, André Salmon, Fernand Fleuret, Picasso, Manolo, van Dongen, Max Jacob, Lesieutre, Albert Birot, Cazagema, Mac-Orlan et combien d'autres, que j'oublie !...

De Montmartre, on voit surgir cette source d'idées et de conceptions nouvelles d'où émane cette effloraison qui doit bouleverser le pontife... et le monde!

Les sarcasmes vont leur train! et l'or est rare... qu'importe!

\* \*

Mon Dieu !... Mon Dieu !... je suis dans tous mes états, je me mets dans mes meubles !! et m'installe au sixième, rue Victor Massé, tout en haut de ma galerie ; et puis, la boutique mitoyenne à la mienne va être libre : il y a du tirage, mais je l'aurai.

L'indemnité de la Compagnie de l'Ouest est là pour un coup.

En attendant, j'organise, le 10 mars, une exposition avec Abel Faivre, Bottini, Helleu, Steinlen, Jean Véber et Wély.

Les ventes ont couvert les frais.

Le lendemain du jour où, désespérée, j'avais quitté ma mère, mon amie V... m'offre l'hospitalité jusqu'à ce que mon installation soit prête ; j'étais si désemparée! c'est alors que je fis plus ample connaissance avec le dessinateur G... qui avait déjà exposé chez moi. Comme il a l'air bon enfant, je me suis laissée embobeliner, et, au bout de quelques mois, je m'aperçus que j'avais fait fausse route... ma poire pour la soif?... je l'ai dit : de côté, jamais longtemps! c'est moi la poire!! ratiboisée!! mais n'est-ce pas mon habitude?

### CHAPITRE VI

DUFY ME PRÉSENTE CLAUDINE. — DELCOURT, L'AS DES BOHÈMES. — JE M'AGRANDIS! — UN NOUVEAU SALON, LE SALON D'AUTOMNE. — CHEZ LAURENT TAILHADE. — LAUTREC. — DUFRENOY. — LE GROUPE DE CHEZ GUSTAVE MOREAU. — À LA RECHERCHE D'UNE PEINTURE DE MATISSE.

Dufy est devenu un familier de la maison ; il me présente Claudine, sa compagne, et, aux jours de misère, nous partageons le frichti... souvent.

Je trouve du travail pour Claudine afin d'alléger les soucis de Dufy (soucis?), oui mais, pendant ce temps, il fait l'idiot, et lorsqu'il en a assez, il part pour le Hâvre. La compagne de Friesz, amie de Claudine, en profite pour lui monter la tête contre Dufy et y réussit sans peine... potins! cancans! que de mal à calmer ces nerfs émoussés! Bien retrempé au Hâvre, Dufy revient frais et dispos. Si bohême qu'il soit, il a trouvé plus fort que lui en la personne de son ami Delcourt, dont les gravures sur bois sont recherchées et d'un enseignement très précieux pour Dufy. Ce Delcourt, très à la côte (pas à la cote) est expulsé de son logement, dont il ne peut payer les termes accumulés. Dufy lui offre une chambre en son logis qui en comprend deux, jusqu'à ce qu'il trouve un local. Une fois installé là, le couple Delcourt ne démarre plus; la misère à quatre est intolérable. Dufy repart au Hâvre, laissant Claudine malade aux soins des Delcourt. Lui, fait les commissions; Claudine lui confie, un jour, cent sous pour chercher le déjeuner: il revient triomphant avec cinq billets de loterie à un franc chaque, pour gagner un homard... Ils se sont mis la ceinture toute la semaine...

En juin, exposition récapitulative : peintures et dessins. Affaires mauvaises ; l'amateur boude.

Ça y est! j'ai loué la boutique mitoyenne. J'aurai là deux beaux magasins; une cloison à enlever, simplement, puis faire tapisser. Le voisin a vidé les lieux depuis longtemps, mais la commanditaire, femme de théâtre, vexée d'être obligée de me céder la place, ne rend les clefs qu'à la dernière minute, ce qui m'empêche de faire faire les travaux plus tôt. Pénétrant à midi tapant, comme c'était mon droit, je la trouve en cotillon, balai en main, en train de déblayer les dernières loques; sans se soucier de sa mise plutôt ridicule, elle prend un petit air protecteur et me dit: « J'ai complètement oublié de laisser les clés. Pourquoi ne me les avoir pas demandées? — Oh! chère! (je prends aussi mon air majestueux, vous voyez ça d'ici!) vous avez gardé les clés, vous étiez dans votre droit, mais pas de comédie! nous

ne sommes pas sur les planches! » Tête de notre jeune première : « Oh! cette princesse! on ne peut pas lui parler... » Brisons là ; je ne réponds plus.

Les ouvriers se mettent illico au travail, afin que tout soit prêt pour la rentrée, et, au mois d'août, tout est fini. Pour la « douloureuse », tous sont prévenus, on verra plus tard. Je ferme une quinzaine et vais me reposer à Dinard.

Rentrée : gravures, dessins, miniatures anciennes, voyez la vente !

Evénement sensationnel! le Salon d'Automne vient de naître... Jury!!!

Les expositions reprennent le 2 septembre avec un groupe de cinq « Jeunes » : Auglay, Bétrix, Deltombe, Metzinger, Muller. Sur les cinq, je ne vois que Deltombe et Metzinger qui ont persévéré. Le 10 octobre de cette année 1903, autre groupe, dessins et aquarelles : Abel Faivre, Chéret, Forain, Roubille, Vallotton, Jean Véber. Cette fois encore, l'ancien sauve la mise...

Que c'est dur!

Claudine travaille, se nourrit. On croirait qu'elle regrette le temps où elle ne mangeait pas tous les jours.

1904. L'ancien! l'ancien! toujours l'ancien! je ne renonce cependant pas aux expositions, et, le 20 janvier, de nouveau un groupe de quatre artistes: Dufy, Duparque, René Juste, Torent. Préface mirobolante de Laurent Tailhade qui admire beaucoup Evelio Torent, dont il fait un éloge affolant, et d'autant plus que c'est au détriment des trois autres. Il faut dire aussi que ce poète fougueux ne fait rien à demi et saute sur le moindre prétexte à littérature; mais pourquoi Torent? Je suis obligée d'aller chercher cette préface chez lui, pour avoir les catalogues à temps. Elle n'est pas terminée. Il s'excuse et la termine devant moi; dictant à sa femme (tous deux en robe de chambre) des mots, des mots, des gestes, des cris! l'inspiration coule de source; il se promène dans la salle, s'arrêtant parfois pour se voir marcher, se taisant pour s'entendre déclamer. Remerciements. Je pars et rencontre Torent dans un salon, également en négligé, comme s'il était de la maison, ainsi que plusieurs autres jeunes gens... est-ce une... école?

Lorsque je revis Torent, peu après, je lui dis : « *Mais que faisiez-vous donc dans cette maison ? Je ne crois pas que votre mère eût approuvé ces intimités.* » (Il m'avait présenté sa mère quelque temps auparavant : Espagnole d'une grande distinction).

Quand je pense que je joue déjà les mères nobles!

Torent n'est jamais retourné chez Tailhade.

Willette a toujours la vogue ; il y a quelque brio dans ses croquis au crayon bleu. J'en achète quelques-uns à un ex-huissier, très artiste (huissier et artiste, deux mots opposés!) possédant une jolie collection. M. Picon est un chic type avec lequel je fais des affaires, et très cordialement. 3 mai. Dessins et aquarelles par Abel Faivre, Chéret, Helleu, Steinlen, Lautrec, Willette. Tous vendent... sauf Lautrec. M. Picon, propriétaire des Lautrec, me les laisse quelque temps encore.

Pour la première fois, Dufrénoy m'apporte des peintures ; j'en vends, tout de suite, deux à M. Huc. J'ai un peu d'argent en ce moment... la folie des grandeurs me prend, j'achète un pastel vraiment amusant à Jean Véber... 1.200 francs !, impossible de trouver acquéreur, et comme, par hasard, j'ai besoin de réaliser, je le cède, sans bénéfice, à Mme Mayer.

Les pastels de Wély sont jolis et de bonne vente, (petites femmes) au trait moins sec que Helleu, ils ont des admirateurs fervents...

Si je veux continuer à exposer les « Jeunes », il ne faut pas que j'abandonne l'ancien, leur avenir en dépend.

Le 2 avril 1904, le groupe si intéressant de : Camoin, Manguin, Marquet, Raoul de Mathan, Matisse et Jean Puy, expose de nouveau. Camoin est le Benjamin du groupe. Marquet travaille avec Matisse ; ses vues de Notre-Dame, des quais de la Seine sont l'indice d'une compréhension de l'atmosphère de Paris, d'une acuité d'œil vraiment d'un peintre. Dans l'atelier Gustave Moreau, il a connu Matisse et a su, comme lui, s'évader de son enseignement. Après avoir, sans résultat, traîné ses toiles chez les marchands, il a, enfin ! la satisfaction de constater l'intérêt qu'on attache à cet art si simple et si sensible, qui s'impose et s'affirme de jour en jour. Autour de Matisse évolue toute cette jeunesse de la peinture et de la littérature, tous ses camarades de chez Moreau, attirés par ce créateur, ce rénovateur de la peinture dont les recherches bouleversent les officiels. Son influence sur ces jeunes révolutionnaires est considérable.

Quel gentil garçon, Lebasque, dont je fais la connaissance! sa peinture est aimable, charmante. Lempereur, ce peintre de talent, malgré les avertissements doctoraux, joue de sa santé, et, à coups de Pernod, défie la maladie. Il habite ma maison, et je suis un témoin navré de sa déchéance physique et de sa mort lamentable.

Marcel Fournier, plus marin que peintre, fait partie, avec les deux précédents, d'un groupe qui comprend également Agard, Paviot et Fernand Piet.

La superbe nature morte de Matisse que je vendis 180 francs manque à son catalogue et nous la cherchons vainement depuis ; mes propres démarches sont infructueuses. L'amateur l'a-t-il gardée ou vendue ? je ne suis point parvenue à le savoir... (*Ooooh! la tttriste aventure !* clamerait Damia). J'ai une série de dessins originaux de *L'Assiette au Beurre*, signés Ricardo Florès, non sans intérêt.

68 PAN 7

### CHAPITRE VII

VOYAGEUSE DE COMMERCE. — EXPOSITIONS REPRISES. — PICABIA CHEZ DAN-THON. — LE MYTHE DE MITA. — UN LAUTREC EST VENDU... ET ÇA N'EST PAS UN MYTHE. — VISITE DE BERNHEIM JEUNE. — MES NOUVELLES VOISINES. — LA GA-LERIE DRUET FAIT SON APPARITION. — LA GALERIE B. WEILL... POUSSIÈRE!

Au sixième rue Victor-Massé, sur mon palier, deux voisines nouvelles, deux sœurs très distinguées cherchent à faire ma connaissance, cela m'intimide, et puis je me méfie des nouvelles figures ; musiciennes de talent toutes deux ; l'une, de plus, fait de la peinture, l'autre est professeur de piano... nous verrons !!

Voici les vacances !... Si je faisais un petit voyage circulaire ? l'agence Duchemin me dresse un itinéraire, et en route! Pour en couvrir les frais, je me fais confier quelques objets précieux à vendre. Tous ces bibelots, enfermés dans un sac muni d'une bonne serrure, je commence par Rouen, où je vends deux goûte-vins en argent ; puis le Tréport ; à Dieppe, je vends une bonbonnière ancienne. J'arrive à Fécamp ; le casino y est si mignon, que je le prends pour un chalet de nécessité ; Saint-Valeryen-Caux ; Etretat, charmant ; je trouve à vendre deux bibelots anciens. Au Hâvre (attention ! vente sensationnelle!) bonnes petites affaires; mes frais seront bientôt couverts, je renonce alors au métier ingrat de placière, déjà satisfaite d'un premier résultat. Après avoir pris rendez-vous pour le lendemain avec Dufy, qui se trouve justement là, je monte dîner à Sainte-Adresse. Le temps est splendide! A la tombée de la nuit, personne ne s'aventure plus vers les phares ; tout est donc désert. Je m'attable sous l'osier d'un fauteuil à l'unique restaurant sur la falaise, face à la mer. Le garçon s'attendait peu à ce surcroît de travail... à cette heure ; je me fais servir une omelette aux fines herbes qui me semble délicieuse... elle l'est. Fromage, dessert. Sous mes yeux, mer calme, horizon crépusculaire, le soleil illumine pour se coucher en beauté ; il éteint ses rayons, se couche, c'est la nuit. Seule, j'ai besoin cependant de parler, d'exprimer mon admiration ; je dis au garçon qui me sert, comprimant pudiquement mon extase : « Quelle vue ! quel coucher de soleil ! — N'est-ce pas ? » répond-il évasivement, comme quelqu'un qui voudrait être loin... C'est tout !! oui, c'est bien la nuit !!

Redescente rapide ; vite au Normandy ; peut- être me donnera-t-il de beaux rêves, le spectacle qui m'a ainsi transportée !

Dufy vient me trouver le lendemain, promenade et arrêt chez Frascati. Je repars à Trouville ; le temps se gâte. Je n'aspire plus qu'à prendre le train pour Houlgate où je trouverai bagages et parapluie ; en

attendant, je ruisselle sous la pluie torrentielle en essayant encore de visiter quelques antiquaires ; tentative infructueuse. Réjane fait sensation à Trouville où la foule est intense, avec son attelage à deux mules (nous sommes en 1904). Par un temps épouvantable, j'arrive le soir à Houlgate ; la mer est démontée. Je ne me hasarde pas à faire des affaires. Ensuite Cabourg, charmante plage ! Caen, où je me plais beaucoup : repos deux jours. Bayeux, jolie petite ville ! Le costume des bayeusaines est ravissant. Isigny, plus campagne que ville ; il faut faire du chemin pour rencontrer âme qui vive ; une ferme, enfin ! j'entre et demande s'il n'y a pas un restaurant tout proche : très aimablement une femme m'apporte une énorme miche de pain et du beurre exquis ; je me régale, tout en buvant du bon lait. Pendant ce temps, les interrogations vont leur train : « D'où venez-vous ? — De Paris. — Qu'est-ce que vous faites à Paris ? (curieuse !) — Pas grand' chose ! — Oh ! je sais ! vous ne voulez pas le dire ; vous faites du théâtre ; vous êtes en tournée... oh ! si ! si ! je m'y connais ! (sic) et je l'entends bien à votre « parler ». — Pas possible !... Combien vous dois-je ? — Mais rien du tout ! j'irai sûrement vous entendre un jour... — Mais, vraiment, je suis confuse... — Oh ! ce que vous parlez bien ! » Impossible de la détromper : c'est une idée fixe. Remerciements. Départ.

Regrimpant vers Saint-Lô, je ne fais qu'y passer. Le paysage devient de plus en plus verdoyant, végétation luxuriante.

De là, je file directement sur Cherbourg où je reste deux jours. La pointe du Cotentin, la Hague, vue par un temps tout à fait remis au beau, est magnifique.

En haute Normandie, la mer n'a pas ce ton vert d'un éclat si intense. C'est bien la Côte d'Emeraude. Superbe promenade en mer sur bateau à voiles. Les vieux quartiers de Cherbourg que je visite ensuite sont très curieux. Je fais ma demande pour visiter l'arsenal : accordé! mon cœur de Française palpite!!!

Retour par Coutances où la campagne est si belle !... et quel bon beurre !

La vue sur la mer à Granville a produit sur moi une impression si grande que la vie m'a semblé, tout à coup, petite et mesquine...

Le bateau qui mène à Jersey et à Guernesey est bien tentant mais... les fonds baissent ; ce supplément de dépenses abrégerait trop mon voyage. Je pars alors pour Dol, riante petite ville.

C'est le moment des grandes manœuvres ; tout l'Etat-Major a envahi l'hôtel ; impossible de se faire servir, chahut jusque 4 heures du matin. Ils partent tous. Enfin! on peut dormir! Un petit train mène à Pontorson d'où l'on franchit la digue pour arriver à l'Abbaye du Mont Saint-Michel.

La visite de l'Abbaye m'éblouit ; le guide, fait assez rare, est d'une intelligence remarquable.

Ensuite, départ pour Saint-Malo. J'aime cette ville avec ses remparts, ses vieilles rues, son vieux quartier si pittoresque et d'une si grande animation! Aux alentours, promenades à l'infini, par bateau, par tramway. Saint-Servan avec son pont roulant. Paramé. A Cancale, port de pêcheurs, parcs à huîtres où l'on déguste sur place; expéditions aux amis et connaissances. Le temps étant très beau, on aper-

çoit au loin l'abbaye du mont Saint-Michel. Visite aux rochers sculptés de Rotheneuf, dont on a fait un lieu de pèlerinage ; l'ermite sculpteur travaille sans relâche : sa tâche n'est pas encore terminée. Par la vedette, on va à Dinard, Saint-Enogat ; par le tramway, à Saint-Lunaire, Saint-Briac. Sur la Rance, la promenade de Saint-Malo à Dinan est merveilleuse.

Il faut songer au retour. Départ à Fougères et de là à Rennes. Oh! vivement le train! quelle ville triste! et pour ajouter à cette tristesse, une pluie diluvienne. Je rentre à Paris.

Enchantée de cette randonnée qui m'a si bien réussi tant au point de vue moral qu'au point de vue physique.

Aux premiers jours de septembre, au trimard! comme on dit à Montmartre.

Quelques bibelots anciens sont vendus, ainsi que quelques dessins modernes. Ce veinard de Picasso! deux croquis de vendus!

Ouverture de la saison des expositions le 24 octobre 1904 ; cinq peintres : Raoul Dufy, Girieud, Picabia, Picasso, et Thiesson. Picasso et Dufy viennent en tête.

Picabia est un fervent impressionniste ; il aime trop Sisley... mais il est si jeune ! il faut attendre.. Ses prix sont pourtant élevés... 200 francs. Il entame des pourparlers avec Danthon, marchand de tableaux de la rue La Boétie, le premier qui ait usé de ce procédé : la hausse par l'exclusivité ; c'est-à-dire monter les prix de la peinture d'un artiste quelconque (celui qui marchera dans la combine) en s'assurant toute sa production. C'est déjà immoral lorsque le peintre a quelque chose dans le ventre, mais lorsqu'il n'a pas encore trouvé sa voie...

Pour Picabia, ce fut une manœuvre... abortive. Le jeune Mita, pour lequel ce même marchand inaugura ce système néfaste, tout à coup se monta le bourrichon, devint fou, en mourut.

J'eus l'occasion, peu après, de trouver une peinture de Mita (je n'avais pas marché pour ce peintre, malgré le tam-tam fait autour de son nom).

Cette peinture de Mita me coûtait 100 francs (Danthon les vendait de 1.500 à 2.000 francs). Je la lui fais présenter pour 150 francs, il en offrit... 10 francs! C'est tout ce que je voulais savoir.

Je mets donc Picabia en garde contre ce mirage. Le jour suivant, il me dit : « *Vous savez, j'ai traité avec Danthon, et ce n'est plus 200 francs, mes toiles, c'est 1.500 francs. — Parfait. Voulez- vous plus ?* » Je n'essayai même pas, et pour cause, de les vendre. Thiesson est, lui aussi, imprégné d'impressionnisme ; au demeurant, un charmant garçon ; mais je le crois un peu piqué. Je vois un jour à l'exposition des « Indépendants » une sorte de rétrospective de ses œuvres ; l'envoi est très important et chaque toile porte un crêpe... il est mort, paraît-il.

Au bout de quelques mois, il apparaît en chair et en os : stupeur ! « Comment ! vous n'êtes donc pas mort ? — Il paraît ! — Mais que signifie cette comédie ? — Voilà ! je voulais savoir ce que l'on dirait de moi, de ma peinture. — Ah ! non ! on ne fait pas de blagues comme ça ! » Le pauvre type avait un air si heureux ! Sa « mort », cependant, avait passé bien inaperçue.

Tiens! tiens! M. Sainsère achète un des Lautrec de mon ami Picon, 350 francs. « *Vous voyez, me dit Picon, on arrivera tout de même à les vendre.* — *Croyez-vous?* » L'un de ces Lautrec représente Granier et Guitry dans « Amants ». J'écris à Maurice Donnay, auteur de la pièce, de venir voir cette peinture. Il vient: « *On ne reconnaît pas plus l'un que l'autre, et ça n'est pas fini...* ».

Je fais également venir M. Guérin (du Racahout Delangrenier) qui me demande toujours de le prévenir lorsque j'aurai des peintures de Lautrec : « *Pfitt !* (c'est un tic), ça n'est pas tout à fait ce que je voudrais ! » Je m'excuse de livrer tous ces noms, mais il faut bien admettre, pour la véracité de ces mémoires, que tous ces amateurs qui, plus tard, m'en voudront peut-être de leur perspicacité à retardement, n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes de la méfiance dont ils m'ont toujours gratifiée. Ni encouragée, ni aidée, ma tâche est ardue. L'indifférence des gens me donne cependant, et par réaction, du cœur au ventre.

Mais que se passe-t-il? un autre Lautrec vendu 340 francs? MM. Bernheim jeune viennent à leur tour sur mon invitation voir ces Lautrec. Ce matin-là, Mme Odilon Redon était installée chez moi ; nous devisions ; ces messieurs descendent de voiture et, tout en continuant leur conversation, entrent ; j'attends qu'ils daignent m'adresser la parole, ne bouge pas ; Mme Redon me fait des signes désespérés, me disant tout bas : « Ce sont les Bernheim! — Mais je les connais aussi bien que vous », répliquai-je plus bas encore. « Vous avez des Lautrec à nous montrer? dit enfin l'un d'eux. — « Les voici à terre!» répondis-je. Ils regardent, et reprennent immédiatement la porte : « Pas notre affaire! » Et les voilà partis, sans aucune explication. J'y suis : ils croient que c'est moi qui les ai faits... Non, Mme Redon, je ne fais pas de salamalecs... je sais que cela me fait beaucoup de tort, mais... rien à faire. Le Ier octobre, exposition de dessins et aquarelles de Roubille, Grass-Mick, Galanis, Léandre, Ricardo-Florès. Des aquarelles de Roubille sont vendues ; il dessine avec beaucoup d'humour, mais la peinture des « Jeunes », par exemple, il la débine avec beaucoup d'humeur. Léandre a quelque succès. Galanis, qui expose des dessins d'illustration, commence à faire risette à la peinture.

Décidément les dessins de Picasso se vendent (encore !!)

L'ancien! l'ancien! malgré tout, le sauveur!

Je prends des leçons d'allemand.

Mes voisines, les demoiselles P... ont vaincu ma sauvagerie et sont devenues mes amies. Ce serait une bonne occasion de prendre, avec l'une d'elles, des leçons d'anglais, mais je sentais qu'il ne fallait pas soulever la question rémunératrice, c'eût été alors trop délicat, je ne voulus pas profiter de cette gentillesse. Pour le piano et le chant, le cas n'est pas le même, nous travaillons en amateurs.

Une de leurs amies, Mme G..., a créé une méthode de chant bien un peu rigolarde ; ses démonstrations auraient cependant du bon, si, dans la pratique, il y avait un peu plus de méthode, un peu plus de jugeotte. Mais se gargariser avec des mots est d'un usage trop souvent exploité. Pour le chant comme pour la médecine, il faut compter avec les possibilités et le tempérament de chacun, contrai-

rement à ce qui se pratique communément et qui fait que tant de voix, loin de s'améliorer, sont abîmées par l'application de la même méthode pour des mécanismes très différents.

Année 1905. Rumeur! Une nouvelle galerie vient de s'ouvrir faubourg Saint-Honoré: la Galerie Druet. Concurrence? Mais non! la Galerie de Montmartre: poussière!! Maurice Denis et son groupe aide de ses conseils le directeur de cette nouvelle galerie, voire de son argent. Ce débouché donne plus de prise à l'éclosion de la jeune peinture.

Bien des artistes auraient tiré de moi un bénéfice appréciable s'ils m'avaient consenti une aide, un appui semblables.

Bien au contraire, il semble toujours que de la défaite de l'un doit dépendre la victoire de l'autre, lorsqu'il serait si facile de s'entendre et de marcher ensemble. Mais, pour tout dire, je ne suis pas assez souple, j'ai l'échine rébarbative, le caractère insupportable 100 (comme on ne m'a jamais offert l'occasion de s'en assurer, on n'a d'ailleurs jamais eu à s'en plaindre) ; fière, orgueilleuse, tout en mon aspect repousse et décourage ceux qui auraient quelque velléité de me demander ma collaboration. Loin de me poser en victime, j'ai conscience de la solitude dans laquelle j'ai toujours vécu. Cette vie, je me la suis faite ainsi parce que je l'aime ainsi ; j'y ai trouvé des déceptions, mais aussi, bien des joies et, en dépit de tout entrave, je me suis créé une occupation qui me plaît infiniment et je dois m'estimer heureuse... je le suis.

Comme on fait son lit, on se couche. Est-il vérité plus probante ? On me reproche souvent de n'avoir pas su thésauriser ; (comment l'aurais- je pu ?) ça n'est pas mon fort : avoir enfin ! son petit bifteck quotidien... quand on n'a plus de dents pour le mâcher.

En voilà assez sur ma personne ; je n'en parlerai plus que pour les besoins de la cause.

<sup>100</sup> NDMLM : « « Quand elle pète, ça fait des ronds dans la poussière.» Il est de fait que Berthe Weill, cette toute petite femme aux gros yeux mous et sans regard, à la bouche cousue, aux jambes «cabrottes « fut un type de marchand de tableaux exceptionnel. Dans son bric-à-brac sympathique les amateurs dénichaient d'excellentes toiles d'artistes encore peu connus et au plus bas prix. La marchande se contentait de proposer avec le minimum de mots des choses qu'elle aimait. Jamais elle ne consentit à suivre l'acheteur ; elle le précéda en lui indiquant la voie avec des Utrillo à un louis, des Dufy, des Marquet à deux louis, des Matisse à deux cents francs qu'elle cédait en se contentant d'un pourcentage de misère : pour cette femme chaque vente était une victoire que l'argent ne devait pas ternir. Certes, elle avait la réputation d'être coriace en affaires, et comment eût-il pu en être autrement : elle l'était envers elle comme avec les peintres que le plus souvent elle aida. Dans ses débuts, Picasso vendit quelques tableaux à Berthe Weill sans pouvoir parvenir à se faire payer. Il vint un jour à la boutique de la rue Victor Massé et sans mot dire s'assit, sortit un revolver de sa poche, le posa sur la table et... attendit. Prise de peur, Berthe Weill se retourna, souleva un pan de sa jupe-tailleur, fouilla dans son bas et tira quelques louis qu'elle remit à Picasso, sans un mot. Vieillie, ses cheveux toujours noirs et lisse accentuaient le teint blême de son visage ; ses yeux ne voyaient plus ! Mon souvenir me la représente encore cramponnée au bras de Suzanne Valadon pour la traversée de la place Pigalle encombrée de voiture. « Berthe! C'est une femme épatante » me dit Valadon sur le ton de conviction qu'elle savait donner aux mots » FOURNIER Gabriel, Cors de chasse (souvenirs), Pierre Cailler, Genève, 1957, p. 25-26.

# **CHAPITRE VIII**

VAN DONGEN. — MANGUIN, LE PÔVRE. — FRIESZ, AMÈNE. — SEURAT ET VAN GOGH AUX INDÉPENDANTS. — CHARMY, LA FIÈRE. — VACANCES À MARLOTTE. — PAVIOT, GARÇON SAGE. — DERAIN ET VLAMINCK, LES GÉANTS. — MARQUET CHEZ DRUET. — APOLLINAIRE APOLOGISTE DES « FAUVES ». — SARCASMES DEVANT LES ROUAULT. — CONSTANTIN GUYS À 2 FRANCS.

16 janvier 1905. Exposition d'un groupe de quatre artistes : Raoul Carré, Deltombe, Torent, Kees van Dongen, ce cher Dongen ! Je le présente : ce grand diable, à la barbe blonde, au regard narquois, n'est pas le premier venu ; personnalité indéniable. Toujours en sandales d'où émergent les doigts de pieds qui ont crevé la chaussette, on le rencontre partout, dans tous les quartiers, bas-fonds ou chics, lutinant les jouvencelles, quel que soit le milieu où elles évoluent... De cette allure dégingandée qu'il affecte parfois, se dégage une certaine distinction.

Van Dongen, très bon garçon, est avant tout un peintre.

Quel piteux mois de janvier! et février donc! Ah! l'année commence bien! Le 25, nouveau groupe: Beaufrère, Boudin, Dufy, Lautrec et van Dongen (il y prend goût décidément). Trois fort belles aquarelles de Boudin sont vendues 500 francs, toujours de la collection Picon, ainsi qu'une chasse à courre de Lautrec 600 francs. Enfin! cet ensemble a du succès. Ce mois de mars compense les deux premiers. 100 francs une aquarelle de Dufy? mais vous n'y pensez pas, on ne pourra plus lui parler! Que non! dans les mauvais comme dans les bons jours, Dufy a toujours le sourire, toujours confiance en la vie... et en soi; cet optimisme que j'aime lui réussit. Marquet, Matisse et Manguin ont à leur tour quelque succès... est-ce qu'un « jour viendrait ? »

La mentalité de Manguin diffère beaucoup de celle de Dufy : tout lui manque à la fois : « Pensez donc, Mademoiselle, j'ai une femme, deux gosses, une bonne, un modèle, une maison à la campagne ; (je vois qu'au contraire rien ne lui manque) ; ici, un loyer de 3.000 francs, comment voulez-vous que je fasse, si je ne vends pas de peinture ? » Angoissée, je me demande, en effet, avec quoi il paiera tout cela, c'est la première peinture qu'il vend... le pôvre ! sans argent !... Bourrage de crâne !!

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts, Friesz évoluera sûrement.

Camarade d'enfance de Dufy, celui-ci insiste beaucoup pour que je lui achète une toile ; je préfère attendre, je ne sens pas cette manière de peindre. Il est furieux : « *Quelle garce!* » dit-il. (Que j'aime ces compliments de matelots!...)

Le Benjamin Camoin est, pour l'instant, celui qui, pour la vente, vient en tête ; en second, Marquet. Le Salon des Indépendants, cette année, va sûrement déclencher un mouvement progressif vers la *Jeune peinture* ; les intéressantes rétrospectives de Seurat et de van Gogh sont bien capables de clore le bec aux plus récalcitrants ; si l'amateur n'apprécie pas encore beaucoup, les artistes, eux, sont très enthousiastes.

On entend encore, de l'un à l'autre bout des serres, des rires intempestifs, des sarcasmes poussés jusqu'au défi.

C'est cette année-là que j'y remarque les peintures d'une jeune fille qui ne m'a pas encore présenté ses œuvres, que je ne connais pas et en laquelle je sens une personnalité. Je lui écris, la priant de m'apporter une ou deux peintures, ce qu'elle fait. J'en vends une au cours des expositions qui suivent. Depuis, Mlle Charmy est devenue ma meilleure amie<sup>101</sup>. Mon amitié pour elle n'a fait que s'accroître, dans la suite, du fait de l'hostilité presque haineuse à laquelle elle fut en butte de la part des peintres, des femmes surtout...

Comme elle ne fait partie d'aucune chapelle, sa réserve, dans laquelle entre une grande part de timidité, fut imputée à de la fierté, du dédain. Si c'est être fier que ne pas se plier à une formule toute faite et plaisante ; si c'est être fier que de ne pas s'écarter, pour suivre la mode, de la ligne de conduite que l'on s'est tracée en art pour imposer sa personnalité, alors, oui ! elle est très fière ! et d'une fierté que je prise fort.

C'est cette fierté, cette réserve qui ont inspiré confiance à des amis sûrs, qui l'apprécient et sur lesquels elle peut compter. Je ne veux pas dire, par là, qu'elle seule a le monopole de la dignité ; en tous mes amis, artistes qui m'intéressent et m'entourent, je retrouve ce même dédain de la publicité, ce grand besoin de ne devoir qu'à soi l'estime de l'élite, mais pour ceux-ci, cette hostilité latente qui se manifeste contre Charmy n'entre pas en jeu.

Très sensible, peut-être souffre-t-elle de cet état de choses ?... à peine !

Ceci dit, nous continuerons à la citer parmi nos bons peintres.

Le 2 avril, nous exposons le groupe sympathique : Camoin, Raoul Dufy, Mlle Gilliard, Marquet,

NdMLM : « On ne comprend pas que Charmy, très estimée dans les milieux artistiques, ne soit pas plus célèbre. Son portrait d'Aristide Briand est un chef-d'œuvre. Elle en a fait bien d autres, et notamment celui de l'étonnante Berthe Weil [SIC] qui su découvrir tour à tour les grands peintres de ce temps. Dans sa boutique de la rue Laffitte, la « petite mère Weil (sic) », comme nous disions, avait toujours un Charmy à montrer :

<sup>-</sup> C'est à peine sec, mais ça vieillira bien...

Car elle dédaignait de parler d'esthétique. Elle croyait en Charmy, tout simplement. Celle-ci a tenu à donner au portrait de Berthe Weil (sic), chez Marcel Bernheim, une place présidentielle. C'est une œuvre admirable et aussi bien la présentation, très ressemblante, d'une petite personne dont la place est très grande dans l'histoire de l'art contemporain. Disons-le tout net : il serait dommage que ce portrait n'entrât pas au musée national d'Art Moderne ». Aux écoutes, novembre 1961.

van Dongen. Je n'ai jamais plus revu Mlle Gilliard qui ne manquait pas de talent ; les autres ont leur petit succès habituel.

Le 12 mai, le groupe : Bouche, Dufrénoy, Friesz, Minartz, Ranson. Minartz peint des scènes de music-hall et des petites femmes : ces sujets plaisent. Bouche, qui expose aussi chez moi pour la première fois, est moins heureux que ses camarades du groupe.

Août et Septembre, les vacances ; comme toujours, la vente des objets anciens me permet d'attendre des jours meilleurs pour la jeune peinture.

Je pars quelques jours à Marlotte, et descends dans un hôtel confortable ; mais les snobs qui s'y trouvent m'horripilent. Enfin! je tâche de m'isoler... pas facile.

Charmant séjour! la conversation ne roule que sur la chasse aux guêpes, aux moustiques, qui fourmillent, et dont chacun doit se défendre nuit et jour. On se retrouve à table chaque matin, qui avec le nez enflé, qui avec des bosses au front, au cou, aux bras, aux mains, au... parfaitement! Charmant séjour!

Exposition en octobre, inaugurée par Paviot qui vend une peinture. Paviot, peintre lyonnais, est un charmant garçon. Ah! vous pouvez y aller de toutes vos forces, vous ne le ferez pas dévier de sa ligne de conduite : on aimerait le voir faire une blague... j'ai essayé... en pure perte!... Après une réflexion d'au moins trois ans, il s'enhardit : « *Vous savez bien?... vous m'avez dit... il y a quelque temps...* » On ne se doute même plus de ce qu'on a bien pu lui dire... Au demeurant, un chic type... très droit! Fin octobre, outre Matisse, Marquet, Manguin, Camoin et Dufy, exposants déjà plusieurs fois nommés, s'ajoutent Derain et Vlaminck : ces deux géants sont impressionnants.

Le groupe, ainsi complété, devient, tout à coup, très couru : les *Fauves* commencent à apprivoiser les amateurs. Vlaminck joue du violon dans les cafés pour nourrir ses « *cinques-enfants* » ; la vie est dure, mais son air jovial, sa bonne humeur sont de bon augure : c'est un gros « rigolo » !! Derain qui, lui, est seul, a bien du mal à y arriver, cependant. J'ai sous les yeux une lettre de lui : « *Envoyez quelques francs, ne puis revenir du Hâvre...* ».

Autant Vlaminck est blond, autant Derain est brun ; son air sérieux contraste avec la jovialité de Vlaminck.

Dufy m'ayant exprimé le désir de faire partie de ce groupe, j'accepte et en fais part à Matisse qui, furieux, s'écrie : « Ah ! non ! ce petit jeune homme qui veut se faufiler parmi nous, nous n'en voulons pas ! mettez-le dans l'autre salle si vous voulez. » Pas commode, notre cher espoir ! Dufy est donc du groupe sans en être, tout en y étant ; il a sa petite exposition particulière dans l'autre salle. Friesz se fait bien voir du groupe en amenant M. Dussueil, amateur du Hâvre, qui achète une toile à chacun... sauf à Dufy... naturellement. (N'ai-je pas dit que Friesz était l'ami d'enfance de Dufy ?...)

C'est alors que Marquet signe un contrat avec Druet. Par solidarité pour ses camarades, il continue à exposer chez moi dans leur groupe, car les galeries connues ne sont pas encore ouvertes aux *Jeunes*.

En Novembre, groupe Charmy, Dufrénoy, Friesz, Girieud, Metzinger. Une peinture de Charmy, une de Dufrénoy sont seulement vendues.

La peinture de Friesz se modifie graduellement ; il lâche les enseignements de l'Ecole des Beaux-Arts ; il s'adapte : le groupe des *Fauves* l'attire, sa conception nouvelle l'étonne. La modification de sa manière de peindre devient alors une véritable évolution, si bien que l'on peut, désormais, le compter parmi les meilleurs adeptes de la *Jeune peinture*.

Apollinaire, un assidu de ma Galerie, s'intéresse particulièrement aux œuvres de ces artistes révolutionnaires, lui, poète non moins révolutionnaire. Que ces Jeunes sont remuants! Matisse l'aîné se tient cependant sur la réserve; Picasso et Apollinaire, devenus très amis, excitent sa méfiance... pourquoi? bientôt rassuré, il fait partie de leur clan. Entre temps, Max Jacob, également poète, fait des dessins; il m'en apporte quelques-uns, il est tellement influencé par Picasso que je demande à attendre avant de les lui acheter... il ne comprend pas, m'en veut. Toute cette jeunesse me fait tourner en... « enfant de chœur »!

Ah! l'année 1906 va nous apporter tout le bonheur que je... nous souhaite... Comme la précédente, sans doute; avec, toujours, de nouveaux peintres.

Le 12 janvier, exposition du groupe : Charles Guérin, Laprade, Marval, Ottmann, René Piot, Rouault.

Stéphane Piot, le frère de René Piot, qui m'avait acheté déjà deux ou trois aquarelles de Rouault (je pense que c'était par amitié pour le peintre) vient visiter ce groupe ; de Marval, il y a de grands nus qui excitent furieusement ce visiteur, lequel tient des propos si orduriers, relativement à ces nus, que je le mets à la porte. Je raconte la chose à Rouault, qui me promet de lui « *laver la tête* » : il le fit. Piot, me rencontrant aux *Indépendants*, me fit des excuses. Je ne l'ai revu que très peu, depuis, mais assez pour constater que sa folie n'a été que passagère.

Les sarcasmes devant les Rouault, au Salon des Indépendants, virevoltent : un Anglais, allumant une bougie devant ses toiles, fuit en criant : « *Bônnsoâr !* », et chacun de se tordre approbativement. Gustave Moreau, par testament, laissa à Rouault la garde de son musée, l'en nommant Conservateur. Rouault, père de famille, et dont les œuvres rebutaient l'amateur, fut heureux de cette aide précieuse qui lui permit de poursuivre ses recherches, sans souci de l'opinion publique, dans la voie de laquelle il ne s'est jamais écarté.

Ah! mon Dieu! quelle affaire! quelle affaire! je vends une peinture de Fantin-Latour 2.700 francs (150 francs de bénéfice!!) ...et allez donc! Les amateurs de sépias de Constantin Guys peuvent s'en payer à 2, 3, 5 et 10 francs, et des vraies!

#### CHAPITRE IX

LES GAIÉTES DU FISC (SI J'OSE AINSI DIRE). — SUCCÈS D'HILARITÉ DE MATISSE ET DU DOUANIER ROUSSEAU, AUX INDÉPENDANTS. — UN DEGAS M'ÉCHOIT... M'ÉCHAPPE. — CHEZ DUFY À FALAISE. — PICON SE SUICIDE. — COCO CHEZ LES VIEILLES FILLES. — LES ESTAMPES DU GREFFIER ESTAMPEUR. — UN SPLENDIDE LAUTREC.

Les gaietés du fisc : un contrôleur pour la garantie des poids et mesures, avec l'air amène qui caractérise tous les membres de cette corporation, entre : (il sortait de chez la crémière) « Votre mètre ! » Je m'assure tout d'abord s'il ne titube pas : « C'est moi la maîtresse de céans, que voulez-vous ? — Votre mètre pour prendre les mesures ! — Pour prendre des mesures ? mais quelles mesures ? — Les mesures des cadres, des toiles. — Mais je ne vends ni toiles, ni cadres au mètre ; je n'ai pas de mètre, n'en ai jamais eu. — Il vous en faut un, que vous devez porter au contrôle tous les ans. — Mais puisque je ne m'en sers pas ! — Si vous ne le portez pas au contrôle, amendes, pénalités, etc... ».

Si cela n'était pas si ridicule, ce serait une rigolade ; j'achète d'occasion un mètre pliant pour 0 fr. 15 ; je reçois une feuille de 7 à 8 centimes de frais par an pour me contraindre à porter mon mètre au service de la vérification des poids et mesures ; il faut attendre son tour ou payer quelqu'un pour remplir cette corvée, et, pour une telle chinoiserie, je paie chaque année aux contributions 0 fr. 16... avec cela, voulez-vous plus ?... plus tard !...

Les expositions suivent leur cours habituel.

L'ancien! l'ancien! et toujours l'ancien! ma seule commandite...

Au Salon des Indépendants, Matisse a, cette année, le plus grand succès d'hilarité de toute sa carrière, je crois ; il y expose une grande toile, « *Le Bonheur de vivre* ». Il partage ce succès avec le Douanier Henri Rousseau qui expose, lui, une toile non moins importante, « *La Liberté invitant les artistes à la 22<sup>e</sup> Exposition des Indépendants* ». Quel brouhaha dans ces deux salles! Les visiteurs, sans se connaître, échangent leurs réflexions ; il se trouve toujours, en ces circonstances, un *bel esprit* qui bonimente au milieu de la foule et avec son approbation ; j'ai maintes fois constaté ces faits devant mes vitrines ; j'entendis même, un jour, cette réflexion admirable : « *C'est certainement un c... qui a fait ça! mais encore plus c... celui qui l'a acheté!...* » Pan! dans l'œil de l'enfant!

Ah! ce Salon des Indépendants de 1906! c'est formidable comme entrées payantes! je n'arrive qu'au péril de ma vie à voir le Rousseau: il y a un banc au fond de la salle, il est pris d'assaut; j'y monte à

mon tour, je prends si peu de place... Clameurs! tout le monde se précipite, lâche le banc qui bascule... je disparais dessous... c'est ce qu'on appelle « *mourir par amour*... (façon de parler) *de l'Art* »... Je me retrouve, heureusement, en bon état.

Au groupe de Matisse, se joint le sculpteur Alb. Marque ; un intérêt de plus pour ce groupe toujours très suivi et très discuté.

Je me fais confier (on me consent deux heures seulement), un important pastel de Degas dont on veut 500 francs ; c'est peu de temps pour se retourner, et je n'ai pas cette somme qui me permettrait de l'acheter et pouvoir attendre. Un pneu à M. Sainsère ; il vient, le trouve très beau mais... « il y a une faute de dessin dans la jambe » (ô Degas !) Tout ce temps perdu ! On vient implacablement le reprendre.

Durand-Ruel l'achète, bien entendu, et peu de temps après, le revend 7.000 francs (ô! éloquence des chiffres!)

Je vois d'ici les sourires incrédules : « Elle ne pouvait pas se procurer ces 500 francs ?... elle exagère ! N'importe qui les lui aurait prêtés. » Mais non! c'est une grande erreur<sup>102</sup>.

Matisse me demande de faire une exposition de Jean Biette, (aquarelles) qu'il organise lui- même et qui obtient quelque succès.

Lacoste et Roustan exposent pour la première fois chez moi. La personnalité de Lacoste s'impose. La saison s'avance. Sur les instances de mon ami Picon qui part dans un petit coin de Bretagne qu'il affectionne, je lui promets d'aller l'y rejoindre.

Je tiens en compte les quelques Lautrec et autres œuvres que je vends pour lui... ou vendrai. Dufy et Claudine partent à Falaise où ils ont loué, pour un prix infime, une ferme et ses dépendances... tout le confort, quoi ! et m'invitent à y passer le mois d'août. Oubliant ma promesse à Picon, je pars un beau matin pour Falaise. Dufy était au Havre ; Claudine m'attendait à la gare avec une brouette pour véhiculer ma malle... ma malle !

Arrivées au logis, visite du propriétaire : il était près de 3 heures et je n'avais rien pris depuis le matin ; je ne vois pas de feu allumé, rien... je la regarde, elle me regarde... désespérément : « Alors, quoi ? rien à manger ?... —Rien! — Comment, rien? et c'est pour ça que vous m'avez invitée? » Elle comptait un peu trop sur moi car il y avait des pommes de terre, de la volaille, de quoi se nourrir suffisamment. J'avais, heureusement, prévu le coup, et avais apporté des subsides. Nous nous précipitons alors aux provisions. Enfin! on déjeune. « Et Raoul, toujours au Havre? — Oui! il est allé travailler. — Il ne vous a donc rien laissé? — Non! il n'avait rien. Il m'a promis de m'envoyer quelque chose dès qu'il pourrait, et du café. — Ah! bon! c'est le café qui m'intéresse ». Le lendemain et jours suivants, rien!... Un matin, cependant, Claudine arrive toute rayonnante: « J'ai une carte de Raoul et nous allons recevoir du café! » Elle me montre la carte: il lui disait qu'il travaillait; il avait cousu à un coin

Aujourd'hui, oui, peut-être, où je n'en ai que faire!

de cette carte une pièce de vingt sous !... C'était trop drôle ! je pars d'un éclat de rire... elle en était toute penaude.

Enfin! bonnes nouvelles! Dufy a vendu deux peintures au Havre!... il arrive!!

Oh! mes enfants! quelles ripailles! Un soir, même, nous étions tous si... émus, que je me demande comment nous avons trouvé nos couchettes...

Tout a une fin ; il faut rentrer. Les peintures que Dufy a rapportées du Havre m'enthousiasment ; nous convenons donc d'une exposition particulière pour Octobre. Au revoir ! à bientôt ! Départ. Arrivée à Paris. Les affaires ! soyons sérieux !

Mon amie V... a une parente qui possède une magnifique gravure du XVIII<sup>e</sup>, imprimée en couleurs, de toute beauté : Mlle *du T*... Elle en demande 100 francs. Bien entendu, je la lui achète. Je la vends 900 francs à Mme Mayer. Avec ce bénéfice, nous nous commandons à chacune, mon amie et moi, une jaquette en astrakan, sur lesquelles nous versons un acompte et obtenons un an pour payer le reste ; nos jaquettes sont vraiment de première qualité... Et les économies ?... et l'argent de côté ?... Une bien mauvaise nouvelle m'arrive de Bretagne : Picon, que j'avais oublié, vient de se tuer d'un coup de fusil ; il devait être neurasthénique, mais rien dans nos conversations qui avaient lieu chaque jour, et toujours assez... « *blagasses* », rien n'indiquait cet état d'esprit. J'ai beaucoup regretté de n'être pas allée le retrouver, ça lui aurait changé les idées... peut- être!

Cela me chagrine...

Mes voisines de palier, les demoiselles P..., ont un atelier qu'elles veulent bien partager avec une jeune fille de leurs amies qui fait de la peinture et n'a pas, elle, d'atelier. Elle y vient donc tous les jours : on ne la connaissait que sous le nom de Coco.

Coco devenait très prétentieuse ; aux demoiselles P..., très distinguées, mais un peu vieilles filles, elle ne cessait de répéter : « Ces Messieurs trouvent que j'ai des dons extraordinaires ! (ces Messieurs sont des peintres). Ces Messieurs me trouvent bien, me font un tas de compliments ! » Et ces Messieurs par ci, et ces Messieurs par là !

Cette suffisance suffoquait les demoiselles P

Oui! vous avez bien deviné: c'est Marie Laurencin. Avec ce besoin de sensations extravagantes qui la lancine, elle descend un matin en ma Galerie et me dit à brûle-pourpoint: « *Je voudrais connaître une Lesbienne!* » Je n'osai pas dire que je ne savais pas ce que cela voulait dire, elle m'aurait regardée avec mépris... elle me semblait bien un peu déséquilibrée, ce qui ne l'empêche pas de faire très adroitement des copies chinoises. Bientôt elle fait la connaissance du poète Apollinaire qui l'incite à peindre différemment; elle trouve alors sa voie: peindre, peindre sa tête à l'infini, hier, aujourd'hui, demain, toujours et à jamais... c'est cependant une nature!

Elle ne revint jamais chez les demoiselles P.....

\* \*

Chez Mayer, j'avais profité d'enseignements bien intéressants au point de vue artistique, en ancien et en moderne ; aussi puis-je assez bien me débrouiller dans l'expertise de gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle, noir et couleur, qui sont au goût du jour, ce qui en fait doubler les prix.

Parmi les amateurs qui viennent chez moi faire de bonnes affaires, surtout en gravures anciennes, et ceci tout en se payant ma tête, le greffier de la Justice de Paix du 2<sup>e</sup> arrondissement est un assidu. Sa collection de gravures, importante (comment a-t-il pu réunir tout cela ?) se compose d'au moins deux mille pièces, dont une centaine, au moins, de tout premier ordre. Il me montre, un jour, tout le lot en un fouillis indescriptible ; il en sort de toutes les armoires, de tous les tiroirs, tout regorge de gravures, on a du mal à dégoter les belles pièces : « Je ne sais même pas ce que j'ai, me dit-il ; je voudrais faire un catalogue, mais n'en ai pas le temps ; vous en chargeriez-vous ? Et dès qu'il sera fait, je vous chargerai de la vente de ma collection. » J'accepte avec joie, inconsciente du travail fou que j'allais entreprendre, ce dont je me rendis bientôt compte, mais j'avais à cœur de mener cette tâche à bien, et ce travail me plaisait à faire ; je commence donc, dès le lendemain ; et chaque soir, de 7 heures à minuit, ou 1 heure du matin, je m'acharne à ce boulot formidable, et je puis dire même avec plaisir, si je n'avais eu à supporter, sans une minute de répit, la présence de cet être insipide, qui, loin d'alléger ma tâche, ne se plaisait qu'à tout brouiller ; et, avec cela, d'une méfiance exaspérante ; et quel égoïsme! j'aurais passé la nuit qu'il eût trouvé cela tout naturel... Rentrée chez moi, j'ai, cependant, souvent travaillé des nuits entières à classer mes fiches... Je me demande encore comment il a pu réunir tout cela. Trois cents francs pour ce travail! Quelle misère! mais, si j'ai accepté cette somme infime, c'est dans l'espoir qu'il me donnerait cette collection à vendre. Il me faut, hélas! compter sans mon hôte!

Au bout d'un mois, mon catalogue était prêt. L'idée m'est venue (fort heureusement, comme on le verra dans la suite), de le montrer à deux ou trois marchands avant de le lui remettre.

D'ailleurs, je ne faisais rien de répréhensible puisqu'il devait me confier la vente de ses gravures. Prenant la balle au bond, je lui amène un marchand, susceptible d'acheter à un prix possible. Sous les prétextes les plus futiles, il ne pouvait recevoir, n'avait pas le temps de montrer ses gravures, que sais-je?... Je suis bien obligée de reconnaître que son seul but était de faire dresser un catalogue, mettre de l'ordre et classer ses gravures, travail qu'il n'aurait jamais pu faire lui-même ; puis, m'évincer. Devant une telle mauvaise foi, et voyant que je ne tirerai jamais rien de cet individu, je réclame mes honoraires, et plusieurs fois. Il fait la sourde oreille. Sans plus attendre, je l'assigne devant le Tribunal de commerce. Là, il jure ses grands dieux que je n'ai jamais fait de catalogue, et que, conséquem-

ment, il ne me doit rien. Le cynisme et le mensonge du triste sire font bondir mes témoins d'indignation, et, comme un seul homme, jurent que le catalogue leur a été montré par moi. Bien entendu, je gagne mon procès, le défendeur est condamné aux frais et au paiement de mes honoraires... C'était un greffier de Justice de Paix !!...

Octobre 1906. La très belle exposition particulière de Raoul Dufy a donc lieu. Sa personnalité très marquée rend le succès problématique... il l'attend, cependant, toujours avec le sourire... et une grande assurance en soi...

La *Jeune peinture* ne nourrissant toujours pas son homme (ni sa marchande), il faut continuer les à côtés.

La peinture officielle se vend beaucoup mieux ; pourquoi donc s'entêter à vouloir s'occuper des « *Jeunes* » ? Eh! bien! non! Dussé-je manger des briques, je ne veux pas faire une chose qui me déplaît! voilà!...

Une commerçante qui, elle, s'occupe de vendre des Henner, des Vibert, des Bonnat, etc., etc., me confie un superbe Lautrec, point de sa vente, bien entendu. Le sujet en est un peu scabreux, mais le dessin en est d'une telle pureté, d'une telle qualité qu'on ne peut hésiter une seconde à l'accrocher chez soi : il représente, au premier plan, une femme couchée, au second, une femme au regard pervers qui la contemple.

Après bien des marchandages, un ex-commissaire priseur devenu marchand, avenue Trudaine, M. Libaude, l'achète 1.200 francs. Il ne voit dans ce tableau qu'un homme et une femme couchés : tout va bien...

Mais il le montre à des amateurs qui lui ouvrent les yeux sur le côté équivoque du sujet... le « sujet » ! Très agité par cette révélation, notre Libaude ne songe plus qu'à se défaire de cette pièce « compromettante ».

Cette œuvre magnifique va donc être livrée aux enchères à l'Hôtel des Ventes; exposée la veille de la vente, les amateurs peuvent la contempler tout à leur aise, mais, le lendemain, le commissaire-priseur, pris d'une pudeur un peu tardive, la vend sous le manteau, ce qui fait que le public qui l'avait admirée le jour de l'exposition sans la moindre réflexion malséante, s'esclaffa en quolibets de qualité douteuse, le jour de la vente... Cette pièce remarquable atteint avec peine 1.500 francs.

## CHAPITRE X

LES LIVRES, ÉLÉMENT NOUVEAU. — METZINGER, AU GOÛT DU JOUR. — L'AVOUÉ MECONTENT. — UNE FEMME SUR MES BRAS. — VOYAGE À FRANCFORT ET EN ALSACE. — LETTRE PROPHÉTIQUE DE DUFY. — UN « PRIX DE ROME » QUI S'EMBALLE. — CZÖBEL, ÉLÈVE DE MATISSE. — LE « CUBISME » SOULÈVE LES PASSIONS. — MATISSE EN ALLEMAGNE. — PHOTOGRAPHIES DRUET. — VACANCES À BEAUFORT (DRÔME). — LÉON LEHMANN.

En outre de notre toujours sympathique groupe Matisse, nous offrons aux amateurs un nouveau quintette de peintres : Baignières, Desvallières, Ch. Guérin, Laprade et Rouault, pour finir l'année 1906.

C'est fou! ce que ces expositions rapportent!

Ces bénéfices scandaleux font que, pour payer mon terme, j'emprunte les bijoux de mon amie V... pour les porter... chez ma tante!

Purée! Purée!

A moi! à moi! l'ancien! et, pour y ajouter un élément nouveau qui grossira mon chiffre d'affaires, je mets en vente ma bibliothèque personnelle.

C'est imposant, une belle vitrine de bouquins ! et puis cela fait un va-et-vient d'acheteurs qui donne l'illusion d'un brassement de fonds colossal.

J'ai dû bien des fois reconstituer ma bibliothèque : fluctuations commerciales !

En janvier 1907, quatre peintres et un sculpteur exposent : Charmy, Robert Delaunay, Halou, Metzinger, Ottmann. Les pointillés de Metzinger sont, maintenant, remplacés par des « petits pavés » (« sois bonne, ô! ma chère inconnue!»). « Ne me parlez pas de la division, dit-il, ça n'existe pas!» (troisième transformation). Ce pauvre Metzinger! je le vois changer les fonds d'une de ses toiles aux Indépendants, à chaque avis de ses camarades qui s'étaient donné le mot pour l'affoler : « Ah! non! mon vieux, ton fond ne va pas avec la figure; moi je le peindrais en rouge... » Il gratte et repeint en rouge : « Aujourd'hui, oui, peut-être, où je n'en ai que faire! Mais qu'est-ce tu f... là? dit un autre, c'est du bleu qu'il faut! »

Il regratte et peint en bleu : « C'est ton tableau ? dit un troisième, mais tu l'as complètement f.... en bas... » Et ainsi de suite, jusqu'à ce que, stoïquement, se rendant compte qu'on s'était payé sa tête, il le repeigne comme il était la première fois. Il reprend sa canne qui ne le quitte jamais, et très digne,

part sans dire un mot.

Matisse commence à s'imposer ; Dufy, tout doux, tout doux ; Marquet, recordman de la vente ; Derain et Vlaminck, la misère ; Friesz... fait ce qu'il peut, il s'occupe ; Camoin a des hauts et des bas. Ce groupe, désormais, deux fois par an, expose en ma galerie ; cette fois, Vallotton se joint à ses camarades.

Sans désarmer, les partisans farouches d'une école qui m'indiffère, vont jusqu'à entrer chez moi, m'abreuver de sarcasmes, m'insulter : « *Si ce n'est pas honteux de vendre des ordures pareilles !* » me montrer le poing... mon martyre continue... pauvre innocente ! pauvre victime ! eh ! eh ! on a sa petite fierté, on ne passe pas inaperçue !... je me tords !

Un jour, un peintre, à l'air très minable, m'apporte deux ou trois toiles de lui... décemment je ne puis m'y intéresser : « *Ah! malheur! ce que c'est foutant de voir acheter de telles ignominies!* » il montre les peintures qui m'entourent et part en claquant la porte. Cette irritation est l'indice certain d'une incurabilité artistique : il est légitime d'évincer ce qui peut barrer la route aux vrais talents. Nos jeunes « espoirs » font, cependant, bien parler d'eux ; ils troublent les esprits... il y a du bon! patience!

\* \*

Mon amie V... fait des rôles pour un avoué dont la femme est son amie. Cet avoué a fait portraiturer sa femme par un peintre que je ne connais et ne tiens pas à connaître, quoiqu'il passe dans la maison pour un as ; Maître M.., l'avoué en question, très imbu de ses connaissances artistiques (et, de par sa profession, son attestation fait loi), voudrait cependant avoir mon avis, j'accours voir le chef-d'œuvre... oh! là! tenez-moi! je tombe! Très aimable et triomphant, Me M...: « Eh! bien! comment le trouvez-vous?... — Mon Dieu!... pas si mal que ça... (que ça, quoi? est-ce que je sais?) un peu pompier... ». (En réalité, mon « avis » consistait en une appréciation flatteuse pour son goût; en une critique déguisée de mes prédilections picturales.) Ces paroles tombèrent comme un glas; sourire figé. Gênée, je ne sais que dire... j'ai fait une gaffe: « Je vous remercie... au revoir, Mademoiselle... ».

Sortie. Ouf! L'atmosphère s'allège... Ah! ne pouvoir déguiser sa pensée...! mais c'est un privilège, et quel champ vaste à découvertes psychologiques!

Fais tes rôles, ma chère V... et ne t'occupe plus de me faire expertiser des œuvres d'*Art* chez ces oiseaux rares! (oh! si rares?... non!)

Claudine devient par trop grincheuse, Dufy part travailler au Hâvre.

85

Je facilite à l'imprudente la location d'une chambre, lui trouve, cette fois encore, des travaux de couture à faire, pour qu'elle puisse se débrouiller seule... on ne sait jamais. Le premier argent qu'elle gagne est employé à un voyage au Hâvre, pour relancer Dufy, faire un esclandre.. quelle folle! Si je cite ces faits, c'est que j'y fus mêlée...

Lassé, Dufy la recommande à mes soins... et la laisse *tomber*... Me voilà donc avec une femme sur les bras !... Quelle situation pour une marchande de tableaux !

Pour avoir essayé de la tirer d'embarras, la reconnaissance de la donzelle est sans bornes : imprécations contre l'auteur de tous ses maux (moi !) ; toutes les scènes ont été provoquées par moi... quelle inconscience ! c'en est trop, je la mets à la porte... mes nerfs ! larmes !

Mon amie V... continue à la voir, cela me contrarie... enfin, excuses de Claudine,... acceptées... mais, chacune chez soi !... c'est tout. Pendant ce temps, Dufy se prélasse dans une douce quiétude, part pour Marseille.

Vacances. Je pars pour une quinzaine à Francfort-sur-le-Mein. Retour par l'Alsace. Famille... Septembre. Les affaires !... on ne devrait pas partir, les retours sont toujours spleenétiques. La mévente de la peinture moderne est décourageante,... aussi les expositions se suivent-elles moins régulièrement... Tant de mal pour si peu de résultat ?... Pourquoi ? Ah ! les à côtés ! si je pouvais acheter des objets de vente courante, cela me permettrait d'attendre que les *Jeunes* prennent leur place ; trouver de l'argent ; où ? personne n'a confiance en moi... ni en soi ! mieux vaut y renoncer. Je pourrais au moins, avec l'ancien, me défendre ; il y a toujours un roulement...

C'est au plus aigu de cette crise de volonté que je reçois de Marseille cette lettre de Dufy que je craindrais de déflorer en ne la citant pas en son intégralité. Dufy ne m'en voudra pas, j'en suis sûre, car elle est d'une inspiration prophétique vraiment surprenante, mais surtout d'un *artiste*.

Pour une question de droits, la lettre de Raoul Dufy écrite à Marseille, le 20 Octobre 1907, et dont l'original est conservé dans les cartons vers de l'INHA, n'a pas pu être reproduite ici.

Je ne me rendis compte que plus tard du réconfort que me donna cette belle lettre... Je reprends goût aux affaires, cependant, après sa lecture ; ma crise est passée et j'en suis reconnaissante à Dufy.

Enfin! après quatre mois d'interruption, je recommence les expositions et réunis le 2 novembre 1907 le fameux groupe: Camoin, Derain, etc., etc., que j'ai mentionné plus haut. Mon loyer, de 1.500 francs pour les deux boutiques, est porté à 1.600 francs. Ce sont mes étrennes pour 1908. Feue 1907 n'a pas été bien brillante, voyons ce que celle-ci nous réserve! Le 6 janvier, groupe: Marie Laurencin, Marval, Flandrin, Léon Lehmann, de Mathan. Quelques

PAN 10

artistes inédits dans ce groupe. Rien, absolument rien à signaler.

Mon courage, soutenu par Dufy, n'est certes pas à bout de souffle, mais... il m'est impossible de lâcher l'ancien ; le succès du moderne en dépend...

Qu'entends-je? qu'aspers-je? serait-ce le sauveur? un artiste-peintre, prix de Rome, est hanté par la peinture des Jeunes ; il habite en la cité Frochot, face à ma Galerie, et vient tous les jours s'y rincer l'œil et me tenir des propos abracadabrants sur cette peinture. Très patiente, j'écoute... il me dit, un jour : « J'y suis ! ça y est ! venez voir ça ! » Je vais voir ; il me montre son propre portrait : les yeux rouges, les sourcils verts, les cheveux jaunes, le nez violet, les lèvres bleues... une carte d'échantillons, quoi! Hein? c'en est! (oh! oui! c'en était, de la ....). « Je me demande si je vais l'exposer au cercle Volney... ce qu'ils vont gueuler! » Y a pas! y a pas! il veut m'en boucher un coin! je m'extasie, m'esclaffe! il prend cela pour argent comptant et, quelques jours après, il me demande, avec cette bonhomie qui sent son fagot : « Voyons! combien vous faudrait-il pour faire marcher votre galerie? — Mon Dieu! je ne sais, n'y ai jamais réfléchi, cinquante mille francs, peut-être... » Je m'attendais à le voir sauter... pas du tout : il prit la porte, tout simplement. Pensait-il pouvoir m'em...bêter pour deux ou trois mille francs ?... Je ne le revis que plusieurs mois plus tard, narquois, rire satanique (son enthousiasme était tombé) : « Vous devriez essayer de vendre vos Jeunes à Carpentras, les boutiques y sont pour rien... — C'est cela! j'irai voir aussi s'il n'y a pas de cabanons pour les gâteux!... » De satanique, le rire devint jaune... il me sembla voir sur sa figure le reflet du portrait échantillon qu'il m'avait montré un jour.

C'est ce même type qui fit devant moi, toujours pour m'épater, cette réflexion à son fils, tout jeune alors : « *Mon fils, tu sauras qu'il n'y a dans la vie qu'une chose qui compte : l'argent ! !* » Horreur ! l'éducation d'un enfant... Pouah !

Pouah! Pouah! comment faire? pas d'argent pour payer mon terme! Mon amie V me le prête; j'ai encore de la chance!

Ah! mon petit Dufy! j'ai beaucoup de courage, mais toutes ces expositions ne me laissent rien... Quand sortirai-je de cette impasse?

L'exposition particulière de Bela Czöbel en mars 1908 a un succès moral très appréciable, mais... c'est tout. Très inspiré de Matisse, dont il suit les enseignements à son académie, je le crois très doué. Le peintre Princet pose les premiers jalons du Cubisme ; Picasso les développe en des recherches profondes, que Braque utilise adroitement ; les petits pavés de Metzinger deviennent des cubes : « Le Cubisme, dit-il, la voilà la vraie vie !... le reste n'est que foutaise ! » (4º étape) Herbin n'y est pas encore. L'inquiétude chez chacun se manifeste différemment... Pour faire diversion, Matisse va se faire couronner de lauriers en Allemagne. Nous faisons la connaissance de deux Américains, les frères Stein, et leur sœur Gertrude... ils s'instruisent... hésitent encore. On les voit aux Indépendants en des affublements qui leur sont vraiment personnels ; ils essaient de se faire à cette peinture vers laquelle ils sont

attirés, viennent souvent en ma Galerie... Matisse les intéresse... ils n'osent pas : « *Croyez-moi, achetez des Matisses* », leur dis-je... Pas encore mûrs...

Ils ne tardent cependant pas à se décider, et achètent à tour de bras (pas à moi).

A la vente Druet, hôtel Drouot, j'achète deux très belles peintures de Matisse avec 950 francs que l'on me prête. Grand évènement !... « Elle devient folle ! » entends-je dire.

Tous les ans, Druet se débarrassait, à l'Hôtel des Ventes, des peintures qu'il ne peut vendre chez lui, réalisant ainsi quelques fonds dont il avait souvent besoin, car il y avait aussi pour lui, malgré tous les encouragements, des moments difficiles.

Le procédé photographique Druet a donné de bons résultats, contribuant, pour une grande part, à la réussite de sa maison.

Avec mes Matisses, il ne faut pas que je perde mon temps, car je dois rendre au plus tôt l'argent prêté pour cet achat ; partager les bénéfices... C'est trop vite : je les vends !... enfin ! c'est l'effet moral qui importe !... et puis j'aime avoir toujours du nouveau !...

Le Groupe, en juin, ne donne rien de plus que les autres...

A 200 ou 300 francs, les pastels d'Odilon Redon ont amateurs fervents, dont quelques-uns même ont une grande amitié pour cet artiste délicieux et le suivent...

Août. Vacances. Départ pour trois semaines avec mes amies P... à Beaufort, charmant petit trou pas cher dans la Drôme.

Le peintre Léon Lehmann, qui y passe une partie de l'année, prend pour nous des arrangements avec son hôtesse. Très bon séjour, temps superbe, repos.

Je reviens seule pour la réouverture de ma Galerie... Business !!

J'avais envoyé, avant mon départ, une caisse de peintures à Francfort<sup>103</sup>, principalement des Picasso, à des prix très modestes . Je reçois à Beaufort dépêches sur dépêches pour me demander une réduction d'au moins trois quarts des prix demandés. Agacée de ces marchandages, je ne réponds pas, et dès mon retour, j'écris simplement : « Prière tout renvoyer !... »

Ils ont tout gardé !!...

Léon Lehmann a bien profité de son séjour prolongé à Beaufort, et a bien évolué. Nous convenons d'une exposition particulière en octobre. Son ami Rouault voudrait exposer avec lui, mais Lehmann tient à montrer un ensemble important et lui fait comprendre qu'avec leur conception tellement différente, pas plus l'un que l'autre ne gagnerait à cet arrangement.

Rouault s'impose chaque jour davantage par sa force persuasive ; Lehmann donne quelque espoir, puis se recroqueville en soi-même : souhaitons qu'il s'évade...

Evènement sensationnel! je fais faire des travaux pour l'électricité... comme ce mode d'éclairage

NdMLM : La galerie Goldschmidt à Francfort grâce à l'introduction de Roederstein (archives Jughenn, récemment acquises par le Städel Museum).

n'existe pas encore dans la rue Victor-Massé, il faut faire venir le courant je ne sais d'où ; encore des frais... supplémentaires! je vous le dis: je n'aurai jamais le sou!...

C'est donc l'exposition de Lehmann qui inaugure cette « innovation ». Succès honorable.

Comme on a dû le remarquer, voilà deux ou trois ans que je ne fais plus d'expositions d'aquarelles et dessins, j'en vends cependant toujours un peu ; mais plus de ces alternantes exhibitions.

L'artiste Wély, qui avait quelque succès, meurt en pleine jeunesse, laissant une veuve.

Cette veuve, très peu au courant des affaires conclues avec moi par son mari, me réclame des règlements que j'avais faits avec lui, m'appelle en Justice de Paix, fait foi d'une lettre par moi écrite à Wély, après en avoir changé ou ignoré la date pour les besoins de sa cause, perd son procès grâce aux preuves que j'apporte au Juge... mais je suis, néanmoins, condamnée à payer la moitié des frais... Justice!!

Elle aurait dû éviter ces manœuvres incorrectes, si pénible que soit pour elle cette lutte de femme.. prématurément seule ; je suis navrée d'avoir eu à me défendre contre elle...

Me voilà de nouveau coincée! J'emprunte à ma mère 1.800 francs, pour lesquels je dois lui verser un intérêt de 20 francs par mois. J'achète un lot d'armes et de faïences anciennes... achats!... achats!... folie!



#### CHAPITRE XI

MALPEL ME REND DES POINTS. — À NOUS! À NOUS! LES ROYBET, LES MEISSONIER ET AUTRES PONTIFES! — BRAQUE EN BROC. — DIRIKS, LE NORVÉGIEN. — CETTE ANNÉE ENCORE À BEAUFORT. — PASCIN EXPOSE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — MORT DU DOUANIER ROUSSEAU. — « C'EST LE PETIT ANDRÉ LHOTE »!

Tiens! une aquarelle magnifique (si j'ose dire!) de Rouault se vend... 30 francs... l'ancien! toujours l'ancien!

Décembre. Je vends quelques toiles du toujours même groupe Matisse...

Un amateur de Toulouse, M. Malpel, s'était enfui, affolé, la première fois qu'il vint chez moi ; ah! il a évolué depuis! il est devenu plus avant-garde que... les *Jeunes*. Il échange quelques barriques de vin contre de la peinture, ce qui fait l'affaire de quelques-uns ; pour d'autres, la sainte galette est la mieux venue. En tout cas, il faut un sacré courage à Malpel qui devient la risée du Tout-Toulouse.

1909. Les années se suivent et... se ressemblent... Le nombre des amateurs n'augmente pas ; les marchands s'enivrent de Roybet, Caro Delvaille, Carolus Duran, Joseph Bail, Détaille, Meissonier, tous les peintres des Salons Officiels, quoi ! pendant que nos *Jeunes* mènent grand tapage sans succès. Je trouve un joli petit van Gogh pour 40 francs. Au fait, qu'est-il donc devenu ? ah ! oui ! vendu 60 francs.

Encore un nouvel artiste à ajouter au groupe sympathique : Braque. Le voici donc toujours ce groupe : Camoin, Derain, Dufy, Marquet, Verhoeven, ce dernier très soutenu par Odilon Redon. Rouault me vend trois aquarelles que je lui achète, « sans marchander » : 90 francs les trois. Oh! je suis brave!!

Mars. Groupe: Charmy, Czöbel, Girieud, Metzinger, Tarkhoff.....

Mais ce mois marche magnifiquement : Dufy, Friesz, Marquet, Picasso, Girieud, Odilon Redon, Puy, tout le monde vend, est heureux... si cela pouvait ainsi continuer !... Eh ! bien ! Non ! Avril est lamentable.

Mai. Diriks, le géant norvégien, expose dans la première salle (ma chère ! j'ai deux salles !), Evelio Torent dans la seconde. Diriks a, seul, le privilège de vendre.

Lentement mais sûrement, les Odilon Redon se vendent entre 3 et 400 francs...

Le pauvre Vlaminck qui a tant de mal à s'en tirer, voit un jour, chez moi, une jolie étude d'Odilon Redon ; il s'extasie et me dit : « Oh ! comme j'aimerais avoir cette étude ! je ne dormirai pas tant que

*je ne l'aurai pas... vous ne me feriez pas un échange ?* » Devant un tel enthousiasme, je ne puis qu'accepter... le lendemain je retrouve ce Redon chez un marchand ! Vous ne trouvez pas cela drôle ? et si sympathique !

J'achète deux cartons de gravures anciennes 400 francs. Je pourrai ainsi tenir... peut-être... jusqu'en octobre. Pour les vacances, argent de poche...

\* \*

Nous retournons donc, mes amies P... et moi, à Beaufort. Cette fois encore, Lehmann se charge des négociations relatives à notre séjour là-bas.

J'emmène l'une de mes nièces, âgée de 14 ans ; elle a été si insupportable que je me suis juré de ne plus jamais prendre de ces responsabilités. Je reviens, seule, la laissant aux soins de mes amies P... qui eurent beaucoup à se plaindre d'elle. Quelle indiscrétion de ma part !

Les parents trop faibles pour enseigner le tact et la bienséance à leurs enfants, n'en devraient pas avoir...

Les gravures anciennes que j'ai achetées se vendent par bribes et l'argent est dépensé au fur et à mesure. Lorsqu'il achète un lot, le *bon* marchand doit être payé de l'argent déboursé dès qu'il étrenne son lot, et, le reste, bénéfice. Il n'y a que de cette façon qu'une affaire est intéressante... Je le sais et ne le fais pas ! Quelle marchande !...

Novembre. Groupe étrange : de Groux, Lehmann et Verhoeven... les livres !... l'ancien, toujours ! Mme Mayer avait raison : il ne faut pas lâcher l'ancien ; c'est ce qui me permet de persévérer dans mon idée de *Jeune peinture*...

Des livres, des livres! j'aime les livres! si je n'étais marchande de tableaux, je serais libraire... Rien de saillant en cette fin d'année.

1910. Janvier. Pascin, que je vois pour la première fois, expose avec Berne Klene, Van Rees, Schnerb. Il faut le placer seul dans un coin, car ses dessins, un peu osés, choquent les amateurs. Comme je lui en fais la remarque, il ne vient plus, il a peur de moi, car, avec son air fanfaron, il est très timide. Lugné-Poë achète, cependant, une jolie aquarelle de lui.

Février. Encore un groupe qui ne rapporte rien!

Quel mois ! point de vente !... Bolliger, qui fait partie de ce groupe, m'en rend responsable... Ribemont-Dessaigne, du même groupe, se débat désespérément ; il finit dans la littérature sans rien perdre de son humeur charmante. Finkelstein (le troisième du groupe) a trouvé une décoration à faire chez Lugné-Poë... bien gentil, mais un peu rasoir!

En mars, groupe nouveau : Burgsthal, qui m'est recommandé par Odilon Redon, Coppenolle, Deville et Tarkhoff. Ce dernier a exposé plusieurs fois déjà, chez moi ; ses succès récents en Allemagne lui ont monté la tête... l'Empereur n'est pas son cousin... Burgsthal, peu réputé comme peintre, a su se faire une belle place dans l'art du vitrail.

En avril. Exposition Derain, Girieud, de Mathan, Rouault, van Dongen. Misère! misère! Quel courage il me faut pour continuer ce métier!... j'y renonce!... pas encore!...

Henri Rousseau, tant fêté par Picasso, Apollinaire et toute la bande, et après bien des ennuis (le pauvre ! on avait profité de sa naïveté, pour lui faire signer des papiers dont il ignorait le libellé), meurt... J'avais, peu de temps auparavant, convenu avec lui de faire une exposition de ses œuvres... ses amis l'en dissuadèrent... ... peut-être eurent-ils des raisons que j'ignore...

Il manque à ma liste d'exposants !...

Eh! bien! quoi? ça ne va toujours pas, Derain?... Je reçois de nouveau ce mot : « *Envoyez fonds... en panne au Havre!...* »

Qu'il est donc mignon, ce petit jeune homme frisé... content de soi... s'intéressant à chacune de mes expositions, en discutant, regardant, interrogeant... il m'intrigue : « Mais qui est-ce donc ? — Comment! vous ne connaissez pas le petit Lhote ? — Mais non! voilà, cependant, bien longtemps qu'il vient... » Et c'est ainsi que je fis la connaissance d'André Lhote.

Peu après, il fait partie d'un groupe avec Lacoste, Plumet, Paviot, Van Rees.

Oui, c'est comme je vous le dis! Je vends « une » toile de Lacoste! Ah! ces expositions fructueuses!

### CHAPITRE XII

MON MONTICELLI PLAÎT À ODILON REDON. — LE SYMPATHIQUE MAXIMILIEN LUCE. — HISTOIRE RÉCONFORTANTE À BEAUFORT. — LÉON LÉHMANN CANONISE. — JE ME RAPETISSE, SOUS-LOUE LA MOITIÉ DE MON MAGASIN. — CHARMY EXPOSE CHEZ DRUET. — EXPOSITIONS DE HENRI SOMM ET GRASS-MICK. — JE VAIS CHEZ LE PEINTRE CHARRETON. — LES ACHATS DU MUSÉE DE LYON. — CHARMY ET MOI PARTONS À DINARD. — NOS ANGOISSES. — LES H... RUE LA BOÉTIE.

A quoi pensai-je en cherchant à sous-louer l'une de mes deux boutiques ?... les pourparlers ont cependant été entamés déjà avec ma voisine, brocanteuse, qui voudrait s'agrandir... Pour moi les affaires sont si mauvaises !... je verrai... peut- être me déciderai-je...

Je viens de trouver un Monticelli qui plaît tant à Odilon Redon, que je ne puis lui refuser l'échange qu'il me propose. Convenu : il me donne une peinture et deux pastels pour ce tableau.

Maximilien Luce, le peintre si sympathique, le pur indépendant, achète des lithographies de Daumier et se fait une belle collection à peu de frais ; il possède également, de Daumier, un bas- relief ( ?) tout à fait rare. Le talent de Luce est, comme chez beaucoup d'artistes, très inégal, mais il a le grand mérite de la sincérité.

Vacances. Après négociations de Lehmann avec l'hôtesse, pour la troisième fois, nous partons, mes amies P... et moi, à Beaufort (Drôme).

Comme je l'ai déjà dit, Beaufort est un petit bourg de 4 à 500 habitants, que catholiques et protestants se partagent aimablement et dans une entente parfaite...

Beaufort possède donc une église et un temple. Lehmann, fervent catholique, va à l'église; mes amies P..., protestantes convaincues, vont au temple; moi, pour leur faire plaisir, je vais aux deux. On ignore, à Beaufort, toute autre religion.

Les environs en sont fort jolis et j'aime à m'égarer en ses méandres vallonnés.

Un jour, partant à l'aventure, je préviens que je ne rentrerai que pour le dîner. J'allais à... où je devais arriver en une demi-heure de marche... une heure se passe, rien à l'horizon, pas âme qui vive... mais, je me suis trompée... où suis-je ? je vois bien, enfin ! ça et là, quelques fermes, mais tout le monde est aux champs, des chiens aboient sur mon passage ...toutes ces fermes sont désertes... Je n'en mène pas large !

PAN 11 Q

Ah! j'aperçois au loin une femme ramenant son troupeau, je marche au-devant d'elle : « Pardon, Madame, je me suis égarée ; ne suis-je pas à...? — Oh! non! vous êtes à l'opposé... d'où venez-vous? — De Beaufort. Pourrai-je aller ce soir à...? — Vous y arriveriez trop tard... mais attendez donc ma fille, elle ne va tarder à rentrer... Tiens! justement, la voici! » Arrive, en effet, une jeune femme très avenante : « Mademoiselle s'est perdue ; elle habite, en ce moment, Beaufort, dit la mère... — Ah! oui! vous êtes à Beaufort avec vos amies, je vous connais bien ; c'est mon mari qui a organisé la fanfare. » En effet, cet homme parvint à intéresser tous ces paysans à la musique et à en faire des instrumentistes très sortables ; ils répètent chaque soir, mettant nos oreilles à de dures épreuves... la fanfare donne de bons résultats au point de vue moral, enchante les indigènes et tient bon.

«— Entrez donc vous reposer, dit l'aimable femme, et goûtez donc ces fruits ; on va vous faire un lit et vous repartirez demain matin. » Une manne remplie de fruits est apportée devant moi... « Impossible, Madame, et tous mes remerciements pour votre aimable accueil, mais mes amies seraient trop inquiètes. Je repars même immédiatement, car j'ai promis de rentrer pour le dîner. — Soit! mais attendez au moins que l'orage soit passé et je vous mettrai sur votre chemin. Pendant ce temps, nous pourrons causer. » Une curiosité sympathique anime le visage de cette femme, et puis un besoin de parler, de voir des gens, de vivre enfin! L'orage éclate. Assises toutes deux devant la fenêtre, l'interrogatoire commence : «Vous vous plaisez à Beaufort? — Beaucoup, puisque c'est la troisième année que nous y venons... » Un temps, puis : « Vous êtes catholique? — Non! » Alors, souriante et convaincue : « Vous êtes donc protestante? — Non plus!... » Désemparée, presque craintive : « Mais alors... qu'est-ce que vous êtes? » Dois-je le dire, et quelle impression fera ma réponse? mais il faut dire la vérité, le contraire serait répugnant; je lui dis bien doucement pour ne pas l'épouvanter : « Je suis juive! » » 104

Elle sursaute! Dois-je partir?... Elle se remet vite, me prend les mains: « Juive! comment c'est « çà », les Juifs? mais je ne savais pas, je croyais... — Voyons! dites-moi ce que vous croyiez... qu'ils avaient des cornes?... qu'ils étaient... comment? » Elle me saute au cou: « Ah! que je suis heureuse! on a dit tant de choses contre eux depuis l'affaire Dreyfus! mais je ne savais pas qu'ils étaient si gentils!... (ça, c'est pour moi!) — Pendant cette malheureuse affaire, vous auriez dû, vous comme bien d'autres, mieux vous documenter, peser le pour et le contre, votre opinion eût, ainsi, été facilement faite, à condition, bien entendu, de ne pas avoir de parti-pris, ce qui, malheureusement, était le cas pour bien des gens... — Prenez donc

NdMLM: Berthe Weill n'était pas pratiquante. Une présentation par Carter Harrison, l'ancien maire de Chicago et collectionneur à la Galerie, résume bien son rapport à sa religion: « It was the Jew in him [Modigliani], quite as much as his undoubted artistry, that had excited Berthe Weill's admiration and affection. Unlike her fellow Jewess, Gertrude Stein, who as far as I have managed to red her effusions never once has made reference to her race, Berthe far from being ashamed of it glories in her Hebraic blood. Once I had commented on the number of younger Jews who have reached eminence in modern art, Pascin, Modigliani, Soutine, Zadkine, Chagll, Kisling – her sole answer was: « Pourquoi pas? Ils sont d'élite ». A pretty play on the word, a suggestion both of the elite in art and the Biblical « elect » or God's chosen people! » - Bibliothèque The Newberry à Chicago, Fonds MMSHarrison - box14 - folder 699, p. 14-15.

des fruits, de la crème... si, si, on va vous faire un lit! » Il me faut discuter longuement pour pouvoir partir...

Ce joli souvenir ne devait jamais me quitter...

Pendant ce temps, mes amies et Lehmann s'inquiétaient de mon retard, se demandant quel abri j'avais pu trouver pendant l'orage. Lehmann, parcourant la route que j'aurais dû prendre, demandait partout si on ne m'avait pas vue, donnant mon signalement. Enfin j'arrive. J'aperçois, au loin, Lehmann, je siffle... il me voit ; cheveux au vent, mes amies, me retrouvant indemne, me « font la tête » pour avoir causé ce désarroi, si bien que je tais mon aventure et me couche sans mot dire, de peur que Lehmann, fervent catholique, mes amies, ferventes protestantes, ne puissent comprendre la douce sensation qui m'étreint. C'est la seule fois où je n'eus pas peur de l'orage!

J'avais d'ailleurs d'autres griefs à leur actif...

L'amitié est un sentiment impossible à obtenir ; l'amitié, comme je l'entends, toute de franchise et d'abandon de soi ; on a toujours des amis, mais de l'amitié... je n'en ai pas encore trouvé : la méfiance, la jalousie, l'exclusivisme... oui ; mais la vraie... pas encore. Il me semble qu'entre hommes, c'est plus facile...

Je surpris plusieurs fois, et sans intention d'écouter, je vous prie de le croire, des colloques sur les religions auxquels je me souciai peu de prendre part, même s'ils m'en eussent priée, entre mes amies P... et Lehmann. Je dois dire qu'ils se gardèrent bien de m'associer à leurs discussions.

Mes amies P... sont des femmes délicieuses, mais trop portées sur ces questions, et, ce qui gâte tout, sur les questions d'occultisme, par surcroît; moins au point de vue philosophique qu'au point de vue... *fumistique*, si bien qu'elles n'en peuvent distinguer la contradiction par rapport à leur esprit religieux.

Lorsque je fis leur connaissance, je parvins à faire dévier sur la peinture, la musique et la littérature ce penchant débilitant, ce qui nous valut de très agréables soirées.

Mais Lehmann vint, et toute mon œuvre fut détruite. Alors commencèrent ces colloques, souvent interrompus par mon involontaire intrusion.

L'œuvre inconsidérée de Lehmann me navrait ; pour elles, il était un Dieu! Se carrant dans sa divinité, il fit sa chose de ces deux créatures, qu'il annihila progressivement ; se jouant de ce qui pouvait, en elles, rester... d'humanité, si j'ose dire... D'un mot, il eût pu faire cesser cet état de choses, il ne l'a pas dit et les laissa pantelantes : elles ne sont plus aujourd'hui que de pauvres épaves... Œuvre néfaste!!

\* \*

C'en est fait : je sous-loue à ma voisine un de mes magasins. Elle m'assure de sa franchise, de sa parfaite honnêteté : « *Jamais d'ennuis avec moi !* » Pourquoi tous ces préambules ?... on devrait toujours se méfier des gens qui crient sur les toits, comme les ivrognes : « *Je suis un honnête homme, MOI!* » Je suis très confiante jusqu'à ce qu'un moindre petit fait me donne des doutes ; alors c'en est fini pour moi de ces *honnêtes* gens...

La porte qui fait communiquer les deux boutiques est bouchée, et me voilà reléguée dans la plus petite ; quelques travaux de raccords indispensables. Pas d'expositions pour plusieurs mois, l'espace est trop restreint. Lorsque j'ai commencé, ça n'était cependant pas plus grand, mais... se rapetisser est un peu humiliant.

Mais oui, Dufy, je me remets de plus en plus à l'ancien!

Charmy me montre un ensemble de peintures tout à fait intéressant qu'elle voudrait exposer ; chez moi il n'y faut pas songer ; j'en parle à Druet, qui accepte avec plaisir de lui faire une exposition... Succès!

Passant un jour avec Braque, Picasso entre avec lui en mon réduit : « Tiens! vous avez diminué votre galerie? — Oui! les Jeunes me donnent trop de soucis! » Fils d'un entrepreneur de peinture, très au « plâtre » (comme on dit à Montmartre), Braque, ironique et... méchant, me dit : « Oh! vous finirez bientôt dans une échoppe! » et de se tordre. (Ah! pour du tact, ça, c'est du tact!) Puis, se grisant de tant d'esprit : « Et mes 90 francs? » (J'avais vendu 100 francs une toile de lui ; j'en attendais le paiement.) « Je vais les toucher certainement cette semaine, vous les aurez. » De son poing, frappant sur mon bureau : « J'veux mes 90 francs, «... d... D...! — Oh! inutile de casser ma table et mon tympan ; ce que vous toucherez aujourd'hui ne vous fera pas mal au ventre. » Ils partent, lui, furieux, Picasso riant sous cape... il les reçut quelques jours après ses « 90 francs, n... d... D... ».

1911. Premier terme à toucher de ma sous-locataire... si *honnête*! elle conteste déjà le montant des portes et fenêtres comme si cet argent entrait dans ma poche; et, comme nous avons la colonne montante, l'électricité, le gaz, en compte à demi, cela me prépare d'heureux jours...

En février, M. André Level me propose de faire une exposition de dessins et aquarelles d'Henri Somm; cet ensemble ne souffre pas de l'exiguïté de mon magasin... Deux ou trois vendus... misère! En mars, toujours sur la proposition de M. Level, je fais une exposition de peintures de Grass-Mick... deux vendus... Je me demande ce que je deviendrais si j'avais lâché l'ancien.

M. H..., amateur, dont j'avais toute la confiance (que j'ai toujours), me parle de Charreton, dont il a remarqué les œuvres aux *Indépendants*; son adresse, trouvée dans le catalogue, il me prie d'aller chez cet artiste pour lui demander de me confier quelques peintures, afin d'en faire un choix.

J'expose à Charreton les desiderata de M. H...; son atelier vaste et somptueux n'a rien de comparable avec ceux que j'ai l'habitude de voir chez les jeunes artistes. Très aimable (il connaît ma Galerie), il me montre sa peinture... et me persuade qu'il vaudrait mieux que l'amateur vînt chez lui : « *Vous* 

savez, je ne suis pas comme les autres, je saurai vous en tenir compte. » Je partage cet avis, et arrive, non sans peine, à décider M. H... à aller choisir en son atelier. Nous y allâmes ; mettant de côté quelques toiles, il pria l'artiste de les porter chez moi, ce qui fut fait... Achat, puis d'autres, puis d'autres encore... enfin, Charreton exulte. Cela ne suffit pas... il vient me trouver et me dit : « Vous qui êtes bien avec M. H..., vous ne pourriez pas me faire décorer ? — Je ne sais, je vais lui en parler. » Moi, je trouve cela très... rigolo, que voulez-vous ? J'en parle à M. H..., qui me dit : « Oh! rien de plus facile! il le mérite autant que bien d'autres... dites-lui qu'il m'envoie ses papiers, etc... » Je fis la commission et mon Charreton fut décoré. Oh! alors, il fait bien les choses : il offre à Mme H... une grande corbeille de fleurs, peinture. Quant à moi... je suis très patiente... mon tour viendra...

Vers le mois de juillet, les acheteurs du Musée de Lyon, amenés par Jacques Martin, le grand peintre lyonnais connu, viennent et m'achètent une superbe aquarelle de Jongkind et une très belle et très importante peinture d'Odilon Redon. Expédition, puis réunion du conseil du Musée qui accepte l'achat, mais tout cela demande du temps et voici venir les vacances. Cet été 1911 est particulièrement beau et chaud. L'atelier de Charmy, place Clichy, est comme une serre, il est impossible d'y demeurer par cette chaleur. Mon terme payé, il me reste, en tout et pour tout, une quinzaine de francs ; jusqu'au 12 août, je vends encore quelques bricoles ; enfin j'ai vécu et pu réunir 26 francs... Je suis riche, puisque je vais aussi toucher de Lyon : « Avez-vous de quoi payer seulement votre place pour Dinard ? dis-je à Charmy, je me charge du reste. — Voui ! » Je connaissais une femme qui tenait, à Dinard, une pension de famille. En route ! nos deux places payées, il nous reste une dizaine de francs... A Dinard, je parlemente avec cette femme qui consent à attendre... Quinze jours se passent... rien ! nous n'en menions pas large ; il nous reste encore quelque menue monnaie, de quoi envoyer des dépêches à Lyon... Enfin ! on doit toucher ! mais... il faut envoyer 35 francs pour frais et papiers timbrés !... M ! je ne les ai pas ! nos derniers sous pour une autre dépêche. La directrice de la pension commence à nous regarder de travers...

Tout arrive, enfin! un monceau d'or nous échoit! (je soupçonne fort Jacques Martin d'avoir avancé les fonds). Nous payons notre pension et, pour *punir* la directrice de sa méfiance, nous lui annonçons notre départ.

Elle en fait une tête!

Sur le port d'embarquement pour Saint-Malo, nous trouvons un hôtel magnifique et tout neuf. Qu'il fait bon vivre lorsque la tourmente est passée! Mais quel assaut! venette! chaleur! Ma devise est bonne, « tout s'arrange! »

Retour. Si tout s'arrange, mon *honnête* voisine cherche, elle, à m'arranger, moi !... dans quel guêpier me suis-je fourrée, en sous-louant à cette virago ? si encore j'y avais trouvé mon bénéfice ? mais non ! elle paie exactement la moitié de mon loyer et toute la durée du bail.... Poire je suis ! poire je reste ! Encore un de ses méfaits ! Ma femme de ménage (qui m'est très dévouée), passe un soir vers 9 heures

et entre, furibonde : « Mademoiselle, la voisine a tout allumé dans le magasin fermé, elle a bouché l'imposte avec un rideau pour qu'on n'aperçoive pas la lumière du dehors. » Cette idée saugrenue et imbécile était venue à cette mégère dans le but de me faire payer le plus possible, puisque nous étions en compte à demi, quitte à payer, elle aussi, bien plus qu'il ne faut : « C'est bien, dis-je, pas un mot ! demain, à la première heure, cherchez un électricien qui coupera les fils. » Ce qui fut fait. A sa grande surprise, son magasin resta le soir dans l'obscurité. Le gaz fut également coupé, il ne lui resta plus qu'à chicaner sur le loyer.

1912. Mon jeune frère se marie à Versailles.

Rien de transcendant en ce commencement d'année. Puisque la précédente a été mauvaise, espérons mieux.

Les deux sœurs H..., mes amies, s'installent dans un superbe magasin, rue La Boétie, comme antiquaires.

Elles voient grand! il me semble alors qu'il faut pour cela beaucoup plus d'envergure qu'elles n'en ont.

#### CHAPITRE XIII

CHARLES MORICE, CRITIQUE D'ART. — UN BEAU RENOIR À VENDRE. — LES MARCHANDS FACÉTIEUX. — EXPLOITS DE L'AVIATEUR GARROS AU CROTOY. — JEAN MARCHAND, LE SCRUPULEUX. — L'ASSOCIATION MARSEILLE-VILDRAC SE DISSOUT. — LES ATELIERS BOULEVARD DES INVALIDES. — PROFESSION DE FOI. — MES ABUS DE CONFIANCE. — UHDE ET LE « JEUNE HOMME ». — CRAVAN, LE FROUSSARD. — LA SECTION D'OR. — CHEZ FURSY. — TABARANT ME PRESENTE LOUISE HERVIEU.

Le critique d'art Charles Morice, ami de Gauguin, faisant partie de la pléiade symboliste, homme d'un talent incontestable, indépendant sincère, me propose de faire l'exposition d'œuvres d'un jeune artiste qu'il a découvert. Rendez-vous est pris à la *Closerie des Lilas*, le matin à dix heures, pour aller ensemble chez cet artiste. J'arrive à l'heure dite à la *Closerie*; Charles Morice était attablé devant une absinthe, et... j'avais la sensation que ce n'était pas la première...

Enfin, vu le peintre Jean Berger. Je ne puis refuser de faire cette exposition. Préface imposante de Charles Morice et ... deux peintures vendues.

Ah! mon pauvre Camoin! quel trio nous faisons, vous, Charmy et moi! comme misère, nous sommes comblés!

Une tante de Camoin désirant acheter une peinture de Renoir, il y a quelques années, Camoin l'avait accompagnée chez le Maître à Cagnes, où elle fit l'acquisition d'un magnifique tableau, représentant un nu couché dans un paysage. Elle charge, aujourd'hui, Camoin de négocier cette peinture et il me la confie à cet effet. Le prix demandé est de 12.000 francs et nous ne devons le garder que trois ou quatre jours. J'écris à Eugène Blot ; il vient : « Ah ! il est beau ! » (Mais sa compétence artistique ne lui offre aucune garantie... S'il était faux ?) « Vous savez, ajoute-t-il, j'ai beaucoup de peintures de Renoir ! » Alors, il m'en flanque plein la vue... et l'ouïe ! « Combien croyez-vous que j'en aie ? » Que m'importe ! mais il continue : « Dans cette quinzaine j'en ai déjà vendu 8..... 30.000 francs chacun ! et le portrait de Diéterle ? 100.000 balles ! »

Alors moi, timidement: « C'est donc tout indiqué, celui-ci remplacera les vendus... — Oh! j'en ai encore assez! trouvez-moi donc des Van Gogh... » Je fais venir Georges Bernheim: « Combien en demande-t-on? — 15.000 francs. — Offrez trois mille!... » Je rends le superbe Renoir; inutile d'insister, mon pauvre Camoin! ça ne sera pas encore cette fois-ci que nous gagnerons les quelques louis qui nous

tireraient d'embarras.

Je trouve un joli petit Van Gogh et, pour m'amuser un peu, j'écris à Blot qui vient : « Vous qui m'avez demandé des Van Gogh, en voici un qui, je crois, n'est pas trop mal! — Ah! il est beau! » (air connu : mais sa compétence... etc...) « Mais savez-vous combien j'en ai vendu cette semaine? ... 8!... et savez-vous à quel prix?... 30.000 francs chacun... — Oh! laissez-moi vous regarder! un tel brasseur d'affaires, je n'en ai jamais vu! »

Si on lisait jamais ces lignes, on objecterait que c'est là pure invention de ma part ; c'est cependant l'exacte vérité, et je défie qui que ce soit de m'en donner le démenti.

(C'est dans la suite et plus d'une fois que j'entendrai cette phrase : « Ah ! Mademoiselle Weill ! vous devriez être riche, avec tout ce qui vous est passé dans les mains... » (et toutes ces aides !...) mais n'anticipons pas)<sup>105</sup>.

La pauvre Charmy a une crise d'appendicite aiguë ; il faut l'opérer à chaud, ce qui est fait à Dubois où elle est transportée, promptement.

Très bien réussie, l'opération ; au bout de dix jours, elle est sur pied et prépare son emménagement pour la rue de Bourgogne ; après quoi, elle part à Lyon se reposer.

Je pars, moi-même, quelques jours au Crotoy où mon frère villégiature en famille.

La pluie n'a pas cessé pendant les huit jours que j'y ai passés. Le champ d'aviation (voilà du nouveau pour moi) me passionne et, malgré la pluie, je ne le quitte pas ; ces prouesses sont impressionnantes, et un vol de Garros, particulièrement, met le comble à mon enthousiasme...

Retour. Les livres se vendent, mais cela ne chiffre pas, et il faut s'alimenter sans cesse... je crois qu'une fois de plus, ma propre bibliothèque va y passer. J'ai un joli confiturier 1830 en cristal, qui plaît beaucoup au peintre Jean Marchand, lequel me propose de le lui échanger contre une petite peinture de lui ; j'accepte, bien entendu.

J'avais fait, il y a quelque temps déjà, la connaissance de Jean Marchand, par l'entremise de mon professeur de chant, Mme Ghist. Je vendis même quelques toiles de lui ; puis Marseille, qui venait de se séparer de son associé Ch. Vildrac, le littérateur connu, lui fit un contrat. Les Segonzac, L.-A. Moreau, Boussingault, etc., trouvèrent également en Marseille un actif et dévoué défenseur. Marchand est la droiture même, poussant le scrupule jusqu'à la manie ; si bien que si, par hasard, en compagnie de Marseille, il me rencontre, il se sent très gêné, me disant à peine bonjour... pensez donc! si Marseille allait croire qu'il me vend clandestinement des toiles! ce à quoi l'autre ne pense

100 PAN 12

NdMLM: Ce constat est confirmé: « [...] à la fin du XIX et au début du XX, l'impuissance du marché à déceler les valeurs esthétiques que devait par la suite opérer l'histoire de l'art moderne et la hiérarchie économique opérée à chaud par le marché n'a rien eu de commun avec la hiérarchie esthétique que devait par la suite opérer l'histoire de l'art, tribunal auquel l'œuvre d'art, par sa durabilité, a la possibilité de recourir. Le grand art ne fut pas celui que la bourgeoisie avait payé cher, mais celui que personne, ou presque personne, n'avait acheté », MOULIN Raymonde, Le marché de la peinture en France, Éditions de Minuit, Paris, 1967, p. 33.

#### même pas.

Enfin! nous faisons l'échange pour le confiturier. Il m'apporte son petit tableau en me recommandant de ne pas le dire à Marseille. Il eût été cependant si simple de le lui dire!

Le lendemain arrive chez moi Armand Parent, le violoniste, amateur ; pas violoniste amateur, non, violoniste et amateur de peintures de Jeunes. Pour 50 francs, il achète le petit paysage de Jean Marchand ; lui faisant part des scrupules de l'artiste, je lui demande de tenir vis à vis de Marseille cet achat secret : « Mais, c'est entendu ? d'ailleurs vous me connaissez mal, je n'ai pas l'habitude de parler de mes acquisitions. »

Le soir même, Marseille était au courant, et furieux du prix vendu (comme on le voit, aucun détail ne fut omis). Tout effarée, arrive Lévitzka : « Qu'avez-vous fait ? Marseille est en colère. — Que vou-lez-vous que j'y fasse, si les amateurs sont des chameaux ? et puis vous direz m... pour moi à Marseille. » J'ignore si la commission fut faite...

Lévitzka, compagne de Jean Marchand, est d'un dévouement quasi-maternel. Je l'avais connue au temps où, débarquant de Kiew, elle habitait dans l'ancien hôtel Biron, devenu aujourd'hui le musée Rodin, et où quelques artistes avaient trouvé à bon compte de superbes ateliers ; Matisse y habita également un certain temps. Lorsque, sur sa demande, j'allai la voir, je remarquai quelques peintures qui dénotaient un sens de la décoration qu'elle développa intelligemment dans la suite.

Je fais quelques affaires avec mes amies H. dans leur beau magasin de la rue La Boétie. C'est dur ! et je les crois mal taillées pour la lutte, la persévérance...

Une femme, ancien modèle, à laquelle j'ai acheté quelques bricoles, mène une vie pénible et sans joie ; c'est pour l'aider que je consens à ce qu'elle me donne quelques leçons de piano. Je me donne beaucoup de mal et voudrais arriver à jouer de façon passable, et, comme ça ne vient pas facilement, je suis agacée, ce qui provoque en moi une excitation... sudatoire. Ce voyant, cette personne, devenue assez dodue, ayant beaucoup de prétention à la jolie femme, me dit, à la première leçon déjà : « Est-ce moi qui vous mets dans cet état ? » Ça m'a coupé le sifflet !... elle est si misérable que je n'osai pas la remercier sur-le-champ, mais à la 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> leçon... Comme la bêtise et la prétention marchent de pair !... (ou par paires).

Mais oui, j'aime les jolies femmes, mais surtout intelligentes, vivantes, un tantinet drôlichonnes et... élégantes... (oh! ne me regardez pas avec ce mépris parce que je n'ai rien de tout cela)!... oui, je les aime, les admire comme un joli bibelot qu'on a plaisir à voir, à palper; quel mal y a-t-il à cela? j'aime à m'entourer de jeunesse, et, en un mot, de tout ce qui peut rendre la vie supportable. J'ai trouvé tout cela en Charmy, et pour ces raisons, je l'aime... loin de m'en cacher, je m'en honore, au contraire... les précieuses, les *m'as-tu vu*, je les fuis comme la peste.

Voyons! passons aux choses sérieuses!

Georges Bernheim me confie, au prix de 300 francs, une ravissante peinture d'Od. Redon que je

vends à un confrère, Hodebert, dont le petit magasin se trouve faubourg Saint-Honoré, face à la galerie Barbazange, pour 350 francs. Quelques jours après, Bernheim, dans sa magnifique auto (Rolls-Royce ou Mercédès, je ne m'y connais pas) vient chez moi. Il avait eu vent de cette riche négociation, sans doute, peut-être lui avait-on proposé ce tableau : « Je viens chercher mon Redon. — Ah! il est vendu, je vous porterai les fonds cette semaine... — Comment! vous n'avez pas les fonds? (Rolls-Royce ou Mercédès?)... Je vais, de ce pas, au commissariat, déposer une plainte en abus de confiance. — C'est le moment de prendre votre auto, car « de ce pas » vous n'iriez pas assez vite... » (« Ah! Melle Weill? vous devriez être riche »...)

J'ai souvent aussi la visite d'un jeune Allemand, Uhde, petit amateur, de goût assez avancé ; il fit même un ouvrage très documenté sur le Douanier Rousseau. Ce jeune homme d'aspect très aimable, me dit un jour : « Oui ! je me suis marié... » Eh ! bé ! quelle est l'heureuse mortelle ? Robert Delaunay fréquentait très assidûment le ménage... Un autre jour, Uhde me dit : « Vous savez, ma femme n'est plus ma femme... elle a épousé un jeune homme... » Delaunay est le jeune homme ! 1913. Treize ! j'aime ce chiffre, sept aussi. Cette année sera peut-être meilleure... il le faut !! Quel est ce mystérieux jeune homme qui parle, qui parle, me grise de paroles, s'en grise lui-même ? En Russie, il fut danseur en habit noir ; à Paris, habitué des asiles de nuit, (soi-disant) se nourrissant d'arlequins aux halles ; (qu'il dit) à la préfecture ; (plutôt !) en Allemagne, en Italie, partout, partout ! Pour l'instant, il travaille avec Utter et Valadon que j'avais perdus de vue, et avec lesquels je renoue connaissance. Enfin, ce type a roulé sa bosse, partout ; il parle, il parle ! cuirs et mensonges, quel salmigondis de langage !... Pour placer de la peinture, quelle faconde ! mais il ne montre toujours pas ses chefs-d'œuvre : « Ça viendra ! dit-il avec assurance. — Oh ? vous savez, moi, je m'en contref... ! » C'est Heuzé...

Les Indépendants sont, comme chaque année, très critiqués. Un boxeur, Cravan, fonde une une petite revue « Maintenant », qu'il rédige seul ; il y insulte les peintres et tient des propos orduriers sur les femmes surtout : Valadon et Marie Laurencin, particulièrement. Robert Delaunay a aussi son paquet... et quelle raclée !! Tollé général chez les artistes ; ils se rendent en masse à la salle Champollion, où ils avaient donné rendez-vous à Cravan qui devait y donner un numéro de boxe : ce crâneur, lâche et grossier, ne vint pas, il a eu peur...

Je me demande par quel hasard M. Malpel fréquente cet oiseau. Il l'amène, un matin, chez moi. Devant ces deux... pièces montées, mesurant au moins 1 m. 95 à 2 mètres, j'avais positivement l'air d'un petit banc : « Avant tout, asseyez-vous ! cela fera à peu près ma hauteur. » Présentations : « Ah ! c'est vous le sieur Cravan ! L'insulteur des femmes ? vous faites là un métier bien malpropre. — Voyons ! me dit-il en riant, vous êtes féministe, je suppose ? — Certes ! — Eh ! bien ! c'est l'égalité de l'homme et de la femme ; alors, je n'ai pas plus de formes à prendre avec les femmes qu'avec les hommes. — Oh ! vous arrangez cela au profit de votre propre sécurité, car vous vous dérobez dès qu'il s'agit de prendre vos res-

ponsabilités. Il y a la manière, Monsieur ; en France, on a le respect de la femme et de l'individualité de chacun... vous jouez, je le répète, un jeu malpropre. »

Il rit jaune... ils partent. Lorsque la guerre éclata, peu après, Cravan s'enfuit. M. Level qui détenait des numéros de sa revue *Maintenant* me les apporta, ayant appris sa désertion : « *Je ne veux rien garder chez moi, de cet individu.* » C'était, en effet, compromettant... et si gentil pour moi!! Mais, j'anticipe.

J'ai une très importante peinture de Henri Rousseau que je vends à Libaude. Des livres! des livres! le chiffre 13 me réussit parfois, mais cette année 1913, quelle poisse!

Grande exposition de la « section d'or » rue La Boétie. Tous les cubistes, sous-cubistes, et... succédanés. Quelle vie ! quelle jeunesse ! c'est la chose indéniable qui se dégage de cette manifestation. Quelques visiteurs sont effarés, mais les snobs... « comprennent ».

Pour les sous-machins et sous-choses, je ne marche pas ; Marie Laurencin me dit : « *Vous y viendrez ! vous verrez !* » Je me suis toujours intéressée à tout ce qui est nouveau, et continue, mais je ne professe pas une admiration béate pour les fumistes, bien que ce soit très bien... porté ! Robert Delaunay expose une imposante Tour Eiffel. Apollinaire est aux anges...

A Montparnasse, le théâtre de Bobino est le rendez-vous du *tout-Paris des premières* : on y joue du Molière. Antoine suit assidûment ces représentations. Grand succès.

A Montmartre, la boîte à Fursy fait recette ; c'est le rendez-vous de la plus haute aristocratie de tous les pays... c'est pourquoi j'y avais mes entrées... hum!

Un jour, Méphisto, dit l'aîné, un de la boîte, me dit en passant : « Tu viens, ce soir ! » (Les gens de

théâtre tutoient tout le monde.) « Oui ? » que je lui réponds. — Alors, viens de bonne heure ! » J'emmène mon amie V. et sa tante. Arrivées au contrôle, Fursy nous accueille assez fraîchement : « Ah ! Melle Weill ! avec sa smala ! » Si j'avais été seule, je serais partie, mais je me devais à mes invitées. Maugréant, Fursy nous place, néanmoins. En franchissant la salle, je comprends l'algarade du patron ; toute bondée ; les loges retenues par des gens constellés de brillants et pierreries de toutes sortes et de toutes grosseurs, salle étincelante d'une aristocratie cosmopolite et française. Nous en ouvrons, des quinquets ! cherchant à mettre des noms sur toute cette foule chamarrée... Et « Môssieu Fourrsy » par ci, et « Môssieur Fourssy » par là... il ne savait où donner de la tête et, de salamalecs en salamalecs, devant une salle houleuse, la représentation commence... succès fou ! Le lendemain, je demande à Méfisto : « Mais qu'y avait-il donc hier au soir ? quelle salle épatante ! — Mais tais-toi donc ! je ne savais rien : il y avait tous les grands-ducs Vladimir, Alexis etc... ; la grande-duchesse Vladimir et toute sa suite ; toute la famille Carnot, de grands dignitaires de différents pays orientaux... — Oh ! comme c'est dommage que je n'aie pas su... une bonne petite bombe dans tout le tas ! épatant ! hein ? comme effet... ah ! et puis quand Fursy me recevra de cette façon... je l'eng... » Et de nous tordre, car je promets toujours beaucoup plus de beurre que de pain.

#### Les expositions reprennent...

Mon ami Tabarant, le critique d'art bien connu, m'amène une artiste qu'il me recommande chaleureusement : c'est Louise Hervieu. Elle me semble très excitée, révoltée... encline au suicide... ah! les temps sont durs!... misère! Cette jeune personne a du biceps, aspect costaud! brrr! Lorsque Tabarant revint quelques jours après, je lui dis: « Vous n'y pensez pas! faire une exposition à ce colosse! elle me fait peur! si je ne vends pas, elle me flanquera ses toiles à la tête... » il rit mais ne me contredit pas...

#### CHAPITRE XIV

LE CUBISME EXPLIQUÉ PAR GLEIZES ET METZINGER, AUSSI PAR APOLLINAIRE. — SIX MÈTRES DE CIMAISE, 20 EXPOSANTS ET NON DES MOINDRES. — LEVITZKA, LHOTE ET CHARMY, EXPOSANT ENSUITE, VENDENT TOUT. — LE LIBRAIRE M'A EUE. — VACANCES ET AUVERGNE. — LES SOIRÉES DE PARIS. — JEAN DUFY AQUARELLISTE. — L'ANNÉE 1914 S'ANNONCE BONNE. — VENTE DE LA PEAU DE L'OURS. — LE GRANDISSIME DIEGO. — RIVERA. — SARAJEVO! — JAURÈS ASSASSINÉ. — LA GUERRE!... — MA BELLE-SŒUR MEURT À 20 ANS. — MON FRÈRE AINÉ TUÉ EN ARTOIS.

Trois peintres cubistes notoires : Gleizes, Léger et Metzinger exposent un ensemble qui doit porter... fiasco !

Deux d'entre eux, Gleizes et Metzinger, ont expliqué, en un volume très recherché, leurs conceptions, et les arcanes de cet art plastique. Apollinaire, l'érudit et enthousiaste poète, parle, en un clair langage, dans le volume qu'il intitule *Cubisme* (très rare), de ce même art, avec la conviction qu'il met en toutes choses ; les profanes se laisseront-ils convaincre ? ils chancellent, finalement s'emberlificotent ; tout ce qui, pour eux, n'est pas de l'art officiel, est du cubisme...

Mes six mètres de cimaise offrent, ensuite, aux amateurs des œuvres de Charmy, Lucie Cousturier, Marval, Camoin, Raoul Dufy, Girieud, Gleizes, Lacoste, Laprade, Lebasque, Léger, Lhote, Luce, Matisse, Metzinger, Picasso, Od. Redon, Rouault, van Dongen. Il y a bien là de quoi se rincer l'œil! La poisse!... Les livres!

Exposition Lévitzka. Tout vendu! petits prix, mais sérieux encouragement pour l'artiste.

L'exposition André Lhote subit le même sort.

Charmy vend, de la même veine, une quinzaine de peintures. Ma commission, pour ces trois affaires, dut être très réduite, mais il importe pour ces trois artistes de pouvoir travailler et se renouveler ; cela permet aussi à Charmy d'aller travailler en Auvergne, sur l'invitation de Bouche.

Il me revient une anecdote comique, significative de notre mistoufle (Charmy et moi) : Elle m'arrive un matin, chic, pimpante, comme à l'accoutumée, en voiture, ma chère ! J'avais un visiteur : « Avezvous de la monnaie ! je n'en ai pas, le cocher, non plus. » me dit-elle en entrant. Je lui donne cent sous. Elle revient et, avec une ostentation vraiment drôle, me rend la monnaie des cent sous ; je reçois, riant sous cape. Le visiteur part : « Rendez-moi cette monnaie, je n'ai pas un sou ? » Ah! mes enfants!

quelle pinte de franche rigolade, cette fois !...

Très peu brillante, ma situation actuelle! pensez donc, toutes ces expositions lucratives! Je fais venir un libraire de la rue de Douai, pourquoi celui-là même qui voulut un jour me refiler de faux Lautrec, sans y réussir bien entendu? j'aurais donc dû me méfier.

Il me dit une autre fois : « Vous savez, quand les livres m'intéressent, je les paie un bon prix. » Je savais, lui en ayant acheté moi-même, qu'il les vendait, lui, un très bon prix. Je lui fais un lot de très, très bons ouvrages : il m'offre le tiers de ce que je les avais payés et... j'ai accepté... je n'avais plus un sou. Comme il a fait une excellente affaire, il revient quelques jours après pour essayer de m'avoir une fois de plus... Exaspérée, malgré ma mouise, je le f... à la porte...

Je rachète des livres! des livres!

Les vacances ! invitée à mon tour par Bouche, je me rends en Auvergne... je tombe au milieu d'une société select, un peu guindée, triste... la mère de Bouche, intelligente, très vivante, détone un peu parmi cette jeunesse... sans joie : les frères Marius-Ary Leblond qui ne rigolent pas ; Lacoste qui, devant le motif, ne rigole pas ; sa femme... chante du Duparc ; Bianchini, musicien de talent, ah ! celui-là, quand il est à table... ce n'est pas pour « *rigoler* » ! puis, la *célèbre* directrice de la galerie B. Weill... *brrr* ! dans ce milieu... c'est pas le moment de « rigoler » ! Malgré tout, ce séjour fut très agréable.

Retour. Les livres! toujours les livres! mauvais mois d'octobre... mais quand en sortirai-je? Novembre est cependant meilleur...

Apollinaire devient rédacteur en chef d'une publication très intéressante : *Les soirées de Paris*. Le n°18, le premier numéro rédigé par lui est consacré à Picasso. Le rédacteur en chef fait le service lui-même, porte en ville... c'est très sympathique.

En décembre, exposition d'ensemble : Charmy, Lévitzka, Valadon, Lacoste, Lhote, Ribemont-Dessaignes, Utter, Czöbel... quelle salade !

On ne vend pas !... je fais des rôles, cela paie les timbres.

Pauvre année! pauvre de moi! Ah! si je n'y mettais un peu de sucre, comme la vie serait amère!

\* \*

Année 1914. Tiens! tiens! Janvier s'annonce très bien... que se passe-t-il donc? vais-je, enfin! en sortir?

Le jeune Jean Dufy fait sa première exposition (aquarelles) ; c'est le frère cadet de Raoul. Bien enten-

107

du, rien vendu.

En février, un jeune Hongrois, Alfred Rèth, expose un ensemble qui a quelque succès ; il n'est pas dénué de talent.

La première vente de *Jeunes* à l'hôtel Drouot a lieu en mars : c'est la vente de la *Peau de l'Ours*. Sous cette dénomination, une dizaine d'amateurs se sont réunis pour acheter de la jeune peinture ; M. André Level est le conseilleur et l'acheteur de cette société. Le succès de la vente a été un *événement*. Le grand Picasso, « *Famille de clowns* », a tenu le record comme prix 11.600 francs, vendu à des Allemands. (J'entends par record, les prix, jusqu'alors payés pour les *Jeunes* ; il n'est pas question de Meissonier, Détaillé, Carolus Duran et autres officiels.)

Je rachète, à cette vente, une petite peinture ravissante de Luce, au pointillé, représentant la rue Mouffetard, que j'avais vendue 30 francs à M. Level, 130 francs ; d'ailleurs les trois quarts des peintures de cette vente venaient de chez moi, ce qui m'amène quelques nouveaux amateurs... source de bénéfices inouïs pour moi...

Bolliger me boude encore, moi, la cause de tous ses maux ; il fait cependant partie d'un groupe avec Jean Buhot, fils du graveur Félix, Esmein, ami de Rèth, et qui donne beaucoup d'espoir, Léon Lehmann et van Rees. Bolliger, enfin! a deux ou trois études de vendues, Buhot trois toiles.

En avril, exposition du *grandissime* Diego H. Rivera, mexicain ; il me fait l'effet de Gulliver chez les Liliputiens : je le vois très bien éteignant un incendie en pissant dessus<sup>106</sup>. J'écris moi-même la préface du catalogue, dans laquelle je blague un peu Picasso... cela ne plaît pas à Rivera : « *Picasso est mon meilleur ami, je n'accepte pas cela...* » Peu après, ils étaient à couteaux tirés.

Il vend quelques toiles *rondistes*, ce qui avive sa superbe. Ses « ronds » deviennent « cubes »... c'est alors que, revendiquant le titre de « *Maître* », il se fâche avec Picasso, qui le détient incontestablement parmi ses amis... Alors... ça l'a dégoûté, il est parti.

En mai, exposition de M. et Mme Galimberti ; ce couple décuple l'indifférence...

En juin, un ensemble d'une quinzaine d'études cubistes de Metzinger, parmi les plus jolies de couleur que j'aie eues, sont exposées sans grand succès.

Un drame : Sarajevo !... Stupeur !... la vie continue.

Charmy est allée travailler en Auvergne.

Fêtes du 14 juillet... entrain accoutumé.

Assassinat de Jaurès, navrant! Effervescence... le cœur se serre! est-ce vrai, ces bruits de mobilisation? Comme un seul homme, les Allemands ont disparu... La guerre est déclarée... ma jeune belle-

NdMLM: « M. Diego H. Rivera expose à la Galerie B. Weill, 25, rue Victor-Massé, des études et des dessins qui montrent jusqu'à quel point ce jeune peintre a été ému par l'art moderne; d'ailleurs, la sensibilité de deux ou trois dessins aurait déjà justifié cette exposition. Quelqu'un qui signe B. a écrit pour le catalogue une Préface dans laquelle l'exposant qu'il est chargé de présenter est pour ainsi dire injurié; c'est la première fois, croyons-nous, qu'un fait semblable se produit », APOLLINAIRE Guillaume, *Chronique d'art, 1902-1918*, Folio Essais, 1993, p. 455-456.

PAN

sœur accouche ce jour même...

Ah! l'enthousiasme des premiers jours! mais pour ceux qui restent, quelle angoisse! Mon frère aîné, capitaine, part le deuxième jour; plus de voitures... il s'embarque triomphalement sur une poubelle! et nous disions: « *Bon augure?* »

« Non! non! ça n'est pas possible! ce serait trop affreux! » disais-je...

Cela fut !... Sans courage pour ouvrir ma galerie, j'erre dans les rues, vais aux nouvelles... quinze jours inactive, affolée, j'ouvre enfin ! mon magasin, et comme il me reste 150 francs, j'achète des cartes et des petits drapeaux pour suivre les opérations, des cartes postales illustrées, qui sont vendues dans les rues, dans les boutiques, en masse... 1 franc, 1 fr. 50 ou 2 francs de vente par jour, cela occupe . Je reçois d'Auvergne des lettres affolées de Charmy ; elle n'a appris la mobilisation que par le tocsin, la déclaration de guerre par le départ des hommes ; elle ne sait rien, aucun détail ; ses lettres, quoiqu'avec du retard, m'arrivent, mais elle ne reçoit pas les miennes, ce qui accroît sa détresse. Je lui envoie dépêches sur dépêches, pas une ne lui parvient, j'aurais tant voulu la rassurer... du moins la tenir au courant.

Restée seule dans ce bouleversement, ma belle-sœur, la jeune accouchée se sent abandonnée, même par sa mère ; une petite bonne de 18 ans, très dévouée, est heureusement là pour l'enfant. Je vais, chaque jour, lui donner les soins indispensables. Le docteur, c'est-à-dire le boucher qui l'assista dans son accouchement, vient la voir de temps en temps, mais la fièvre persiste. Au bout d'un mois, il lui permet de se lever... une douleur à l'aîne, syncope... elle est morte !! 20 ans !!

L'enfant reste ; on trouve, non sans peine, une nourrice à Champagne, à trois quarts d'heure de Paris, mais l'armée ennemie avance, toute cette contrée est évacuée et l'on nous ramène le pauvre petit nourrisson après vingt-quatre heures de chemin de fer.

La grand'mère maternelle, qui a laissé mourir sa fille ne veut pas se charger de l'enfant, mais, comme elle a une propriété à Versailles, elle consent à ce qu'on le mette au Chesnay où, mal soigné comme le fut sa mère, le pauvre petit meurt au bout de quelques mois... lamentable!

Paris, déserté, voit défiler tous les évacués des régions du Nord, défilé sans fin, de femmes et d'enfants, d'animaux domestiques, véhicules de toutes sortes, contenant outre leurs propriétaires, en des accoutrements invraisemblables, des objets hétéroclites plus invraisemblables encore, et ce, durant plusieurs jours. Paris prévoit une résistance désespérée... moins il y aura de bouches à nourrir, mieux ce sera.

Nos ministres, députés, etc., etc., tous partis à Bordeaux, nous restons, « nous », les maîtres du pavé, les piliers. Le journal *L'Homme Libre* de Clemenceau, que je lis depuis sa fondation, est rédigé et imprimé à Bordeaux ; je ne puis avoir les nouvelles que le lendemain, aussi, pour punir Clemenceau de lâcher les Parisiens, je ne lirai plus son journal, voilà! ça lui apprendra à aller se faire « *enchaîner* » à Bordeaux, car, au retour, ce journal devient « *l'Homme Enchaîné* »!

« Non! les Allemands n'entreront pas à Paris! », disions-nous. Et ils n'y sont pas entrés...

Le départ des taxis, l'idée folle et ingénieuse de Gallieni... nous ignorions le motif de cette course effrénée... « *Non ! ils n'entreront pas !* »

Le 11, la Marne! Paris est sauvé! vive Gallieni!! Si c'était la fin!

Je vends des cartes postales à 10 centimes ; en deux mois, comme nos petits poilus, j'ai gagné 16 francs.

Terrible nouvelle pour nous encore : mon frère aîné, tué en Artois, à Mouchy-aux-Bois, le 10 octobre ! Il avait dit, en partant, à sa femme et à ses filles : « Lorsque je serai devant les Allemands, je vous écrirai simplement : Je mets mes gants blancs ! » On venait de recevoir la carte... Ces horreurs vont-elles finir ? Maudite soit la guerre !

Ils avaient pourtant demandé à se rendre : « *Kamerad !* » mon frère, à la tête de sa compagnie, marcha au-devant d'eux pour les faire prisonniers, puisqu'ils le demandaient ; ils le tuèrent lâchement, à bout portant. Très aimé de ses hommes, il fut vengé atrocement... quel carnage ! horrible guerre !

## CHAPITRE XV

CARTES POSTALES. — PETITS DRAPEAUX. — JE DONNE À DÉJEUNER POUR I FR. 25. — MAX JACOB PLEURE. — UTRILLO, MODIGLIANI SONT VENUS ME VOIR. — OZENFANT FAIT DES PUBLICATIONS PATRIOTIQUES. — MA MISÈRE NE TROUVE PAS GRACE AUPRÈS D'UN AMATEUR QUE « J'INTÉRESSAIS TANT (?) ». — LA GALERIE MALPEL A VÉCU. — CHUT! LES NEUTRES. — LES MAMELLES DE TIRÉSIAS. — MALPEL ME PRÉSENTE CHARLOTTE GARDELLE. — FAVORY. — MORT DE M<sup>ME</sup> MAYER. — DES CANONS, DES MUNITIONS. — LE FRÈRE DE RENOIR ET BASLER. — HESSEL NE TRANSIGE PAS.

Quelle fureur de cartes postales! des marchands ambulants dans les rues, à tous les carrefours; il s'en vend à profusion; les grossistes gagnent un argent fou! « Si j'en éditais moi-même au lieu d'acheter toutes ces ignominies? me dis-je. Des cartes artistiques se vendront mieux; le grossistes vont tomber dessus!... » Je fais donc faire des dessins à Raoul Dufy, à Depaquit, à Luce; il faut aussi trouver un imprimeur. M. André Level, qui trouve mon idée bonne, m'aide de ses conseils, commande aussi des dessins à Grass-Mick. On tire d'abord à 500 les cartes postales puis quelques gravures d'actualité, comme essai... Je compte bien prendre une forte commande chez les grossistes. Je leur présente mes spécimens: « Ça n'est pas du tout le genre qu'il nous faut... Voilà ce qui se vend! » Et ils me montrent des chromos dans ce goût: « Boches alléchés par une tartine! » — Poilus au bras de leur promise. — Petites femmes offrant des fleurs à Joffre... etc., etc... Impossible d'en vendre un quart de cent, et je viens de donner un bon à tirer de 2.000... avec, en plus, les gravures patriotiques... quel effondrement! Et l'imprimeur qui réclame un acompte... qui me menace!., pas le premier sou!...

Voilà le bouquet ! interdiction de vendre des cartes postales dans les rues... et ce, juste au moment où mon stock était prêt !... Peut-être aurais-je trouvé, enfin ! un grossiste-artiste !

M. Level, voyant mon embarras, m'avance l'argent pour l'imprimeur... Les cartes me restent pour compte... ne sont plus bonnes qu'à vendre au poids du papier...

Je suis écœurée des cartes géographiques pendues à mes murs... j'enlève tout pour faire place aux

tableaux... ouf! je respire! je suis enfin, chez moi!

Quelques permissionnaires viennent visiter ma galerie... quelle détente pour eux !

Mes amies H... n'osent rouvrir leur magasin de la rue La Boétie (je l'ai dit, pas d'envergure !) et parlent même de tout lâcher... « *Ne lâchez pas !* insinuai-je timidement, *ce serait dommage ; nous pour-rions, peut-être, faire quelque chose ensemble.* » Je vois les visages se fermer... mutisme complet ! (mes amies !!!)... confiance en moi ! quel dommage ! un si beau magasin !...

1915. Toujours l'horrible carnage!

Verhoeven, peu avant la guerre, avait eu beaucoup de succès en Suisse ; il commence à déchanter... les vaches maigres pour tous, hélas !

Afin de pouvoir tenir, je fais le déjeûner, chaque jour, pour quatre ou cinq personnes, à raison de 1 fr. 25 que me donne chacune d'elles... tout le monde y trouve son compte... (bénéfices de guerre!!) Puis, je dîne de temps en temps chez ma mère. Je bazarde, plus souvent que je ne le voudrais, quelques dessins ou peintures que j'avais gardés pour moi...

Max Jacob passe un jour, larmoie : « Mes frères qui se font tuer ! c'est épouvantable ! » Les larmes coulent ! Quel être pitoyable ! femmelette ! quand on a le cœur ulcéré... est-ce qu'on pleure à une tragédie ?

Une nouvelle publication paraît : « *Le Mot* », fort bien présentée. On s'arrache les numéros qui, de 0 fr. 50, montent parfois jusqu'à 10 et 20 francs. Diversion!!

Utrillo m'apporte une peinture sur carton : « Effet de neige », belle qualité, dont il me demande 10 francs. J'hésite à la lui prendre, craignant de profiter de l'état un peu... excité dans lequel il se trouve... je l'achète, cependant. Il revient, le lendemain, dans un tel état que, cette fois, je refuse de lui acheter : « Cent sous, seulement ! » C'est lamentable ! Quelqu'un a bien dû en profiter !... je ne peux pas, moi ! quelle mauvaise commerçante ! mais oui ! je ne saurai jamais que végéter ! J'ai aussi la visite de Modigliani qui me demande de venir voir ses sculptures (ce n'est que peu après qu'il trouve Zborowski, et délaisse la sculpture pour la peinture.) Il est dans un bel état aussi, celui-là !... il tombe presque sur moi... non ! non ! impossible ! je ne peux pas... qu'un autre y aille... quelle tristesse ! cet esprit si fin et si cultivé ! tête superbe ! est-ce vraiment un ivrogne ? La nouvelle publication que fait encore paraître Ozenfant, l'Elan, est de très bon goût et a du succès. On n'aspire qu'à s'évader du cauchemar qui vous étreint, de cette atmosphère infernale, de cette folie collective de carnage dans lesquels on se débat sans espoir, on s'accroche à la moindre diversion... Quelques artistes en permission viennent se retremper en ma galerie. Utter vient de s'engager et Mme Valadon me demande de lui faire une exposition ; je ne demande pas mieux. Vente presque nulle... mais l'exposition est très visitée...

Libaude achète des Utrillo... la modicité des prix ne l'arrête pas... Dufy fait des pochettes en soie, très jolies, représentant les Alliés, puis un panorama représentant les poilus de toutes armes des pays

alliés, genre images d'Epinal, très amusant. Succès. Petits prix.

Je vais passer deux jours à Saint-Nom-la-Bretèche, aux environs de Paris, sur invitation de Lévitzka qui s'y trouve...

Octobre. Novembre. Décembre. Toujours le carnage ! la série noire !... Charmy malade... misère ! misère !

J'offre alors à M. O. Sainsère, à ce moment secrétaire du Président de la République, une très belle peinture au prix qu'il voudra, tellement est intense mon besoin d'argent. Je reçois cette réponse : « *Chère Mademoiselle, à mon grand regret, je ne puis souscrire à votre offre.* » C'est ma première et ce sera certainement ma dernière tentative en ce genre. Je sus que d'autres avaient eu plus de succès que moi... Aussi, pourquoi n'ai-je pas comme enseigne, au lieu de galerie « *B. Weill* », galerie « *Weillèche-kopf* » ? je réussirais, certes, mieux.

Quelques prisonniers que je connais, dans les camps allemands, me semblent bien déprimés. Il faut s'ingénier à leur remonter le moral, et leur rendre compte de ce qui se passe en France, car ils ne savent rien. J'ai trouvé un moyen de leur écrire de longues lettres qu'ils se communiquent dans tout le camp, amusantes et explicatives dans un dialecte qu'eux seuls peuvent comprendre... c'est peu! mais que faire de plus pour eux ?...

M. Malpel, de Toulouse, avait ouvert, en 1913, une galerie de peintures de *Jeunes* rue Montaigne; Malpel, le fameux amateur qui prit la fuite à la vue de cette peinture, la première fois qu'il vint chez moi, et qui devint, ensuite, le plus avancé de tous ceux que je connaissais... C'est lui, le premier, qui acheta des Chagall, en fit une exposition, et, en dépit des sarcasmes et imprécations, lui proposa un contrat.

La guerre éclate ; il est obligé, étant mobilisé, de fermer sa galerie... tous ses tableaux sont expédiés à Toulouse... La Galerie Malpel a vécu !

Il continue, pourtant, à acheter, et, de plus en plus, va de l'avant.

Les hostilités n'empêchent pas les artistes neutres de mener grand tapage, prétendant faire leurs expositions. ...Pas chez moi! plusieurs viennent me trouver à cet effet! « *Un peu de tact, voyons! pendant que les nôtres se font tuer, vous espérez que je vais exposer vos œuvres?... Après la victoire!... peut-être!* » Il fallut plus d'une fois mettre une sourdine à leur exubérance!

Le peintre espagnol Sola, entr'autres, à qui j'avais acheté une ou deux peintures, vient m'en montrer de nouvelles : « Rien, rien en ce moment, merci ! — Cependant Rivera m'en a acheté deux, dit-il avec insolence. — Eh! bien! allez donc encore lui porter celles-ci... » Il part, furieux, en claquant la porte. 1916. Ma petite collection personnelle s'effrite, s'effrite, car si je vends encore quelques cartes postales, je ne puis vivre de ce négoce infime... quelques livres m'aident aussi pour les petits frais... Quand je pense que les poilus donnent leur vie pour cinq sous par jour, je n'ai pas le droit de me plaindre.

André Lhote, entre temps, recherche les objets 1830 et en fait momentanément commerce ; en attendant qu'il puisse se remettre à peindre, il faut tenir !

Metzinger, considéré comme fou, est renvoyé dans ses foyers...

Voici le Pactole qui coule à flots : une peinture de Charmy : fleurs, vendue 300 francs ; un petit Bonnard, 400 francs, c'est fou ! un croquis de Derain ...6 francs ! Les affaires reprendraient- elles malgré la tourmente ?

Faudrait-il, pour me remettre à flot, piétiner sur des ruines ? horreur ! non ! je préfère toute ma vie végéter... Oh ! la paix ! quand ?

C'est le moment que choisit Heuzé pour montrer sa peinture! plus d'habileté que de personnalité... A Charmy qui entre, je présente cet homme protée qui la connaît comme peintre et l'en complimente. Lorsqu'elle est partie, cette réflexion lui échappe : « Dieu! qu'elle est bien, Mademoiselle Charmy, mais je ne puis supporter qu'une femme ait plus de talent que moi! »... Attention, hein? Deux jolis petits pastels d'Utrillo vendus 25 francs.... Aubaine!

Albert Birot, poète d'avant avant-garde, ami d'Apollinaire, fonde une revue, Sic ; on ne la vend pas, on la donne, quatre sous !!... elle fait florès. Il en gagne de l'argent avec cela, Birot, et moi, donc ! Sic fut l'organe des Mamelles de Tirésias, cette folie burlesque de Guillaume Apollinaire, dont la représentation mémorable eut lieu au Conservatoire Maubel. On s'y écrasait. Succès colossal. Les fameux ballets russes de Diaghilew firent aussi grand tapage... la musique de Stravinsky fit hurler ; chahut, sifflets, enguirlandages ; Picasso, Matisse, Derain font les décors, les costumes... Parade ouvre la marche avec des décors de Picasso ; les spectateurs s'invectivent ; la jeunesse l'emporte : le succès fut éclatant.

Epoque curieuse, d'une effervescence annonciatrice d'un renouveau artistique, littéraire, pictural et musical.

Au théâtre des Arts, les tentatives de Rouché pour rénover le décor ont du succès ; plusieurs artistes appelés par lui ont accompli leur tâche, avec une vitalité si intense qu'il serait dommage de ne pas persévérer en cette voie.

\* \*

En novembre 1916, Malpel me présente une jeune artiste élégante avec laquelle je prends date en vue d'une exposition. La peinture de Charlotte Gardelle — c'est le nom de cette artiste — est, au point de vue décoratif, d'un goût très sûr.

PAN

Pourquoi les décorateurs de talent n'aiment-ils point qu'on les classe dans cette catégorie d'artistes ? Mais parce que les artistes-peintres s'estiment d'une essence bien supérieure à celle des artistes-décorateurs, bien qu'ils soient, souvent, les deux.

L'exposition Gardelle a donc lieu et deux peintures sont vendues.

Je fais la connaissance de Favory, jeune peintre très doué, venu en permission, et lui achète une jolie petite étude cubiste.

Dans des transes perpétuelles, je pars quatre jours en Auvergne pour voir ce que devient Charmy, qui y travaille avec ardeur ; cela me calme un peu.

Mme Mayer, très malade depuis quelque temps, meurt. Très affectée par la guerre, elle n'a pu supporter ces angoisses. C'est une perte et un chagrin pour moi : novembre 1916.

Et la vie infernale continue : chair à canons, jeunesse fauchée, massacre d'innocents, cynisme et lâcheté des profiteurs !

L'un d'eux vient visiter ma galerie et me dit : « Oh! moi, je m'en f..., ça peut durer, je gagne 10.000 francs par jour! » (Avec une purée, on n'a pas à se gêner, on peut se carrer et tapoter son porte-feuille...). La jambe trop courte pour la lui f..... au c...., je le flanque dehors en lui disant ce que je pense... Je sais que, depuis, il a rendu gorge, mais... c'est insuffisant! On devrait faire un feu de joie de tous ces charognards...

Quelques permissionnaires, heureux de reprendre contact avec la vie artistique... la vie !! viennent me voir. Les gradés qui ont pu économiser sur leur solde, achètent un peu, ce qui crée un renouveau d'affaires. Basler , que je connais depuis peu, fait un échange avec moi : je lui donne un croquis d'Utrillo et deux études cubistes de Metzinger contre un dessin de Marie Laurencin et un dessin de Pascin.

Les *grosses* affaires qui m'ont valu la joie de connaître ce marchand, me reviennent en mémoire : c'était en 1915, à son retour d'Amérique, je crois. Il vint me trouver et me dit : « Si vous connaissez de « gros » morceaux (n'allez pas croire que c'est du porc... c'est de la peinture), indiquez-les moi, j'ai un amateur. » Par un grand hasard, le frère de Renoir, qui habite rue Saint-Georges, entre chez moi en passant et, tout en causant, me donne son nom et me demande si je n'achèterais pas des peintures de son frère.

- Mais si! répondis-je (pas un sou en poche).

Fidèle au rendez-vous, je grimpe chez lui... ah! mes enfants! quel éblouissement! il me montre tout ce qu'il possède... aux murs, dans tous les coins, dans toutes les armoires... quelle collection de chefs-d'œuvre!

Dans la salle où je l'attends un instant (ça, c'est moins drôle) il a cloué au mur une carte avec des petits drapeaux pour suivre les opérations, et tous les attributs patriotiques du moment. Il m'avoue

qu'il est un peu gêné et qu'il vendrait volontiers une ou deux pièces.

Il déniche encore dans un tiroir une petite peinture d'environ 60 centimètres de haut sur 30 de large, un portrait de femme en pied... une merveille! « Combien me vendriez-vous ce tableau, pour moi? — Trois mille francs! » J'ai l'audace de dire : « Je vous le prends! mettez-le-moi de côté! (Je pensais trouver cette somme sans tarder!!) Et je vous enverrai un amateur pour un tableau plus important. » Convenu. J'en parle à Basler et lui donne l'adresse (quelle confiance!) Il veut se rendre compte avant d'amener l'amateur. Renoir frère lui montre la petite figure qui devait m'être réservée : « Que pensez-vous de ça ? lui dit-il. — Çâ! Çâ! répond Basler, çâ n'a pas de prix! » Lorsque je revins voir cette « figure » dont j'avais rêvé, Renoir me dit : « J'en veux 12.000 francs maintenant. »

J'ai su par Basler lui-même la gaffe qu'il avait faite. Son enthousiasme est sympathique, mais quel gaffeur! Evidemment, je n'aurais pas pu profiter de cette aubaine, mais qu'importe? je me serais sentie un moment glorieuse. En tout cas, la parole de Renoir frère n'a pas grande valeur! Il y retourne donc avec son amateur. Renoir, nationaliste enragé, et, de plus, mauvais coucheur, les met tous deux à la porte et vient me faire des reproches: « Pourquoi m'envoyez-vous des Boches? — Mais, voyons! je ne connais pas de Boches, réfléchissez un peu!! Si vous voulez, je vous enverrai un autre acheteur... (car je n'ai pas de rancune; et puis, l'appât du gain!..) »

Je vais donc trouver Hessel et lui énumère ce que j'ai vu chez Renoir, lui recommandant de ne pas heurter ce boule-dogue. Il va voir, vient me trouver et me dit : « Tâchez d'avoir le tout pour cent mille francs! » Je vais chez Renoir — un peu honteuse, je l'avoue — et lui fais la proposition : « Cent mille francs! mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de ces cent mille francs? Je n'ai jamais dit que je voulais vendre le tout; une ou deux peintures seulement, pour me permettre d'attendre. Mais qu'est-ce que c'est que ces gens que vous m'envoyez? » Bref, je suis eng..... et c'est tout ce que j'ai récolté, car Hessel n'a jamais voulu démordre du « tout ». Voilà!!

Je ne me révolte jamais pour des affaires manquées (à plus forte raison pendant la guerre). Mon détachement, en ce cas, frise le j'menfoutisme qui m'est si cher!

#### CHAPITRE XVII

15 DEGRÉS DE FROID. — LE MARCHAND DE TABLEAUX GUSTAVE COQUIOT. — IL SE BROUILLE AVEC SUZANNE VALADON. — LES GARDES DU CORPS DE COQUIOT. — JE DÉMÉNAGE DE LA RUE VICTOR-MASSÉ POUR EMMÉNAGER RUE TAITBOUT. — ROBERT<sup>107</sup> CASSE, TOUT JEUNE ARTISTE PLEIN D'AVENIR. — MME BONGARD (HAUTE-COUTURE). — LE SYNCHRONISME DE MORGAN-RUSSELL. —LES FUTURISTES. — MODIGLIANI CHEZ ZBOROWSKI. — EXPOSITION MODIGLIANI. — LES PUDIBONDERIES DU COMMISSAIRE. — CE CHANÇARD DE LIBAUDE. — L'ASSOCIATION DES VEILLEURS.

Une nouvelle revue, *Soi-même*, paraît. Le premier numéro est un tel encensoir pour moi qu'il en est ridicule, si bien que je voulais exiger la suppression du tirage. Mon mécontentement fait de la peine au rédacteur qui n'en comprend pas le motif : il l'a cependant écrit pour mon bien, dit-il. « *Je veux qu'on me f..... la paix !* » lui dis-je pour tout remerciement.

Eh! mais! on vend des Charmy! Eh! mais! un Marquet 2.300 francs ... quel gain! 200 francs!! ô honte!!

Brrr! le froid est intense! 12 à 15 degrés et pas de charbon! on fait la queue chez les bougnats pour, le plus souvent, ne rien avoir. « Bah! me dis-je, je me chaufferai au gaz! » Mon gaz gêle. L'eau bouillante que l'on jette dans le compteur gêle à mesure... je suis frigorifiée; obligée de me tenir chez la concierge qui a un petit feu de charbon. Le plombier qui vient pour dégeler ce compteur demande de grandes bassines d'eau bouillante... ma concierge le regarde, effarée : « Hein? quoi? » elle se tord. Mais où faire bouillir cette eau? elle trouve un moyen, cependant, et après tous ces transvasements, il doit emporter ledit compteur de crainte qu'il n'éclate... On patine dans mon magasin. Cette triste aventure nous met en joie... pourquoi?

On est si nerveux!

La température s'adoucit ; je reprends mon quartier d'été.

NdMLM: Il ne s'agit pas de Robert mais de Raymond Casse.

116 PAN 15

Petite exposition pour se remettre un peu... si l'on peut dire.

Je vais chez Borgeaud, peintre suisse, voir ce qu'il fait (picturalement parlant, s'entend).

« L'Arlequin », peinture d'Utter, est une bonne œuvre ; un amateur se laisse tenter.

Gustave Coquiot est devenu marchand de tableaux, depuis un an déjà... les affaires sont prospères ; cette guerre nous vaut pas mal de ces anomalies. Son appartement regorge de peintures ; les amateurs sont fort bien traités ; Porto, liqueurs des meilleures marques, cigares. On montre la peinture sans la montrer, tout en la montrant : « *Tenez ! j'ai acheté pour rien à un pauv' type qui crevait de faim...* » Ce leit-motiv se modulait chaque jour au son des cristaux, sous la fumée des cigares.

Très lié avec Utter et Valadon, l'amphitryon possède un grand nombre de toiles d'eux et d'Utrillo. Des histoires ridicules surgissent entre Valadon et lui... ils se brouillent... cancans, papotages... « Je l'ai hébergée... — Il m'a grugée... ».

Pesson, Heuzé, Giran-Max, ce dernier qui, partout, reconnaît des faux exécutés par lui, (ce dont il se vante), exploités par les marchands, (ce dont il se gausse) et bien d'autres, fréquentent assidûment chez Coquiot, se font héberger (toujours selon son expression).

Je me suis intéressée, un moment, à la peinture de la femme du sculpteur cubiste Laurens qui me semblait très douée.

Les locataires qui, ne gagnant rien, ne peuvent payer leur loyer pendant les hostilités, peuvent bénéficier du moratorium. Ma sous-locataire, qui en a gagné, elle, scandaleusement, en profite pour ne pas me payer un sou. Mon propriétaire essaie de m'intimider et, comme j'ignore que toute poursuite est suspendue, il réussit à me faire partir : je dois vider les lieux en huit jours et, comme c'est ma seule planche de salut pour me débarrasser de mon horrible co-locataire, je la saisis de gaîté de cœur... je signe une reconnaissance de dette pour mes loyers en retard, et trouve (chance inouïe) un très beau magasin 50, rue Taitbout, fermé depuis le commencement de la guerre. Je demande à visiter : « Il me le faut ! me dis-je. » Mais je n'ai que 250 francs... comment faire ? « Le prix est de 6.000 francs », me dit la concierge. — « Le propriétaire est-il visible ? — Il demeure dans la maison. » Je monte : « Monsieur, le magasin que je viens de visiter me plaît, mais je ne peux payer que 3.000 francs (comment ?) — Oh! c'est peu! allons, 3.500 francs. — Convenu! — Alors, si vous le voulez bien, nous signerons l'engagement cette semaine. — C'est entendu! »

Les six mois d'avance... Il me faut 1.750 francs ; avec les 250 que j'ai, il me manque 1.500 francs. Il n'y a pas à hésiter, je vais trouver mon plus jeune frère, à la Bourse aux grains, lui expose mon cas... l'accueil est plutôt frais... je sais bien qu'il n'est pas riche, mais je ne puis m'arrêter à ces considérations. Mettant de côté ma dignité, j'insiste et obtiens les 1.500 francs...

Je signe l'engagement et, illico, je déménage.

(Evènement fortuit !...)

Je déménage avec bonheur, certes! mais je me souviendrai plus d'une fois, non sans émotion, de

cette petite boutique de la rue Victor-Massé, berceau de nos plus chers espoirs en peinture, réceptacle de toute cette jeunesse bruyante, assoiffée d'indépendance et de renouveau qui se manifesta par des tentatives picturales dont l'éclosion eut un retentissement mondial.

Je dois donc continuer cette tâche, d'autant plus ardue que les obstacles sont loin d'être aplanis, avec des possibilités amoindries par le décuplement des frais.

Inhabité depuis trois ans, le local est dans un état de saleté indescriptible ; il faut aussi se débarrasser d'une énorme machine qui encombre tout le milieu du magasin. Peintres, électriciens, menuisiers, vite réquisitionnés, je leur dis : « Voyez ce qu'il y a à faire ; voilà ce que je veux, pouvez-vous, tout de suite, exécuter tous ces travaux ? — Mais, certainement ! — Autre chose... je n'ai pas d'argent, pouvez-vous attendre ? — Comme vous voudrez. » Et tout fut remis en état. Tableaux anciens, meubles anciens, je commence à faire quelques affaires... bon début. J'ai de la peine à m'habituer à tant de vastitude, ces locaux m'intimident... je me sens toute menue, si j'allais m'y « perdre »... je vais sans tarder m'attacher un grelot... Quel changement ! j'ai la tête à l'envers... j'arrive pour dîner, un soir, chez ma mère qui habite aux Batignolles : « Tiens ! me dit-elle, tu as enlevé ton chapeau ? » Je tâte ma tête ; mais c'est cependant vrai, je l'avais oublié et, tout le long du chemin, assez long, ne m'en suis pas aperçue...

Enfin! quel bonheur d'être loin de ce voisinage de la rue Victor-Massé! Emoi dans le quartier! une grande toile avec ma nouvelle adresse est apposée sur le magasin! Vingt ans! juste le temps de suivre assidûment l'évolution du nouveau mouvement pictural! Vingt ans!

Envoi de prospectus, « changement d'adresse », et vogue la galère...

Inauguration de la nouvelle galerie par une grande exposition d'ensemble de peintures de tous les artistes qui ont exposé chez moi. Très visitée ; succès moral seulement.

Suzanne Valadon m'apporte des peintures d'elle et d'Utrillo ; nous n'oublions pas que nous sommes toujours en guerre ... il faut vendre à petits prix ...

Car la boucherie continue : soirées dans les caves ; les obus des avions, les torpilles ne nous font pas grâce d'une nuit et tapent dans le tas sans merci. Dire que dans ce chaos, j'ai pu reprendre espoir, m'agrandir, m'endetter...

l'espoir! l'espoir!...

Un jeune artiste, Robert<sup>108</sup> Casse, m'intéresse beaucoup ; il me semble qu'il a beaucoup à dire, picturalement parlant ; il fait, pour l'instant, de la décoration pour vivre car, pour raisons de santé, il n'a pu partir.

Encore une nouvelle revue, Nord-Sud, présentée par Delmée et Reverdy.

Clovis Sagot étant mort depuis un an environ, sa veuve, avec l'aide de son commis, Charles Villette, essaie de continuer, selon les traditions de son mari. Une exposition d'Herbin, cubiste aux couleurs

<sup>108</sup> NdMLM : Il s'agit en fait de Raymond Casse.

tapageuses (le cubisme fit ce nouvel adepte) eut quelque retentissement. Villette était devenu peintre, peintre du dimanche, et Picasso, ce pince-sans-rire, le sacra « *Grand-peintre* ». Ah! sacré Picasso! il fit un beau coup! (heureusement, pas bien méchant). Mais notre Villette, complètement illettré, a des aperçus inattendus sur les arts... et sur sa personne: il a la tête à l'envers... très bon et honnête garçon, malgré tout.

A la déclaration de guerre, Mme Sagot s'affole et ferme sa galerie ; Villette est, d'ailleurs, mobilisé. Peu à peu, elle vend son stock : des cartons entiers de dessins de Picasso et autres... quel dommage ! comme toujours, sans argent, je n'ai pu en profiter.

Le jeune Casse a du talent ; ses œuvres se vendent assez bien...

Des expositions très intéressantes ont lieu depuis quelque temps chez Mme Bongard (haute couture). Ses salons sont très courus, surtout par les artistes attirés par la beauté ardente de l'amphitryonne.

Ozenfant fréquente beaucoup cette maison, et c'est là qu'il acquiert ce goût de la couture au point de fonder la firme « *Amédée* » rue Blanche... ...mais n'anticipons pas.

Morgan-Russell, peintre américain, avait fait, en 1912, avec un de ses compatriotes, une exposition : « *Synchronisme* », ainsi intitulée, en la Galerie Bernheim jeune.

En cette même Galerie, eut lieu, à cette époque, l'exposition des « Futuristes », qui déplaça bien du monde, fit couler beaucoup d'encre, dépita maintes célébrités, enchanta moult manants ; j'avoue avoir été de ces derniers : cette impétuosité de mouvement, de couleur, me fit plaisir à voir. Je suis, depuis, revenue de bien des choses ; mais il n'en était pas moins vrai que tout cela était vivant, très vivant !... mais la stagnation, en ce cas, semble bien périlleuse. (« *Qui n'avance pas, recule* » ; ne l'oublions pas !)

Pour en revenir à Morgan-Russell, son exposition actuelle dénonce ce point stagnant dont il lui est difficile d'échapper, à moins,... qu'il n'acquière plus de liberté dans la conception, partant, plus de vie... Peut-être y arrivera-t-il ?...

Réformé avec la main droite mutilée, Charles Villette peint de la main gauche assez adroitement ; je fais une exposition de l'ensemble qu'il a réuni, non sans succès.

Modigliani donne bien du mal à Zborowski, qui s'occupera dorénavant de lui. Ses œuvres se vendent très difficilement et lui-même n'est pas d'un commerce très facile... J'achète trois toiles pour essayer à mon tour.

Malpel me confie un bien beau Lautrec et, chose étonnante... je le vends! cela lui rend service car il est en difficulté au sujet d'une garçonnière qu'il doit évacuer en toute diligence; il en est si embarrassé que, pour le tirer de ce mauvais pas, je me charge de tout, lui promettant la discrétion. En une matinée le déménagement est terminé. Il me charge ensuite de la vente de peintures de Marquet, Matisse, Rouault, Raoul Dufy, Van Dongen, qui garnissaient ce petit local...

Zborowski me demande de faire une exposition de peintures et dessins de Modigliani ; j'accepte,

#### bien entendu.

Le dimanche on accroche et le lundi 3 octobre 1917, vernissage. Nus somptueux, figures anguleuses, portraits savoureux. Assemblée choisie. Le jour baisse, on allume *a giorno*. Le passant, intrigué de voir tant de monde en cette boutique, s'arrête médusé. Deux passants,... trois passants... la foule s'amasse. Mon vis-à-vis, le commissaire divisionnaire s'émeut : « *Qué qu'c'est qu'çà ? un nu!* » (Un nu est placé juste face à sa fenêtre). Il délègue un agent en civil, « amène » : « *Monsieur le Commissaire vous « ordonne » d'enlever ce nu! — Tiens! pourquoi ? » —* (Accentuant et un ton plus haut) « *Monsieur le Commissaire vous ordonne aussi d'enlever celui-ci!* » (Mon Dieu! il n'a pas encore tout vu!... et cependant pas un n'est en vitrine!) On enlève! l'assemblée choisie ricane sans bien comprendre, ni moi. Dehors, la foule, de plus en plus dense, devient houleuse: danger!

Toujours amène, l'agent revient : « Monsieur le Commissaire vous « prie » de monter. (C'est mieux « vous prie »). — Mais, vous le voyez, je n'ai pas le temps. » (Accentuant et un ton au-dessus) : « Monsieur le Commissaire vous prie de monter. » Traversant la rue sous les huées et les quolibets de la foule, je monte. Bureau bondé de patients... Je demande : « Vous m'avez priée de monter ? — Oui ! et je vous ordonne de m'enlever toutes ces ordures ! » Ceci dit sur un ton d'une insolence rare et qui ne supporte pas de réplique.

Je hasarde, cependant : « Il y a, heureusement, des connaisseurs qui ne sont pas de cet avis... Mais qu'ontils donc, ces nus ?... — Ces nus !... (yeux exorbités, avec une voix que l'on dut entendre à la Courneuve) : ces nus... ils ont des pppoils ! » (sic). Et, plastronnant, excité par les rires approbateurs des pauvres types, tassés là sous le bât, il poursuit, triomphant : « Et si mes « ordres » ne sont pas exécutés « de suite », je fais saisir le tout par une escouade d'agents... »

Pastorale...: chaque agent de l'escouade tenant un nu de Modigliani dans ses bras... Cinéma. Je ferme aussitôt le magasin, et les invités y emprisonnés aident au décrochage des toiles. M. Henri Simon, alors ministre des Colonies, Marcel Sembat, Mme Aguttes et diverses autres personnalités marquantes, venaient précisément de partir.

Ce commissaire, un nommé Rousselot, aurait dû prendre quelques grains d'ellébore ; et ce sont ces types-là qui nous firent la loi pendant la guerre !... se plaindre ? à qui ? et l'on a bien d'autres chiens à fouetter... Les cris de pudeur effarouchée de cet énergumène dénotent évidemment un état maladif, émotif, que la vue de ces nus attise.

Si j'ai parlé de la Courneuve, c'est qu'il me revient que, lors de l'explosion qui se fit entendre dans tout Paris, son émotion se manifesta bruyamment sous le coup d'une frousse formidable ; il se contenta, cette fois-là, de g..... dans la rue... pour interdire de répandre la panique... « Ceux qui répandront la panique, je les f.... dedans! » Qu'est-ce qu'il attendait alors pour se prendre par le bras ? Tous les tableaux décrochés, l'exposition suit son cours : deux dessins seulement sont vendus... 30 francs chacun. Pour dédommager Zborowski... j'achète cinq peintures.

Huit ou dix mois plus tard, on apprend la mort lamentable du pauvre Modigliani, en même temps que le tragique suicide de sa femme.

Quelques jours avant ce décès, Libaude, comme les hyènes sur une charogne, ayant appris que la santé du pauvre artiste ne laissait plus aucun espoir, battit tout le jour le pavé de Paris, et ramassa tout ce qu'il put trouver (jusqu'alors il n'avait acheté aucun tableau de lui), et, à l'annonce de sa mort, comme un fou, il court partout, disant : « J'en ai de la chance ! jusqu'à la veille de sa mort, j'ai encore trouvé des Modigliani pour rien ! il était temps !... »

\* \*

Depuis peu s'est formé une association : « *Les Veilleurs* » (pourquoi « les Veilleurs ? » quoiqu'on me l'ait expliqué, je n'ai jamais compris), dont les adhérents, recrutés par le poète Carlos Larronde, affluent en masse : la province donne en plein. Cette société a pour but de venir en aide aux artistes, c'est très bien, mais il faut pour cela être sociétaire et obéir aveuglément aux ordres supérieurs, quelle que soit leur... fantaisie. Les statuts sont très sévères !! Les *chefs*, toujours invisibles, spéculent sur la naïveté de leurs... sous-ordres (chefs psychologues et joyeux vivants !). Le peintre italien, Celli, soutenu par eux, réussit à faire une exposition chez moi, un an plus tard, et sous leurs auspices (celui-là fut malin !)

Mes amis de La Rocha font un séjour momentané à Bièvre, toujours sous les auspices de la société, car Bièvre est le centre de la colonie des « *Veilleurs* », ce qui permet à Mme de La Rocha de préparer une exposition d'art décoratif qu'elle doit faire chez moi. Marcel Hiver fréquente à Bièvre, usant et abusant des profits qu'il en peut tirer. Pour quelques-uns, la société a du bon... pourvu que cela dure!

De gros industriels du Havre casquent pour les « Veilleurs » (pour les chefs...) on les dénomme, ceuxlà, les « éclaireurs ».

Un costume spécial est alloué à chaque sociétaire... qui veut se laisser faire...; les femmes ne sont admises que comme pis-aller; les dirigeants déplorent la légitimité des couples... le mariage?... réprouvé par eux. Carlos Larronde me demande de faire une exposition des « Veilleurs » plus tard.

# CHAPITRE XVII

ZARAGA. — LES « ESPRITS » DE BERGON. — NOUVEAU COUP DE MASSUE : LA GROSSE BERTHA. — JE PARS AVEC MA MÈRE À LA BAULE. — ARMISTICE ! LA GRIPPE ESPAGNOLE. — MAUVAIS RÊVE ! — UN BEAU GESTE DE MA BELLE-SŒUR. — HEUZE VEUT MA GALERIE ! — LA GALERIE PESSON OUVRE SES PORTES. — TRISTESSE. — JE VOIS BAUCHY POUR LA PREMIÈRE FOIS. —LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — COMMANDITAIRE PEU CONFIANT. — LES VOYEURS HILARES. — COUBINE, GIMME EXPOSENT. — PAUL GUILLAUME FAUBOURG SAINT-HONORÉ... RUE LA BOÉTIE.

Le peintre Zaraga est un homme charmant qui vit seul, ne voit *personne*, ne s'entoure que de vrais amis (Fénéon est du nombre). *Je* « dois » *en être*, me dit-il. Je veux bien. Je lui achète une jolie petite peinture cubiste ; mais il évolue trop vite, et... trop peu à mon gré ; je renonce à le suivre ; alors... je ne le vois plus... je ne suis plus une « vraie » amie !

Je ne puis toujours pas lâcher l'ancien, puisque c'est ce qui m'a permis de tenir jusqu'au présent ; ce qui ne m'empêche pas d'acheter à Mme Sagot des dessins et aquarelles de Picasso... De tout ! de tout ! j'achète de tout !

1918. Si je pouvais payer mes dettes, me remonter, je serais sauvée! mais il y a toujours des anicroches qui font que toujours, il me faut recommencer... toujours!

Quelle horrible vision! tranchées, bombardements et toute cette belle jeunesse fauchée! le cauchemar se prolonge, et il faut, malgré tout, vivre, lutter!

Si tous les engins de guerre, et en tous les pays, avaient été réquisitionnés... la tuerie n'aurait pas duré un mois ! utopie ! ah ! les profiteurs ! !

Janvier. Exposition Marthe Laurens... peu de vente. L'ancien sera donc toujours le sauveur ! Charmy, toujours imprudente, est très malade. Des soins, des soins !

Je fais une exposition au peintre Bergon, celui-là même qui fit de moi, dans *Soi-même*, un article si élogieux et si ridicule. Le génie, croit-il, doit lui « *venir des Esprits* » ; il fait tourner les tables, danser... les buffets ; il appelle à lui un siège... qui accourt ! il faut éviter ces esprits... surchauffés. Rien vendu. Derain étant mobilisé, sa femme est obligée de vendre des dessins de lui... j'en achète quelques-uns ; puis une jolie aquarelle de Laprade ; à Asselin quelques aquarelles... par le temps qui court, il me semble que je me lance... !

Exposition Hensel: quelques vendus.

Mars. Un coup de massue! stupeur! la grosse Bertha! panique! arrêt complet de tout. L'exode recommence. Le nombre des victimes de cette infernale invention croît sans cesse. Paris se vide comme à l'approche de la horde sauvage.

Devant l'imprudence de ma mère qui se promène sans souci du danger, mes frères m'engagent à partir avec elle, et nous arrivons à La Baule le 15 juin.

Quel supplice! chaque soir, à la gare, fébriles, nous attendons les journaux, les nouvelles. Malgré ma frousse, car j'avoue que ce canon me fait peur, je regrette de n'être pas à Paris, car la vie mondaine que mènent à La Baule les réfugiés de la capitale n'est pas faite pour me mettre en gaieté; et puis, déshabituée de vivre avec ma mère, je souffre de son despotisme qui me rend ce séjour insupportable. On s'irrite pour un rien, on a les nerfs en pelote, les nouvelles n'arrivent pas assez vite. Nous rentrons à Paris vers le 20 août... Nos troupes avancent formidablement... c'est la grande offensive.

Pendant mon absence, j'ai laissé la garde de mon magasin à Charles Villette, qui ouvrait un jour sur deux ; bien inutilement, d'ailleurs.

Je demande un délai à mon propriétaire qui, très gentiment, me l'accorde.

Nos troupes avancent toujours : c'est le désarroi dans l'armée allemande qui demande l'aman. Enfin : enfin ! toutes les cloches sonnent, le canon tonne ! finie la guerre ! finie la tuerie ! on pleure de joie ! on s'embrasse dans les rues ! armistice ! armistice ! la foule délirante s'amasse ! on danse à

chaque carrefour! rien qu'à cette description, l'émotion m'étreint... mes yeux se brouillent...

Le lendemain, la joie est un peu plus de commande, moins émouvante, mais quand même, partout on chante la *Marseillaise* et tous les refrains imaginables...

J'aurais été navrée de ne pas vivre ces deux jours à Paris!

La vie reprend, les magasins rouvrent ; tous ont une soif de revanche sur les affaires, sur la jouissance et, cependant, que de deuils !

Pour clôturer l'horrible carnage... une calamité nous enlève des amis : la grippe espagnole. Constatons une fois de plus que les joies, même passagères, se paient cher...

Combien d'êtres connus disparaissent, qui avaient échappé à la mitraille : Guillaume Apollinaire, entre autres ; Robert Casse<sup>109</sup>, ce jeune peintre de vingt-cinq ans, meurt, laissant une veuve et un enfant ; quelques artistes ont offert une toile, et j'organise une exposition au profit de cette veuve et de cet orphelin.

La joie commune est sensiblement jugulée ; la nôtre, particulièrement, le fut durement : mon frère, intelligent, mais d'une timidité maladive, se trouve, par cela même, dans une détresse morale indescriptible, et au-delà de toute force humaine ; grâce à sa femme qui fut, en l'occurrence, envers et contre toute sa famille (famille bien pensante) d'un dévouement admirable... oui, contre sa famille qui ne fait qu'attiser son chagrin ! grâce à son courage, l'obstacle est franchi. Jetons un voile !... ou-

109

blions ce mauvais rêve !...

Affaires calmes. L'année 1918 se termine, nous laissant quelqu'espoir au cœur...

1919. Peu à peu, nos poilus rentrent ; il leur faut, (les pôvres) rattraper le temps perdu... et ils s'y mettent, passionnément ! Enfin ! ils sont là, c'est l'essentiel ; la reconnaissance du pays ( ?) fera bien les choses...

Heuzé, le débrouillard, pendant ce temps, est resté là ; pourtant c'est un gaillard ; ne cherchons pas à comprendre : mystère et discrétion, et... il s'est occupé...

Malpel est parti à Montauban, où il restera désormais : besoin impérieux de restaurer ses affaires ; à cet effet, il m'envoie, afin d'être vendues pour son compte, des peintures de Marquet, de Picasso et de Vlaminck. Il est pressé de vendre, alors je les lui achète ferme, mais... n'ai pas d'argent... c'est bien ennuyeux ; comment faire ? car je dois aussi payer des dettes contractées pendant les bombardements. Ma belle-sœur, la veuve de guerre, m'offre spontanément de m'avancer la somme nécessaire, à condition, bien entendu, de ne pas trop lui faire attendre le remboursement, étant, elle-même, très peu *argentée*, ce qui ne donne que plus de prix à son beau geste.

Je paie donc Malpel, ce qui me permet de ne pas trop brusquer la vente de ces tableaux.

Je prends aussi à ma charge toutes les peintures de Chabaud que possède Mme Sagot, qui, pressentie par Heuzé pour céder sa Galerie, hésite beaucoup (lâcher ou continuer ?) ; en tout cas, peu à peu liquide. Heuzé trouve, faubourg Saint-Honoré, un magasin d'un loyer bien plus élevé que celui de Sagot et que le mien, sans compter les frais à y faire ; peu soucieux de les assumer, il me propose de prendre ce nouveau magasin... et lui le mien... il n'a pu me convaincre de son désintéressement. Exposition René Durey et Ortiz de Zarate. Vente tirée par les cheveux.

Puis celle de Mainssieux... prolifique...

En avril, Celli, le protégé des « Veilleurs », fait son exposition d'ensemble. Vendu quelques peintures. En mai, petit trio de Charmy, Chabaud et Heuzé qui exposent, ensemble. Tout petit succès.

Heuzé réussit à louer la Galerie Sagot, 46, rue Laffitte, qui devient la Galerie Pesson. En réalité, c'est une association entre Pesson, Heuzé, Bouche, Mainssieux, Asselin, Daragnès et Charmy. J'accepte avec plaisir leur proposition d'entente avec moi. Pesson est en nom, est le responsable...

La Galerie Pesson ouvre avec une exposition de peintures de Georges Bouche ; j'aide à l'accrochage. L'affaire est bien lancée : publicité monstre ; affiches partout, jusque dans le métro, invitations épatantes... la foule accourt. Succès ! Succès !

Mais alors ? les craintes de débuts difficiles dissipées, mon appui n'est plus nécessaire ; on n'a plus qu'à me balancer ; on me fait grise mine... ces messieurs, lorsque j'arrive, prennent des airs affairés... on n'a pas de temps à perdre...

La deuxième exposition qu'ils font : celle de Charmy, lancée avec la même maestria, a un succès fou ! alors ? ils ne se connaissent plus... Heuzé, le bonasse, m'aliène toute l'association... Je ne m'appesanti-

rai pas sur les scènes pénibles qui suivirent... malgré tous mes efforts, le souvenir s'en effacera difficilement de ma mémoire.

Un des amis de M. Kapferer désire un Charmy de son exposition et me charge de cette négociation. Je vais donc acheter ce Charmy à la Galerie Pesson ; aucune condition marchande ne m'est faite... Je paie donc le prix fort et porte le tableau à M. Kapferer, sans un sou de gain... mais qu'importe ...si le geste est beau !

Peu après, M. Kapferer me prie de demander quelles conditions de contrat la Galerie Pesson consentirait à faire à Charmy, de concert avec lui et moi ? Furieux, Heuzé refuse toute négociation... hi ! hi ! hi !

Voici les vacances. La Galerie Pesson ferme ses portes, tous partent...

Dès la rentrée, Pesson téléphone à M. Kapferer (ils avaient réfléchi) au sujet du contrat Charmy.

« Avez-vous prévenu Mlle Weill ? dit M. Kapferer. — Non ! répond Pesson, nous ne voulons rien faire avec elle ! — Alors ! n'en parlons plus ! » Et M. Kapferer raccroche !... lui-même me raconta la chose. Je lui suis très reconnaissante de la confiance dont il me gratifia, en l'occurrence.

Allons! jetons aussi, là-dessus, un voile...

En juin, Verhoeven expose quelques peintures décoratives qui plaisent.

Mutilé de guerre, Charles Villette a du mal, ne pouvant plus exercer son métier d'encadreur : il m'aide comme il peut, tout en faisant sa peinture.

M. Bauchy, dont j'ai parlé au commencement de ces mémoires, sans l'avoir jamais vu, passant, par hasard, entre et se fait connaître ; cet amateur qui, étant le propriétaire du café des Variétés, acheta, l'un des premiers, des Van Gogh, des Gauguin, des Renoir, est des plus sympathiques, et je me félicite de faire sa connaissance.

Mon départ, en août, pour deux ou trois jours, ne vaut pas d'être relaté.

En septembre, une collection de livres très rares, m'est offerte en échange de peintures... bonne entrée de saison! J'ai du plaisir à classer ces livres! j'aime les livres! leur manipulation!

En novembre, inauguration de la librairie artistique par une exposition de « noir et blanc », dessins par : Coubine, Derain, Raoul Dufy, Friesz, Galanis, Marquet, Matisse, L.-A. Moreau, Picasso, Jean Puy, Utter, Suzanne Valadon, Van Dongen, Vlaminck, etc., etc... Grand succès!

En décembre eut donc lieu l'exposition d'Art décoratif préparée à Bièvres sous l'égide des « *Veil-leurs* », par Mme de La Rocha , dont j'ai parlé par anticipation : coussins, abat-jour, tapis, paravents, robes, etc., soies brodées et peintes. La Galerie, complètement transformée, a un aspect d'intimité très précieux ; la réussite récompense l'effort... ce qui est rare!

Une revue nouvelle, *Lettres parisiennes*, fait son apparition : tout comme les autres, paraît et disparaît !

Le Nouveau Spectateur, entièrement rédigé par Roger Allard, aura-t-il une durée plus certaine ? Très

PAN 16 125

alerte et très vivant, Allard s'en donne à cœur joie sur la peinture et les peintres. Pas toujours approuvé, mais toujours amusant.

1920. La confiance que j'inspire à M. Kapferer est toujours vivace : « Voyons! me dit-il, achetez de la peinture et je vous avancerai les fonds. — Mais encore? Quelle peinture? — Ce que vous voudrez, je m'en rapporte à vous. — J'aimerais, cependant, que flous voyions ensemble. — Non! non! achetez d'abord, je verrai ensuite... » Bien. Je vais, en premier lieu, chez Raoul Dufy, lui achète quatre peintures, importantes, de toute beauté, et ce reproche « inspiré » de n'être qu'un décorateur est bien peu justifié : ces quatre toiles sont vraiment d'un peintre...

Je cours ensuite chez Picasso où, pour ne pas trop effrayer mon commanditaire, j'achète tout d'abord un lot de croquis pour mon propre compte ; puis, pour lui, douze magnifiques et très importants dessins. Je préfère lui montrer ces premiers achats avant de continuer. Avec le chèque de 10.000 francs que me donne M. Kapferer, je paie et emporte mes précieuses emplettes.

Il vient les voir : « Mais vous êtes complètement folle! me dit-il. — Je vous avais demandé de venir avec moi. — J'avais confiance ; je ne vous croyais pas aussi folle! — Ah! ça n'est pas encourageant! » Voilà comment j'ai trouvé une commandite... Pour m'acquitter au plus vite, j'ai dû vendre à des prix dérisoires... Les Dufy ont trouvé amateurs de suite. Pour Picasso, c'est bien plus long... je fais des échanges... et ne puis m'acquitter aussi aisément. Selon mon habitude, je reste gros-Jean... (Ah! Mlle Weill! vous devriez être riche... air connu).

Exposition d'un groupe très intéressant, en janvier : Bissière, Galanis, Gernez, Lhote, Lotiron, Utter. La peinture des Jeunes hante les nuits de J.-E. Blanche, peintre officiel, qui maltraite rageusement cette jeunesse ; il vient visiter l'exposition, et, dans un article de critique, tient des propos de concierge sur les peintres et sur moi...

Bissière donne des espoirs, et je m'intéresse à lui... Cette exposition est très discutée... bon indice ! Février. Croquis par Luis de La Rocha ; les « *Veilleurs* » veillent... plusieurs vendus.

Mars. Exposition Robert Diaz de Soria. Ronflant!

Favory me présente un groupe de « Jeunes » tout jeunes et me demande de leur faire, avec lui, une exposition, ce à quoi j'acquiesce, et en avril a lieu cet ensemble : Clairin, Jean Dufy, Farrey, Favory, G. Fournier, Portal, Riou. A part Favory, déjà connu, aucun de ces artistes n'a pu encore faire ses preuves ; patience ! !

Un jour, entre chez moi un couple, bourgeois assez cossus... la femme se tord, se tord, tout en circulant autour de la salle ; hilarité qui frise... l'innocence ; l'homme paraît plutôt agacé, gêné par ces rires.

Tout à coup apaisée, la femme se plante devant moi (j'avais freiné patiemment, l'attendant au tournant) : « Ça se vend, cette peinture, Madame ? — Certainement, mâdâme ? mais, dites-moi, pourquoi riez-vous ! — Je ne comprends pas ! — Comment ! vous riez parce que vous ne comprenez pas ?... com-

prenez-vous l'anglais ? — Non ! (elle ne riait plus, ne sachant où je voulais en venir). — Lorsque vous ouvrez un livre d'anglais, vous vous tordez, sans doute, puisque vous ne comprenez pas ! — Mais, non ! — Alors, vous voudriez apprendre, n'est-ce pas ? pouvoir lire en anglais ?... Eh! bien! pour la peinture, il faut apprendre à « voir » ; faire l'éducation de votre œil. » Sans rien répondre, ils partent tous deux, raides comme la Justice... sans rire. Quelques jours après, ils reviennent pleins d'enthousiasme : « Madame, nous ne venons pas rire, nous venons voir, apprendre... — Parfait ! regardez, et je vous expliquerai si besoin est. » Ils regardent avec intérêt et me promettent de revenir. Huit jours après, je les vois de nouveau apparaître, cette fois, très excités : « Madame, nous avons bien réfléchi, nous voulons acheter... — Pas encore ! vous n'êtes pas prêts. — Madame a raison, dit le mari, heureux de cette occasion de n'en rien faire, nous devons encore étudier, regarder... » La femme est abasourdie... elle n'a jamais vu un marchand refuser de vendre. Peut-être sont-ils devenus des amateurs fervents, mais je ne les ai plus revus, ayant changé de local peu après... Dommage !

Basler me montre des Coubine, des Gimmi. Ce dernier m'intéresse davantage... Je n'aime pas les nus de Coubine, je les trouve froids ; ses paysages et ses fleurs me plaisent mieux... Ah! le Basler de Coubine, comme il détestera Gimmi de ma préférence!

C'est donc en mai 1920 que Gimmi expose chez moi pour la première fois. Succès.

En juin, Coubine : l'ensemble se tient.

Paul Guillaume, en sa petite boutique du faubourg Saint-Honoré, se débat âprement, c'est dur. Il me vend une vingtaine de dessins et aquarelles par Derain... Et puis... le voilà revenu sur l'eau... il prend un magasin rue La Boétie, peu après... le veinard! De nouveau, j'achète une bibliothèque de premier ordre en échange de tableaux... quelques livres pour moi...

Le jeune Fels vient de fonder une nouvelle revue *Action*, appelée, sans doute, comme les autres, à disparaître.

Nouveau aussi, Le Crapouillot (Le Crapouillot !... en temps de paix).

Voici Marcoussis! voici Halicka, sa femme, qui peint intelligemment. Lui, cubiste, peint sur verre, très jolies couleurs. Sa peinture ?... quel bel artiste, Picasso!...

J'achète, de Suzanne Valadon, des peintures d'une personnalité indiscutable ; quel grand peintre ! et Utrillo!...

Cette manie d'acheter, dès qu'il m'entre quelques fonds!

## CHAPITRE XVIII

INDEMNITÉ POUR QUITTER LA RUE TAITBOUT. — PESSON MANGE LE MORCEAU. — LE 2 AOÛT LA GALERIE PESSON DEVIENT GALERIE B. WEILL. — EXPOSITION DES « VEILLEURS ». — DEMÉLÉS AVEC VANDERPYL. — LA « REVUE DES PEINTRES ». — 100° EXPOSITION. — GUIGNOL PLANTE LA CREMAILLÈRE. — MORT DE MA MÈRE. — LES PAUWELS. — J.-J. BROUSSON. — KARS A PARLÉ. — MON COMMIS EXAGÈRE. — SALON DES PEINTRES FRANÇAIS FONDÉ PAR MARCEL GAILLARD. — SMITH LE PORTUGAIS. — UBU-ROI À « L'ŒUVRE ». — LES EXPOSITIONS VALADON-UTRILLO.

Vers le 15 juin 1920, un agent de la C<sup>ie</sup> d'assurances *Le Lloyd* vient me demander si je céderais mon bail, car cette compagnie est en pourparlers avec mon propriétaire pour acheter la maison. Après plusieurs jours de marchandage, nous tombons d'accord à 80.000 francs et, le 25, la compagnie m'écrit une lettre confirmant cet accord, mais à cette seule condition qu'en octobre j'aie vidé les lieux ; passé cette date, l'accord sera nul et non avenu.

Il ne me reste donc plus qu'à trouver un local... ah! fuir ce vis-à-vis! ce commissariat!...

Impossible de trouver quoi que ce soit à moins de payer un pas de porte de 100 à 150.000 francs (car ce commerce éhonté sévit en toute liberté). Alors, tant pis pour l'indemnité, je resterai ici!

Cette résolution prise, je vois entrer chez moi, en coup de vent, le 20 juillet, Pesson, inquiet: « Il n'y a personne? — Non! — Fermez les portes! — Hein? que me voulez-vous? — Voulez- vous prendre ma galerie? » Je sursaute: « Quoi! — Voulez-vous ma galerie? — Voyons! expliquez- vous! que se passe-t-il? je croyais que vos affaires marchaient si bien? — Je veux partir; ne plus rien avoir de commun avec Heuzé; j'en ai assez! — Mais réfléchissez un peu... que vont-ils dire tous? — Ça m'est égal, je veux me débarrasser d'Heuzé, coûte que coûte! — Bon! moi, je veux d'abord bien y réfléchir; je vous donnerai une réponse. — Vous savez, ça presse! ils sont tous partis, ce sera donc très facile, et je veux moi-même aller en vacances sans tarder. — Vous aurez de mes nouvelles sous peu... »

Par quel hasard sut-il que je cherchais un local, puisque je ne voyais plus personne de cette galerie ? c'est, à coup sûr, le ciel qui me l'envoie... (le voilà, l'événement fortuit !)

Après entente sur le prix (très raisonnable), les actes sont prêts le 28 juillet 1920 ; le 31, je déménage et le 2 août, l'indemnité m'est versée par la C<sup>ie</sup> d'assurances *Le Lloyd*. Pesson n'est réglé qu'à la condition d'écrire à tous ses collaborateurs pour les mettre au courant de ce qui se passe. Tout ceci bien

établi, il part léger et satisfait... et moi donc!

Tollé général! au voleur! à la voleuse! on veut me traîner en justice! nous n'avions pas le droit... etc. Pesson étant seul en nom, la cession faite par devant notaire, il n'avait de comptes à rendre à personne.

Moralement... c'est une autre histoire! moi, je n'étais liée par aucune considération!

Pesson fut excédé. La cause, je la devine... enfin! n'insistons pas! Une occasion extraordinaire m'est offerte, j'aurais été bien poire de n'en point profiter... Tout le clan me fait grise mine, mais... ils reviendront.

Remis à neuf, le 46 de la rue Laffitte, ancienne galerie Clovis Sagot, éphémère galerie Pesson, devient alors galerie B. Weill.

Vers le 10 août, ouverture pour quelques jours seulement, juste le temps de faire connaître le changement de propriétaire, puis... repos.

L'ancien, cette fois, m'est interdit, il y a un antiquaire dans la maison ; je ne puis plus compter que sur le moderne... il faut que j'y arrive... il le faut !!

Nous commençons donc la saison par l'exposition des « Veilleurs » dont j'ai parlé déjà, et dont Carlos Larronde a pris l'initiative. A cette occasion, je vois affluer en ma galerie des gens de provinces des quatre coins de la France. Qui ne connaît ces visages quiets et inquiets des fidèles adeptes des sociétés occultes ? ces visages confiants en une félicité à laquelle ils croient béatement ? Tel est l'aspect de cette ruée provinciale.

Carlos Larronde reçoit ses invités avec une condescendance onctueuse ; en un discours bien tourné, il les exhorte à s'unir pour la... cause commune (quelle cause ?).

J'assiste amusée à cette conférence qui semble si bien... adaptée.

L'exposition se compose d'objets fabriqués par les sociétaires, fort intéressants pour quelques amateurs. Le résultat ne vaut pas l'effort.

En octobre, un ensemble de Mendès-France.

Pour me donner un peu plus de liberté et pouvoir sortir, j'engage un jeune homme qui fait office de garçon de magasin et de cuisinier.

Une fois de plus, une bibliothèque importante, éditions de luxe, m'est offerte. La vente des livres crée un mouvement : j'aime les livres !!

Une importante exposition éclectique marque le mois de novembre : Angiboult, Archipenko (sculpteur), Raoul et Jean Dufy, Gernez, Gleizes (fait aussi partie des *Veilleurs*), Halicka, Gimmi, Kars, Lévitzka, Lhote, Marcoussis, Robert Mortier, Survage... comme on le voit, groupe des plus éclectiques. Vanderpyl, critique d'art au *Petit Parisien*, me recommande, avec l'appui de Raoul Dufy, une artiste russe, Mme Reno-Hassenberg. Dans un rez-de-chaussée assez peu confortable, je vais, avec lui, voir ses œuvres, et nous convenons d'une exposition pour janvier 1922, ce qui lui donne le temps de

préparer un ensemble intéressant, car Reno n'est pas dénuée d'un certain goût.

Je m'endette de nouveau en achetant à Léonce Rosenberg 13 peintures importantes de Van Dongen. Je m'emballe toujours trop, mais il y a vraiment de très belles toiles ; n'empêche que la vente en est assez difficile...

Dorival m'achète, de ce lot, un nu de qualité superbe, un des plus beaux que van Dongen ait faits... Avez-vous jamais vu Dorival s'emballer ? eh ! bien ! il était réellement emballé !...

Si je pouvais moi-même regarder la peinture de sang-froid comme certains de mes confrères, j'aurais acquis, comme eux, un important prestige, je serais riche comme eux!

L'exposition Reno a donc lieu, et ne marche pas trop mal. Mais comme, entre temps, j'avais dû, chaque jour et sur ses plaintes accumulées, lui faire quelques avances, il me semble bien légitime de les récupérer après l'exposition, au règlement des comptes. C'est en ce faisant que le ton de l'artiste devient agressif : « Je pensais que vous garderiez des toiles pour vous payer... — J'aime la liberté... faire ce qui me plaît. » Vanderpyl prit parti contre moi, (cancans !) disant partout que j'avais « arrangé » cette artiste... (ce que je regrette de n'avoir pas fait ! pour lui éviter un mensonge)...

Les livres sont toujours d'une vente courante et, dans les mauvais jours, une aide précieuse. Je m'attelle à un travail qui m'amuse beaucoup, le soir, chez moi : je fais une petite revue des peintres, que je voudrais faire représenter en Guignol pour la centième exposition de la Galerie. En quelques jours, ma revue est prête ; il ne reste plus qu'à trouver le Guignol. Un ami de Mendès-France, qui s'occupe beaucoup de marionnettes, nous prête son théâtre et son concours ; il faut aussi sculpter les têtes des marionnettes à l'effigie des artistes ; Mendès-France qui s'en charge, même sans les connaître, les réussit très bien sur mes simples indications. Ma silhouette est des plus étonnantes, il est vrai qu'il a l'original sous les yeux...

Les répétitions ? inénarrables ! ça ne peut plus mal marcher... la représentation est pour le 21 février ; le 20, nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour. J'ai les cheveux en broussailles, tant je les empoigne éperdûment ! Hardy, l'animateur (celui qui prête le théâtre), me dit : « On ne pourra jamais jouer demain ! — Tant pis ! dis-je ; on jouera quand même ; on lira les rôles ! — Cela ne sera pas très commode ! — Que voulez-vous ? on n'a plus le temps de contremander la soirée ! »

Et le 21 février 1921, la centième exposition a lieu; ensemble important et très varié. Le soir, dans ma galerie illuminée *a giorno* en verres de toutes couleurs, devant une assistance d'au moins 300 personnes, la représentation se déroule avec un succès inespéré. Mendès-France avait fait le décor: la place du Tertre à Montmartre. Ma silhouette, la commère, François Ier, le compère. Tout marche dans la perfection: Hardy, Mendès-France, Jeanne, B. Weill tiennent leurs rôles comme des « *vrais de vrais* ». Les spectateurs s'amusent, à ce qu'il me semble: c'est tout ce que je demande. On réclame une seconde représentation, le charme pourrait en être rompu... et puis, quel aria! Non! une seule suffit!

Parmi les invités, artistes, amateurs, critiques et marchands, citons : Suzanne Valadon, Charmy, Lévitzka, Flandrin, Friesz, Jean Dufy, Clairin, Favory, Utter, L.-A. Moreau, M. et Mme de La Rocha, Gimmi, Lhote, Lotiron, Bissière, Galanis, Camoin, Girieud, Laprade, Mme Matisse et ses deux fils, Manguin, Paviot, Dufrénoy, Metzinger, Waroquier, etc., etc., j'en oublie... Comme amateurs : le Dr et Mme Desjardins, M. Pauwels, Mme et M. Coquiot, M. de Jouvencel, Mme et M. Dorival, j'en passe... Tous les critiques, sauf les... nouveau-nés. Les marchands : M. et Mme Ebstein, M. et Mme Paul Guillaume, les représentants de la galerie Druet, Basler, Zborowski, etc., etc. Mainssieux, avec son quatuor à cordes, joue pendant les intermèdes.

C'est, en somme, la véritable inauguration de la galerie de la rue Laffitte. La centième exposition, par ailleurs, a un énorme succès !

Bon mois de février!!

En mars, première exposition d'ensemble du jeune P.-E. Clairin. L'enthousiasme de cet artiste gagne les amateurs. Espérons qu'ils ne seront pas déçus!

\* \*

Deuil! Après trois jours de maladie, ma mère meurt le 22 mars. Les vieux nous sont comme des enfants; puis, on s'habitue à leurs manies, on les leur passe, et lorsqu'ils disparaissent, ils laissent un grand vide... Deuil!

En avril, groupe : Favory, Farrey, G. Fournier, Jean Dufy, Riou, P.-E. Clairin, Portal et Utter. Bonne exposition.

Voici de nouveaux amateurs qui s'intéressent aux *Jeunes* et qui désirent se faire une collection : M. et Mme Pauwels. Ils achètent quelques bonnes peintures... mais le snobisme entre un peu trop en ligne de compte, l'impatience les gagne... il faut que ça monte!

Collection de peintures et collection de valeurs en Bourse, cela fait deux... je crains bien qu'ils n'aient ni la confiance, ni la persévérance.

Mais avant tout, M. et Mme Pauwels « *adorent* » les artistes, et leur consacrent un jour chaque mois en leur offrant le thé ou la limonade, au goût de chacun. On chante, on récite des vers. Je reçus une invitation à l'un de ces thés, le jour même où je fus invitée à déjeûner chez J.-J. Brousson, que je connais peu mais qui, invitant de mes amis, me fit transmettre son invitation à laquelle je me rendis. Intérieur de bric-à-brac affolant. Le déjeûner, préparé par Brousson lui-même, arrosé de vins généreux, est copieux et excellent ; nous sommes, ensuite, tout à fait à point pour admirer ses *merveilles* 

PAN 17 131

dont il nous fait l'historique d'un air convaincu, mais qu'il cherche à atténuer par de l'ironie. Ses mains jointes donnent à ses affirmations une allure sacerdotale ; dès qu'elles s'agitent, l'allure devient démoniaque.

Il nous montre avec mystère un manuscrit qu'il nous dit être *La vie d'Anatole France*, et qui fera du bruit ; tout est prêt, d'accord avec l'éditeur, mais... le Maître tarde bien à mourir ! le livre ne doit paraître qu'après sa mort.

Nous ignorions encore les... insanités contenues dans ce manuscrit, mais, de cet instant, je jugeai notre hôte, cyniquement papelard. (Tout comme lui, je n'ai pas la reconnaissance du ventre.) Après ce déjeuner somptueux, départ chez les Pauwels. Réunion choisie, mais sans aucune intimité : chacun se regarde, un peu gêné de se trouver là, étonné de se rencontrer. Musique, récitation, thé, limonade... charmante journée! Au dehors comme au dedans, l'air est glacial, il neige! brr! qu'il fait froid, que faisons-nous ici? tous semblent se le demander. Cette maison manque de vie!

\* \*

Sans tapage, le peintre Tobeen suit son petit bonhomme de chemin ; peint, et au fur et à mesure, place sa peinture, fait trois petits tours, et puis s'en va... et, ainsi, toujours, il recommence. En juin, exposition Frank-Burty.

Ensuite, le groupe : L. Barat, Fredureau, Gimmi, Kars, Robert Mortier.

Il me revient en mémoire, à propos de Kars , qui est un de mes bons amis, un souvenir qui démontre la modestie de cet artiste de grand talent : depuis plus de 20 ans, je le voyais à chacune de mes expositions, en visiteur ; jamais il ne m'adressa la parole, jamais je n'ai su ce qu'il était, jamais je ne me suis doutée qu'il peignait. Je le remarquais pourtant, à chaque fois et me disais : « Parlera, parlera pas ! » Il m'intriguait. Ce n'est que lorsque je fus installée rue Laffitte que je fis sa connaissance ; lorsqu'un ami m'en parla, je lui dis : « Comment ! il fait de la peinture ? je le croyais muet ! comment, c'est Kars ? » Et il devint un camarade charmant, spirituel !...

Rien à signaler pour les deux dernières expositions...

Et pour terminer la saison picturale, ensemble de quelques œuvres d'Utrillo et de Suzanne Valadon. Les Utrillo furent vendus entre 1.500 et 2.000 francs.

Trois ou quatre jours de vacances en juillet et en août. Installation rue Victor-Massé de tout ce qui constitue le confort moderne...

Tout le monde rentre ! il faut organiser les expositions de la saison.

Mon jeune commis ferait assez mon affaire s'il ne s'était mis en tête de devenir... patron! quand j'te dis!

Il se fâche de n'être pas pris au sérieux et part. C'est alors qu'entre deux permissions, mon neveu qui fait son service militaire, vient s'initier aux *arcanes* du commerce de la peinture moderne.

Le peintre suisse Hogg fait, en octobre, une exposition particulière ; quand il sera connu, on s'y « intéressera ». Lepoutre, marchand de la rue Laffitte, monte en grade : il prend une boutique rue La Boétie et, pour l'inaugurer, fait une exposition retentissante de peintures d'Utrillo ; oh ! oh ! les prix ont monté ! ça fait hurler ! mais le succès... moral a porté : il classe définitivement ce *charmant* peintre, et voilà les grands marchands en branle !

Marcel Gaillard, retour du Congo et du Dahomey, inaugure l'année 1922. Son ensemble fort intéressant donne de l'espoir. C'est en 1917, qu'il avait fondé un salon de la *Peinture française*, pour les artistes mobilisés et autres ; ce salon qui eut lieu chaque année, fut, quoique peu lucratif, très suivi jusqu'à ce jour.

Voilà plus d'un an que je dois aller voir les peintures de l'artiste portugais Francis Smith. Comme tout arrive, j'y allai et fus frappée par l'exquise sensibilité de certaines de ses peintures, ce qui m'incita à lui faire une exposition en février. Pour la première fois qu'il expose chez moi, le succès est satisfaisant.

Représentation d'Ubu-Roi au théâtre de l'Œuvre. Cette farce fit couler beaucoup d'encre, lors des premières représentations. Cette reprise se fait dans le calme ; on sursaute à peine au lever du rideau à l'exclamation d'Ubu : « *M..dre* » ! on rit même. Les spectateurs ne s'interpellent plus que par ce vocable... on entend même une femme du monde s'écrier : « *M..dre* ! je ne trouve pas mes gants ! » Mars. Zadkine, jeune sculpteur cubiste, fait une exposition d'aquarelles fort intéressante. Je lui dis : « *Cela ne marche pas bien fort, mais lorsque vous serez connu... — Mais, je suis très connu* ! — *Oui !... je sais... tout le monde sait, mais... il y a aussi la planète Mars !...* » Je ne suis, d'ailleurs, pas en peine pour lui... il s'occupe !

Le jeune peintre Edy Legrand habite sur le même palier que moi, rue Victor-Massé. Il fait de l'illustration, ce dont il se tire très adroitement et lui permet de peindre sans hâte et à sa guise. Les œuvres qu'il expose en mars-avril présentent un certain intérêt, et le critique d'art du *Temps*, Thiébault-Sisson, l'a en grande estime. Si je ne suis pas toujours d'accord avec ce critique d'art, j'aime en lui la sincérité qui le guide, et s'il se trompe souvent, il n'en aime pas moins la peinture, indifférent à la haute ou basse cote... fait très rare chez les critiques d'art.

Nous devons constater, à l'Exposition Valadon-Utrillo qui a eu lieu ensuite, le succès ascendant de Valadon ; son ensemble a, comme toujours, une tenue remarquable. Mais que de détracteurs ! Son grand mérite est, malgré tout, de ne faire aucune concession... grande artiste ! Gimmi, Bissière ont la

#### PAN DANS L'ŒIL

vogue. Mais... les livres! les livres!

# CHAPITRE XIX

KAYSER, COROT MODERNE. — LES POÈMES DE PIERRE-ALBERT BIROT AU CINÉMA. — LÉONCE ROSENBERG ME TAQUINE. — CHABAUD ÉCRIT... ÉCRIT. — UTRILLO VU PAR LES MONTMARTROIS. — CE BON COMMERÇANT D'EBERL. — NOEL CHEZ UTRILLO. — PARUTION DE MON « BULLETIN ». — LA « FOLIE DENTAIRE ». — LE BOUSILLEUR. — INTERVIEW DE VLAMINCK. — LE GROUPE GROMAIRE. — LE FIN VERGÉ-SARRAT. — L'ISOLEMENT DE LURÇAT. — PER KROGH ET SES COMPOSITIONS.

Les œuvres de Kayser, dont me parle Basler, révèlent un tempérament profond ; que l'on ne découvre qu'après long examen. L'exposition qu'il fait en mai le classe immédiatement. Corot moderne !! Je vois d'ici les sourires... (j'en ai, depuis longtemps, pris mon parti) ah ! évidemment, ça n'est pas du tape-à-l'œil !

L'idée originale de Pierre-Albert Birot, poète d'avant-garde, de faire une exposition de ses poèmes, m'asseoit : je la lui fais cependant ; mais lorsqu'il prétend la faire tourner pour passer au cinéma, je le trouve insensé!... tourner quoi ? ces petits carrés imperceptibles ? il faudrait les tourner au microscope, et puis quel intérêt au point de vue cinématographique ? Peu de succès...

Ensuite, exposition du groupe : Hayden, Herbin, Irène Lagut, Metzinger, Severini, Survage, jusqu'à mi-juillet : c'est le groupe Léonce Rosenberg. Fiasco.

Achats de livres... de bons livres! toujours des livres!

Nouvelle exposition Utrillo et Suzanne Valadon! Comme les autres fois, tout le succès est surtout pour Utrillo. Quant à Valadon, le succès s'est arrêté, les amateurs ne *marchent* pas encore, mais... ils y viendront!

Mon neveu lâche le métier de marchand de tableaux ; (la jeunesse est peu persévérante) !... il a raison, il ne veut pas, comme moi, végéter toute sa vie, et si cette façon de vivre me plaît, je n'ai pas le droit d'en accabler les autres.

Businessman, Roger Allard, poète de talent, me vend des aquarelles de Rouault, de La Fresnaye, des livres...

Pas de vacances, cette année. Ennuis...

Léonce Rosenberg me joue un vilain tour, qui aurait pu mal tourner. Que de transes ! enfin, il n'y a pas eu de mal ! et je ne lui en veux pas. Dans notre métier, il ne faut pas être trop artiste, trop en-

thousiaste : il est tout cela, et c'est ce que j'aime en lui... le contraire de ce qu'il faut pour gagner de l'argent.

Quelle jolie peinture m'apporte Pascin! portrait de fillette en rose : un bijou! et je suis bien peinée de devoir la vendre si vite.

Dans les divers achats que je fis à Mme Sagot à la liquidation de son stock, se trouvaient, je l'ai dit déjà, quelques peintures de Chabaud; c'est ce qui me décida à proposer à cet artiste de m'occuper de lui. Il accepte, m'envoie quelques peintures. Lorsque je lui donne les conditions de vente, et lui demande à quels prix je dois vendre, il me répond : « *Qui voulez-vous que cela intéresse ? A quoi bon les présenter !* » Quatre pages de données philosophiques pour en arriver à ces deux phrases... chacune de ses lettres, toujours en quatre ou six pages, ne répond à aucune de mes questions, ne me dit rien de positif. J'ai laissé tomber.

Juan Gris est très timide, et n'ose pas apporter sa peinture ; il est plus hardi pour vendre des livres, que je lui achète très volontiers. Dans le milieu cubiste, ce gentil garçon détone un peu... dixit... messieurs les cubistes !

Les expositions Utrillo font toujours courir les écornifleurs de la peinture ; c'est ainsi qu'à l'une des récentes que je fis, bien des Montmartrois et autres vinrent s'assurer de la bonne affaire qu'ils avaient faite en... acceptant une peinture ou en l'achetant dans les moments les plus... agités de l'artiste. Les prix actuels sont de 2 à 3.000 francs ; à cette exposition, pour m'amuser et me convaincre de la mentalité de ces nobles et désintéressés amateurs, je répondais à leur demande, (à leur curiosité, devrais-je dire) par des prix dérisoires... : « Combien cet Utrillo ? (il était de 3.000 francs). — 300 francs ! — Et celui-ci ? (il était de 2.000 francs). — 200 francs ! » Et plusieurs jours ainsi ; les figures se figeaient : on leur avait cependant dit que cela valait beaucoup plus cher... alors, ils n'avaient pas fait une si bonne affaire ! Pas un, pourtant, ne me prit au mot, pas un n'esquissa un mouvement de satisfaction, n'essaya d'acheter... j'attendais cependant cet instant avec délices... en pure perte !

Pourtant, l'exposition finie, l'un d'eux qui s'était mieux renseigné sans doute, accourt comme un fou : « Je viens chercher les deux Utrillo que vous m'avez fait 2 et 300 francs! — Vous pensez bien qu'à ces prix-là, tout a été vendu! — Oh! je n'ai pas de chance! ça n'est pas la première fois que je rate une bonne affaire! — Il y a des cas où la décision doit être prompte... les « autres » n'ont pas hésité... » Ce qu'il a dû me prendre pour une poire!

L'exposition de Halicka en novembre, peintures et gouaches, a du succès ; toute la série des gouaches « *Le Ghetto de Cracovie* » est vendue à M. Kapferer. Très bon ensemble.

Le groupe qui expose en décembre est très visité et a un succès très estimable ; exposants : Dubreuil, Favory, Gimmi, Kars, Kisling, Portai, Sabbagh et Utter.

Pour la fin de l'année 1922, exposition Eberl. Il a du mal à arriver. Il me dit : « Je vais amener un « très riche » amateur, montez les prix ! — Mais je lui ferai les mêmes qu'aux autres. » Ce « très

riche » amateur arrive et discute, à voix basse avec Eberl, l'incite à faire sauter la commission du marchand, et sur deux petites toiles à 200 francs chacune, soutire... 200 francs... voilà le « riche » amateur ! « Ah ! le salaud ! » dit Eberl. Une autre fois, il me demande de lui procurer une peinture de Tobeen qu'un de ses amateurs a remarquée au Salon d'automne ; je l'avais achetée justement, et la lui confie à un prix de... Eberl revient et me demande de la diminuer un peu : j'accepte. Bon ! il la prend et j'irai, demain, chercher le chèque. Le lendemain, il revient avec le tableau : « Il n'a pas laissé le chèque, je rapporte le tableau ! » Il revient de nouveau le jour suivant et me dit : « Et puis, vous savez, c'est pas fini avec mon « bonhomme » ; j'ai été le trouver et lui ai dit : « Mais vous n'avez pas de parole ? vous êtes comme une vieille femme... » (sic) Là-dessus il me f.. un coup de poing qui casse le bord de mon chapeau melon ; je riposte et lui f..., moi aussi, mon poing sur la g...., il a l'œil au beurre noir, faut voir ça !... mais, vous savez, il viendra chercher le tableau ? — Oh ! mais j'en suis convaincue ! » Cette façon de vendre de la peinture ! Il eût été vraiment dommage qu'il vendît ce tableau... cette scène burlesque n'aurait pas eu lieu et j'aurais manqué la mimique et le récit désopilants de ce curieux tchécoslovaque... avé l'assent !!

Noël. Grande liesse chez Utrillo, Utter, Valadon... Buffet somptueux ! danses et chants jusqu'au matin ; point de beuveries, ce fut charmant ! Utrillo, très gai, ne dépassa pas les bornes permises... il fut épatant ! Et, qui fut très ému ? Zamaron ! la faridondaine, la faridondon...

1923. Exposition Eisenschitz en janvier. Un succès. En février, un groupe des plus intéressants : Billette, Frélaut, Hermine David, Kayser, Léopold Lévy, Pascin, Per Krohg, Vergé-Sarrat et le grand sculpteur Despiau. O! honte! pas un de vendu!... et ça continue...

En mars, exposition Pierre Dubreuil.

Les livres! les livres!

Avril. Bel ensemble, peintures et aquarelles, par Hermine-David . Pour le vernissage, grande soirée boulevard de Clichy chez Pascin. Victuailles et boissons en quantité impressionnante. Chacun se sert avec une abondance, une appétance, une goinfrerie !... l'orgie commence, il est temps de partir. Sur le boulevard, le trop-plein s'égaille... quelques-uns désirent emporter les arbres... les empoignent avec une insistance... inquiétante... filons vite !

Je dois faire une exposition de peintures d'Utrillo, mais les pourparlers engagés avec Bernheim jeune ayant abouti, on décommande au dernier moment... trop tard pour que j'y renonce... je me mets donc en campagne et réunis, assez vivement, une vingtaine de peintures de très bonne qualité qui obtiennent un grand succès... le dernier pour moi.

En mai, seconde exposition Edy Legrand. Réussite.

Juin. Groupe Bissière, Raoul Dufy, Gernez, Gimmi, Lhote, Simon Lévy... L'année 1923 s'écoule péniblement... M'est-il donc impossible de gagner un peu d'argent ? Pourquoi les autres, et pas moi ?... Parce que les autres le gardent, n'achètent qu'en toute sécurité, moi, je me suis engagée à fond, envers

les artistes !... Poire !!

Basler me propose de faire une exposition à Coubine. Elle a lieu en octobre. Pas de succès. Le barnum vocifère...

Marcel Mouillot a déjà une personnalité qui s'impose. Petit succès pour sa première exposition en novembre 1923. Prenant à part l'exposition Widhopff, (cet ancien dessinateur du *Courrier Français* s'est mis à la peinture avec ardeur et sa grande sensibilité pourrait bien un jour le classer parmi les bons peintres), puis aussi l'exposition de deux peintres de marque, Charmy et Favory (qui mérite une mention spéciale), la fin d'année n'offre rien de transcendant.

\* \*

Apparition du premier numéro du bulletin de la galerie B. Weill qui sert en même temps de catalogue pour chaque exposition<sup>110</sup>. C'est le peintre Jacques Thevenet, présenté par le talentueux Roger Allard qui inaugure cette petite revue, en novembre 1923. La personnalité de ce jeune artiste n'est pas encore très affirmée, mais c'est certainement un peintre.

Ce n°1 du bulletin est accueilli avec sympathie; le libellé, la mise en page, le tout a été conçu et composé par Roger Allard; nous espérons en un succès qui nous permettra de continuer. Ah! par exemple, le n° 2 reste en panne..., l'exposition Sabbagh-Sabert en subit quelque préjudice. Enfin! il arrive, et avec lui, quelques amateurs *sérieux*.

138 PAN

NdLML: à la fin de cet ouvrage apparaît la reconstitution de la programmation de la Galerie B.Weill. Elle permet de découvrir que chaque série de Bulletin est numérotée et présente une couleur de couverture identique pour chaque exposition d'une saison. Contrairement à certaines accusations à l'encontre de Berthe Weill l'accusant d'accrocher sans discernement ce qui lui était présenté dans un opportunisme chanceux, les archives prouvent au contraire la recherche de diversité des propositions pour multiplier les chances de séduire les amateurs. L'apparition de cet outil correspond à un besoin d'attractivité à une époque où Montparnasse devient le nouveau fief de l'avant-garde, détrônant Montmartre.

<sup>«</sup> Montmartre, décidément, est déserté par la bohème tant littéraire qu'artistique et c'est Montparnasse qui bénéficie de la faveur publique Toutes les tentatives de « décentralisation » au profit de la Butte ont échoué : « Les Soirées du 7e jour » qui avaient essayé de s'acclimater à Montmartre, l'an dernier, ont été supprimées cette année. La littérature même qui prenait, autrefois, comme décor le Lapin Agile, la Place du Tertre ou la Rue du Mont Cenis, chère à M. Pierre Reverdy, fait mouvoir ses personnages dans l'ombre de la Rotonde ou de la Closerie des Lilas. La mode est à Montparnasse et M. Michel Georges-Michel vient de consacrer la chose en publiant Les Montparnos. Pauvre Montmartre ! » Article découpé sans source, 8 juin 1924, « l'Apothéose de Montparnasse », fonds Michel Georges-Michel, Société des gens de lettres, Paris.

Une société de collectionneurs se fonde, présidée par M. Tzank, docteur-dentiste. Les discours prononcés par M. Tzank émeuvent et excitent les sociétaires et font qu'ils aiment la peinture des Jeunes. M. Tzank a l'idée géniale de faire un petit salon que nous appellerons le salon de la folie dentaire. En toutes les expositions, quelques peintres (ils sont cinq), ont juré de ne pas se montrer, de se laisser ignorer ; leur modestie est légendaire : Favory, Friesz, Utrillo, Utter, Valadon. Ceci explique la raison pour laquelle un énorme trou noir, eux absents, s'offre à notre vue lorsque nous entrons dans ce salon de la « Folie ». On cherche vainement ces « cinq introuvables ». Faut-il, faut-il qu'il en ait une dent contre ces pauvres artistes, l'instigateur de ce salmigondis, pour avoir accroché leurs toiles de la sorte!

Ce râtelier est par trop artificiel...

Du panneau central, on a du mal à extraire la racine... cubiste ; la cuisine picassiste colle trop aux dents... faut-il, faut-il qu'il en ait une, de dent, contre ces pauvres artistes ! yougos, youdis, polachekas, polachekis, tchékos, tchékis, crottins, crottis, s'abouchent là à mâchoires que veux- tu?

Ah? laisse-me plomper,

Ta crosse tent tu fond? (Jules Moy).

Le dernier bobard de la critique :

Ne dites plus : c'est saturé! Dites : Voilà, voilà de la peinture! ça n'est pas de la peinture de jazzband!

En janvier 1924, exposition Valentine Prax. La peinture de cette jeune artiste, très adulée, manque de personnalité mais n'est pas sans charme ; attendons !

N° 3 de notre bulletin, et naissance de l'organe de la galerie, le journal *Le Bousilleur* : critique de la peinture par les meilleurs littérateurs, collaborateurs de ce journal. La jeune génération des critiques d'art s'émeut : on piétine ses plates-bandes ; on bouscule ses pots de fleurs... Brrr ! murmures... Le Salon des Indépendants, dont le comité, débordé par la « jeunesse », s'ingénie à des innovations sensationnelles : il n'a rien trouvé de mieux que de parquer les artistes étrangers dans des salles à part ; chaque pays aura la sienne. Le bruit en court ! Eh ! bien ! c'est tout à fait idiot ! Tollé général ! Oh! faisons confiance à ce comité; il se ressaisira et trouvera mieux... gare la bombe! Le bel ensemble que Kayser expose en février a du succès.

Derain devient la victime des amateurs ; la sonnette s'ébranle sans arrêt... quelle comédie ! ce bruit agace Vlaminck; il vitupère son ami; mais qu'a-t-il donc? est-ce oui ou non son ami?... C'était... ce n'est plus ? je veux en avoir le cœur net ; je vais chez Vlaminck, car, de par mes obligations professionnelles, et pour documenter mon journal Le Bousilleur, je voudrais une interview ; j'arrive trop tard, mon journal est trop jeune : la place est prise. Je me faufile néanmoins dans la cheminée, afin d'assister, invisible, à sa profession de foi. Etant donné ma position critique, je n'entendais que les questions ; les réponses ne me parvenaient que confuses ; de ci, de là, des mots (toujours les mêmes)

prononcés sans doute, plus énergiquement, grondaient à mes oreilles. Je suis tout ouïe, Champignol commence son interrogatoire :

- « Cette campagne vous enchante? pure jouissance pour vous?
- Je eeeee me eeeee moi oi oi oi oi oi oi oi...
- Non! je parle de la verte campagne, la campagne proprement dite, Valmondois, Anvers qui inspirat tant de grands peintres.
- Moi oi oi oi je e e en me e e e e...
- Oh! vous, bien entendu ; mais je pensais aussi, après vous, à Cézanne, à Van Gogh, par exemple...
- Vraiment! ils n'étaient pas plus peintres que ça? ce qu'on écrit d'invraisemblances!
- Moi oi oi oi je e e me me e e e moi oi oi oi je e e e e ...
- En effet, toutes ces coteries vous sont étrangères, dans votre tour d'ivoire, le mouvement artistique ne vous chaut.
- Je e e e e e moi oi oi oi oi je me...
- Que le monde est méchant!... Deux le matin et deux le soir ? pas un de moins ?
- Je e e e me e e e moi oi oi oi oi oi...
- Evidemment! il est des moments où le mouvement artistique attire malgré tout; c'est la force du... poignet; on disait quatre? ah! trois seulement?
- Je e e e e me e e e moi oi oi oi oi...
- Vous dites à dada ? vous êtes monté à dada ? (rires).
- (Furieusement) Je e e e me e e e e moi oi oi oi oi je je e...
- Oh! pardon! je confondais... dadaïsme? tué par vous? j'espère que vous avez eu le choix des armes?
- Je e e e moi oi oi oi me moi oi oi...
- Ah! bien! tué moralement! j'y suis! Apollinaire n'était-il pas dadaïste?
- Oi oi oi oi je me e e e io oi oi...
- Certainement? quand on lit vos vers, on sent fort bien que le ténifuge serait superflu ; l'expulsion se fait naturellement : quel génie! Apollinaire était à bonne école : que ne vous doit-il pas ?
- Je e e e me e e e e moi oi oi oi oi...
- L'auto et la moto vous passionnent à ce point?... vous fuyez la renommée ; elle fonce et répand sur vous sa manne céleste ; c'est rudement pépette!
- Je e e e e me e e e e moi oi oi oi...
- Admirables, ces bois nègres! c'est la patine du temps?
- Moi oi oi oi oi je e e e me e e e moi oi...
- Pas possible! pas plus que cela? moi qui croyais que l'art nègre remontait au moins à 150 ans ;

c'est vous qui l'avez inventé? Prodigieux! tout cela est votre œuvre?... (J'entends un bruit de gifles... non, ils se serrent la main.) Votre ami Derain a dû vous aider? Moi oi oi oi oi je e e e e me e e e e... Ah! il n'y entendait rien et suivait vos conseils? Je e e e ai ai ai moi oi oi oi je e me e e e.. Ah! oui! la sérénité des champs de batailles? ah? ah? (rires) pendant que vous vous esquintiez à faire de la peinture, tout en faisant de l'anarchie individualiste... entre vos quatre murs ; il est certainement dangereux de s'inféoder à un parti, quel qu'il soit, un accident est si vite arrivé! Je e e e me e e e e moi oi oi... Peut-être eûtes vous tort d'abandonner ce pauvre Derain ; vos leçons lui eussent encore été salutaires. Peut-être eussiez-vous réussi à lui faire pondre 2 ou 3 toiles par jour ; sans vouloir vous contrarier, cher Maître, c'était, en somme, votre ami, et s'il vous criait : « A bas la calotte ! » comme vous dites, du moins « la culotte », vous pourriez risquer la fouaillée! le e e e e me e e e e moi oi oi oi oi... J'en suis sûr! pas plus de lui que de Picasso. Pour ce dernier, la critique est inquiète mais élogieuse ; comme novateur, comme chercheur, on l'exalte, je pense, avec juste raison... (éclat de rire en coup de tonnerre.) Moi seul oil oil je e e e me moi oi oi je e e e moi oi oi. Ah! bah! truqueur, suiveur! quand je pense que je marchais! en qui croire? Moi oi oi oi oi oi, je e e e me e e e... Vraiment! vous ne pouviez dormir? il vous fallait un Odilon Redon? vous le possédâtes; évidemment nécessité fait loi, le lendemain vous le vendîtes... malgré cela vous dormîtes! Que de belles actions à votre actif! ne découvrîtes-vous pas aussi Rouault, Utrillo? Moi oi oi oi, je e e e me e e e oi oi... Utrillo fait du Vlaminck ? fantastique ! Ne présentâtes-vous pas aussi Rouault à Vollard ? Quel bon maître et quel bon camarade vous êtes pour ceux qui sont arrivés... jusqu'à vous! Je me e e e moi oi oi oi me e e e... Oh! oui! vous avez des lettres; vos auteurs favoris sauront un jour ce qu'ils vous... doivent: l'Obèse, L'Aztèque, le Prolifère, le Microbiol... Je e me moi oi oi oi oi je me e e e...

Le jour baissait, à ce que je crus voir par l'ombre que les deux compères projetaient sur le parquet. Je me risquai à avancer la tête et perçus ce cri dans la campagne : « *Qui n'a pas son petit Vlaminck!* » Le groupe Dubreuil, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg, qui avait exposé pour la première fois à « *La Licorne* », galerie fondée par le docteur dentiste Girardin, et dispersée, peu après, décide de continuer à exposer chaque année chez moi. L'exposition a donc lieu en mars. La présentation

de chacun des artistes de ce groupe est faite par moi en mon bulletin n° 5, et obtient un gros succès d'hilarité.

Il y aura, d'ailleurs, pour tous les exposants en ma galerie, et sans qu'il soit nécessaire de le signaler chaque fois, une préface en mon bulletin, par moi ou d'autres.

L'ensemble des peintures qu'Odette des Garets expose en avril a une belle tenue.

En grand secret on parle d'un bar qui doit s'ouvrir dans le quartier Saint-Philippe-du- Roule ; grande agitation dans le monde des artistes ! dès qu'il s'agit de se rincer la dalle, ils sont tous là... On n'a pas donné suite à ce projet !!

Une nouvelle revue *Philosophie* mérite d'être signalée : le plus vieux de ces philosophes a... 22 ans ! il est vrai qu'à 50 ans, ils seront comme des petits fous !

Pour la première fois, Vergé-Sarrat expose fin avril : grand succès !

Le trio Léopold Lévy, Kayser et Vergé-Sarrat commence seulement à se montrer ; ces trois amis, peintres-nés, ont connu des périodes bien difficiles ; l'eau-forte, en laquelle ils excellent, a paré aux plus mauvais jours, tout en leur donnant une grande notoriété comme artistes-graveurs. La sûreté de main qu'ils y ont acquise donne à leur peinture une préciosité telle dans le détail, que l'ensemble présente les lumineux accents d'une personnalité incontestable.

Grillon peint avec une telle conscience, qu'il importe de l'encourager.

Puis Paviot, que la mode n'influence pas ; sa joie de peindre s'extériorise peu ou pas... que lui importe : il peint, peint...

Cottereau, le charmant marchand de la rue Laffitte, me présente Lurçat, cet artiste étrange qui ne « connaît » encore personne : « *Vous avez bien entendu parler de Derain ? Picasso ? — Non !... on me les a « présentés »... ces jours-ci !...* » Il fera son chemin. Il a d'ailleurs, comme décorateur, un goût très sûr. Le cubisme, inconnu de lui hier, n'a plus de secrets pour lui aujourd'hui. Certains essais de lui sont amusants.

L'heureuse évolution de Gimmi fait que quelques amateurs la suivent avec intérêt.

On remarque aussi, depuis qu'il expose dans le groupe Gromaire, les œuvres de Makowski. Ce peintre est un de ceux avec lesquels il faudra compter, un jour... s'il tient ce qu'il promet. Per Krohg, lui, professe une telle fantaisie dans sa composition, dans sa manière de peindre qu'il force l'attention... on y vient!

Le peintre Théophile Robert, contrairement à Krohg, n'est pas de ceux que nous recherchons particulièrement; cependant, sous les auspices de M. Pacquement, la galerie Druet le prend sous son aile, fait outrageusement monter les prix de ses œuvres (le pôvre a cru qu'il était arrivé), puis elle le laisse choir... brusquement! Vilain procédé! Comme protestation, je lui achète une toile, voilà! Léopold Lévy évolue lentement mais sûrement: il m'intéresse.

Encore une nouvelle revue *Partisans...* mort-née.

Retour d'Italie, Eisenschitz et sa femme, Claire Bertrand, font une très bonne exposition en mai. Récital Chopin, à l'Opéra, par le grand pianiste Braïlowsky; enchantement! quel meilleur éloge pour un tel artiste, que cette... conspiration du silence, qui caractérise chacun de ses récitals! L'œil ensoleillé de Francis Smith, qui expose en juin des « *vues de Paris* », (gouaches), différencie, avec bonheur, l'atmosphère grise de la capitale, de celle, éblouissante, de Lisbonne. Ce coloriste portugais obtient un succès mérité.

Raoul Dufy, dont les aquarelles, de plus en plus éclatantes, tiennent les amateurs en haleine, a toujours la vogue ; sans arrêt, entre 3 et 400 francs, leur vente se poursuit. La personnalité de Dufy est sans conteste.

Un amateur sérieux, Hugues Simon, joue au riche collectionneur ; il *éblouit* les marchands par des liasses de billets de banque qu'il fait miroiter à leurs yeux... pfuitt !! aussitôt disparaissent dans ses poches... plus rien dans les mains... gentleman ! ! Si, par hasard, il achète, il bat le pavé de Paris pour placer sa camelote...

# CHAPITRE XX

UN DUEL SENSATIONNEL. — VOYAGE, DÉCEPTION, PRESCIENCE. — DESPIAU, GRAND BONHOMME. — EXPOSITION: LA FLEUR. — UN ÉMULE DE CRAVAN. — L'ART VIVANT. — SPÉCULATION. — DÉMÉLÉS AVEC ROBERT REY. — ON SE CONGRATULE. — CAPON LA CONSCIENCE. — 50 ANS DE PEINTURE AUX ARTS DECORATIFS.

Deux de nos jeunes critiques ayant, ensemble, à vider une question d'honneur, s'invectivent. Rencontre à l'épée, à quinze pas, dos à dos, écume à la bouche, yeux fous, ventres et épées en avant, taille... dans le vide, sautilles, véloces ; ils se cherchent, vainement : « *Il a fui, le lâche !* » Damnation ! dans leur furie ils oublient, les malheureux, qu'ils ferraillent... dos à dos. S'étant perdus de vue, ils courent encore !... L'honneur est sauf !!

Si j'aime la peinture de Kisling, pourquoi faut-il que, parfois, elle me déçoive ?

Et Jean Dufy, frère de Raoul ? lorsque je le connus, en 1914, il avait sa petite personnalité, mais son terrible frère a un tel esprit de... persuasion ! Allons ! confiance est mère de patience.

En juillet 1924, et pour terminer la saison, groupe sensationnel : Bosshard, Raoul Dufy, Hermine David, Kisling, Lurçat, Marcoussis et le sculpteur Zamoyski. Que de visiteurs ! quelle foule ! Pas un ne vend !

Le mois d'août est pluvieux. J'ai cependant résolu de passer une quinzaine dans un petit village près d'Epinal où demeure une amie que je n'ai pas vue depuis vingt-cinq ans. Croyez- moi, gardez le bon souvenir des amis que vous avez eus en votre jeunesse, ne les revoyez jamais ; quelle déception vous vous épargnerez! La vie qui continue, monotone pour les uns, agitée pour les autres, change la mentalité de chaque être. Je n'ai pas trouvé ce dont j'avais gardé l'image, ce que j'aimais en cette amie ; reçue cordialement par la brave paysanne qu'elle est devenue, soucieuse seulement de sa lessive, des haricots qui poussent mal... mais n'est-elle pas, elle, dans le vrai ?

Le temps affreux étant le bon prétexte, au bout de trois j'étais de retour. Un fait étrange, cependant, m'a beaucoup impressionnée, c'est que ce voyage, décidé en deux jours comme de toute urgence, malgré le temps, m'a tout l'air d'une sorte de poussée *presciente* : trois mois après, mon amie était morte...

Octobre 1924. Un groupe de cinq artistes ouvre la série des expositions : Barat-Levraux, Eberl, Goërg, Ramey, Savin. La vente n'est pas très brillante, mais quelques-uns de ces *Jeunes* semblent

144 PAN 19

devoir s'imposer.

J'offre à ce groupe sympathique un dîner à Montmartre, et comme invités Charmy et M. et Mme Francis Smith. Charmante soirée!

Visite à l'atelier Despiau, dont les œuvres m'enthousiasment. Il ne doit pas tarder à prendre sa place parmi les plus grands sculpteurs ; on commence à l'apprécier. Rodin l'avait d'ailleurs en grande estime, et comme artiste et comme homme.

Exposition Lévitzka. Petit succès.

Puis celle de la talentueuse, fine et charmante Hermine David.

J'inaugure pour cette fin d'année les expositions d'ensemble que j'ai l'intention de faire tous les ans, (décembre-janvier) et qui consistent à réunir, en leur proposant un thème, à chaque fois renouvelé, tous les artistes qui ont exposé chez moi depuis la fondation de la galerie (1901).

Pour cette fin d'année 1924, je propose : La Fleur.

Peu d'artistes manquent ; et la fantaisie de chacun se donne libre cours. Le succès est énorme ! jamais on n'avait réussi un ensemble aussi varié, aussi rutilant, aussi harmonieux... bonne vente !

Il était dangereux pour un artiste de faire seul une exposition d'ensemble, après celle-là : Leprin a réussi à doubler le cap... Succès !

Notre critique *national*, Waldemar Georges, dans un article paru le 10 novembre 1911, sur Maurice Utrillo, avait traité celui-ci de « *drôle très expert en l'art de remplir sa caisse!* » (pauvre Utrillo!) Aujourd'hui, il prépare un article dithyrambique sur ce « drôle »... Je suis sûre que la cote a monté! que pariez-vous?... Et vive la Pologne, messieurs!

L'ami Girieud qui, en 1901, inaugura, dans un groupe, la galerie B. Weill, a suivi sa voie, évoluant lentement et sincèrement. Les œuvres qu'il expose présentement (février 1925) le classent parmi les bons.

Une revue nouvelle (toujours et encore), *Cap*, rédigée par Marcel Hiver, fait scandale à Montparnasse. A l'instar du triste Cravan, Marcel Hiver y insulte les artistes, ne trouvant que ce procédé peu élégant pour se faire de la publicité : résultat négatif, publicité fâcheuse.

Gromaire, parmi les jeunes artistes, a une place prépondérante ; peintre de talent, dès qu'il aura fait abstraction de cette formule un peu gênante qui entrave quelque peu son évolution, il sera de *classe*. Auprès de lui, Goërg, peut-être un peu plus superficiel, aura sa place si... l'anecdote ne le trahit pas. Florent Fels, rédacteur, avec Robert Mortier, de la revue *Action* (disparue après la publication d'une quinzaine de numéros), devient rédacteur en chef d'une nouvelle revue *L'Art vivant* (« L'Art vivant » est le nom d'un volume écrit par mon ami André Salmon, sur les jeunes peintres) éditée par Larousse. Les jeunes rédacteurs de cette revue en feront, j'espère, un organe plein de « vie » et qui... vivra, ce à quoi on est peu habitué jusqu'à présent.

En février 1925, exposition Jeanne Rosoy (Mme Yves Alix).

Mars. Troisième année de l'exposition du groupe : Dubreuil, Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg. Les spéculateurs s'en donnent à cœur joie... pourvu que ce petit jeu n'agisse pas trop sur les méninges de nos Jeunes espoirs.

Un ensemble de Goërg est ensuite présenté aux collectionneurs. Ce nouvel apport heurte bien encore quelques-uns d'entre eux, mais son succès est assuré par cette soif de nouveauté et... d'agio qui l'emporte sur les plus hésitants.

L'exposition de Kayser, qui suit, en impose par la perfection de la ligne et de la forme, œuvre d'un maître amoureux de son art. Un jour viendra...

Tiens! tiens! ma manière de présenter les artistes en mon bulletin, n'est pas du goût de M. Robert Rey. Mes préfaces mirlitonesques ont le don de l'irriter; il déverse son fiel dans un numéro du Crapouillot<sup>111</sup> (cocardier), en des termes si grossiers pour moi, que, spontanément, les artistes rédi-

NdMLM: « Mlle B. Weill constate avec amertume, parait-il, que Le Crapouillot parle peu souvent de sa galerie. C'est, explique-t-elle, parce qu'elle n'annonce point ses expositions dans des pages de publicité, je respecte profondément la personne de Mlle Weill. Mais, ceci posé, son allégation part d'une dégoulinante mauvaise foi ou d'une stupidité sans borne. Jamais je n'ai reçu de Galerie Boissière la moindre suggestion ayant une semblable origine. Et s'il était vrai, je pense que Galerie Boissière aurait eu à mon égard assez de considération pour s'abstenir. Mais il n'est pas nécessaire. Et puisque Mlle Weill me fait l'honneur de chercher les raisons de mon abstention, je la prie de vouloir bien la retrouver ici. J'ai le cœur littéralement soulevé par la littérature de vers de Mlle Weill. Les mirlitonnades avec lesquelles elle présente ses peintures me font penser aux mornes versifications, tracées dans les maisons centrales, par les délireurs les plus malsains. Je me demande sous quel angle peuvent bien se placer ceux de mes amis, rares d'ailleurs, qui trouvent du piquant à ces inepties agressives, à ces assonances qui rappellent les vociférations scandées, couplées d'éclats de rire hideusement satisfaits, auxquelles se livrent, le samedi soir, dans les faubourgs populeux, de vieilles femmes saoules.

Il y avait naguère, dans la rue du Vieux Colombier, une marchande qui vendait de vieux bouts de chibouk en ambre, et autres fragments de clysopompes. Elle étiquetait chacun de ses fétiches avec des rimes, et, sur la glace même de la devanture, des placards haranguaient les passants de strophes alternées. Ces publications avec leur air à la bonne franquette étaient insondables d'ânerie. Et je sais des gens, réputés fins, qui disaient : « Eh ! Eh ! Tout de même... » tant qu'il est vrai qu'une des formes du snobisme est de vouloir à tout prix découvrir quelque grâce jusqu'en les plus pâles sottises. Je le répète, l'idée que des œuvres, produites par des talents que j'admire, peuvent déclencher de semblables réactions, les enduit, à mes yeux, dès qu'ils sont accrochés dans cette boutique, d'un vernis puant. Mlle B.Weill ne conçoit peut-être pas qu'on puisse éprouver des sympathies ou des aversions en dehors des clauses contenues dans les contrats de publicité. Dans ce cas, elle aura certainement de la peine à réaliser que seul le souvenir de ses œuvres poétique ait si souvent arrêté ma main prête à se poser sur le bec de cane de son magasin. ».

REY Robert , *le Crapouillot*, chronique « Le Poil et la Plume »: numéro du 16 février 1925, pages 8-9. Et sa réponse :

« Le Crapouillot a reçu de Mlle B. Weill la lettre qu'on va lire : Monsieur,

Je n'ai ni mari ni fils pour aller souffleter comme il le mérite M. Robert Rey, et il le sait bien. Je ne lui ferai pas l'honneur d'une réponse et ne veux même pas chercher quelle part de responsabilité vous incombe comme directeur de revue dans la publication de cette ordure. Je vous demanderai simplement, usant de mon droit comme la loi m'y autorise, l'insertion de ces quelques lignes aux lieu et place de l'article incriminé paru dans le numéro du 15 février 1925 du « Crapouillot ». Je vous prie de croire, Monsieur, à la haute considération et à l'estime dont je suis l'objet.

# gent une protestation indignée couverte de plus de trois cents signatures. Très émue de ces marques B. Weill

Insérer ces quelques lignes, mais j'y compte bien!

J'ai dit assez de mal des vers de Mlle B. Weill qu'on lui donne la satisfaction de traiter d'ordure ma prose infortunée. Mais Mlle B. Weill, commerçant, pamphlétaire et, hélas, poète, se trompe en me croyant tant informé de ses parents, alliés et collatéraux.

Par contre Mlle B. Weill, commerçant, pamphlétaire et, hélas, poète, ne peut ignorer que j'ai souvent écrit, avec aussi peu d'artifice, d'hommes assez considérables par leur taille et leur poids ; et je ne me rappelle pas avoir tenté d'esquiver les inconvénients possibles de ces franchises.

Je n'ai de prétention au génie non plus qu'à l'infaillibilité. Mais j'ai la faiblesse de tenir à mon petit renom de non-vénalité et d'indépendance.

Or, Mlle B. Weill, commerçant, a tenté de répandre, à mon sujet et dans cet ordre d'idée, les bruits les plus blessants ; Mlle B. Weill, pamphlétaire, dirige un opuscule où l'on se montre singulièrement prompt à l'outrage ; (le physique même des personnes qui ne plaisent pas à Mlle B. Weill est malmené là de belle manière.) ; Mlle B. Weill, poète, hélas, y publie des vers dont le moins que je puisse dire est qu'ils m'apparaissent comme des monuments d'ineptie.

Et quand un écrivain, insidieusement sali, s'insurge contre les allégations de Mlle B. Weill, commerçant, quand un lecteur déclare que les rimes de Mlle B. Weill, poète, hélas, lui semblent navrantes au-delà du dicible, Mlle B. Weill brandit son jupon et s'écrie « Grand lâche, il insulte une faible femme sans défense! »

C'est vraiment trop commode.

A présent, il est possible que je me trompe sur la valeur des productions littéraires de Mlle B. Weill. Ce sont peut-être des fleurs d'esprit et de délicatesse. Et j'espère que Mlle B. Weill nous sera reconnaissante de publier, outre sa lettre, quelques vers parus dans le 19ème et dernier numéro de son Bulletin.

Ce Bulletin est, entre autres choses, une « invitation » que Mlle B. Weill vient de m'adresser, à visiter l'exposition de Mme Jeanne Rosoy, excellente artiste dont j'eux le plaisir de parler ici même à plusieurs reprises et dont Le Crapouillot a reproduit maintes œuvres.

Voici une épigramme charmante, extraite du même numéro 19 (je ne l'ai pas choisi !).

**BUISNESS** 

Qui les a

Les plus beaux

Oh! Oh! Oh!

Utrillo?

C'est Coquiot

Oh! Oh! Oh!

Ce gars-là

Vous l'dira

Ah! Ah! Ah!

Son bouquin,

Nom d'un chien!

In!In!In!

N'parl' que d'eux

Nom de Dieu!

Heu! Heu! Heu!

Eux, c'est moi!

Ah! j'te crois!

d'amitié, je me suis opposée à l'envoi de cette protestation, me promettant de remettre ce monsieur à sa place en mon bulletin, ce que je fis vertement<sup>112</sup>.

Reviendra-t-il, le temps où mon ami André Lhote, lors de sa première exposition d'ensemble, rue Victor-Massé, vendit le tout ? Peut- être! le bel ensemble qu'il présente ici, en ce joli mois de mai, tentera-t-il les amateurs ? Eh! bien!. non!.. Je puis assurer qu'ils ont tort...

Tout frais débarqué du Maroc, Vergé-Sarrat expose des peintures vraiment évocatrices. Presque tout est vendu... est-ce un critérium ? pour une fois, oui!

Un jeune peintre, encore, dont il faut retenir le nom : Georges Capon. La première exposition qu'il fait en juin obtient un grand succès... et mérité.

Vauxcelles, avec son ami Waldemar Georges, fonde une grande revue qui doit faire tomber toutes les autres : *L'Amour de l'Art*. Peu de temps après, il en est... tombé... peut-être pour n'avoir pas réussi à faire tomber les autres. Dès lors, seul Waldemar préside aux destinées de la Revue qui tourne au tendancieux... naturellement.

Berthe Martinie expose des dessins à la sépia, en la deuxième quinzaine de juin. La vision romantique de l'artiste donne à l'exposition un aspect vieillot qui, malgré cela, ne manque pas de vie. Succès.

Au Musée des Arts Décoratifs, on a organisé une très importante exposition : cinquante ans de peinture, de l'impressionnisme à nos jours.

On a négligé, simplement, d'y inviter Suzanne Valadon, qui, je crois, compte, à notre époque, ainsi que Charmy. Ah! oui! elles n'ont pas encore la cote!... Sur l'observation que j'en fis à Vauxcelles, l'organisateur, il me répondit: « *Je n'aime pas la peinture de Valadon ; pas plus que celle de Charmy!* » Vauxcelles fit, ensuite, un livre sur la peinture des femmes. Inutile de dire que le même « *oubli* » se renouvela. L'histoire de la peinture des femmes est faite selon ce que l'auteur aime ou admet comme valable; les artistes qui ne lui plaisent pas doivent être rayées de l'histoire de l'Art.

« L'Art » tout court, est par trop malmené au gré de l'agio.

Voyez-vous un historien supprimant le règne de... Louis XI par exemple, sous prétexte que ce roi ne lui plaît pas <sup>113</sup>?...

#### Oi!Oi!Oi!

À relire ces vers, je suis pris d'un grand remords. Ce sont bien ceux d'une faible femme, d'une très faible femme, sans défense. J'eus tort de les prendre si durement à partie. Je lui en présente ici mes très humbles excuses. « Réponse de Berthe Weill, *le Crapouillot*, 16 mars 1925, page 33, Cote INHA: Mfilm 321.1 ISBN 0751 - 5553, Bobine: «Le Crapouillot 1924-1925»

- Je dois à la vérité de dire que Robert Rey, ayant peu après reconnu ses torts, je ne lui ai pas gardé rancune.
- Pour jauger de la misogynie endémique au milieu culturel, citons le peintre Gustave Moreau :
- « L'intrusion sérieuse de la femme dans l'art serait un désastre sans remède. Que deviendra-t-on quand des êtres dont l'esprit est si positif et terre à terre que l'esprit de la femme, quand des êtres aussi dépourvus du véritable don imaginatif,

La saison picturale se termine par l'exposition, en juillet, de Raoul Dufy, Laglenne, Lurçat et Marcoussis. Malgré la saison avancée, ce groupe est très en faveur ; Dufy monte, monte... Et Charmy ? verrait-elle enfin les yeux s'ouvrir sur son œuvre artistique ? elle est très demandée.

viendront apporter leur horrible jugeote artistique avec prétentions justifiées à l'appui ? Cette Marie B... [...] vous en donne la chair de poule. [...] Pauvre idiote enflammée, pauvre concierge exaltée [...] c'est à fuir l'art et tout ce qui s'y rapporte pour jamais et sans retour »

MOREAU Gustave, *L'Assembleur de rêves, écrits complets*, Frontfroide, Bibliothèque artistique et littéraire, Fata Morgana, 1984, p. 207.

# CHAPITRE XXI

SAINT-TROPEZ ET ALENTOURS. — LA MODE DES INTERVIEWS. — LE TRAFIC À L'HÔTEL DROUOT. — BÉNÉFICES DE GUERRE !! — LE BANQUET PASCIN. — LE MIEN. — QUÉLVÉE, DECORATEUR. — MAURICE SAVIN. — BANQUET VAUXCELLES. — BANQUET ANDRÉ WARNOD. — MA PÉDESTROMOBILE. — HECHT. — FERNAND SIMÉON. — LES VINGT-CINQ ANS DE LA GALERIE. — APPENDICE.

Vacances. Départ pour Avignon d'où un taxi me transporte à Villeneuve; là, le maître des maîtres, Simon Lévy, en sa résidence domaniale, me fait les honneurs du lieu de son séjour. Par un soleil torride, monter au fort Saint-André, après avoir passé la nuit sans dormir, dans un train, que j'étais donc à l'aise! Deux journées passées très agréablement, au bout desquelles Mouillot, de Saint-Tropez, vient en auto prendre... livraison de ma... personne. En ses coins les plus pittoresques, sous un ciel et une chaleur implacables, nous parcourons la Provence. A Sanary, le *Tout-Montparnasse* joue aux boules ...on s'y met! A Saint-Tropez, c'est le *Tout-Paris* du théâtre, de la mode, de la peinture, voire de la politique. Le charmant port craque sous le grouillement des snobs à la remorque de Poiret, Colette, Paul Guillaume et Madame, Picabia, Segonzac, Damia, Dorny, Vildrac et famille, le chanteur Koubitzki, Gignoux, L.-A. Moreau, des peintres, des peintres, des peintres...

Dans la petite maison de Mouillot, l'intérieur en est charmant, sa femme et sa fille l'agrémentent... Mais quoi ? un drame ? une « *amie* » sème la désunion...

Francis Smith, sa femme et ses deux filles, sans snobisme, mènent, là aussi, une vie saine et amusée par le grouillement de cette foule bigarrée.

Au retour, nous nous arrêtons à Marseille, cette ville cosmopolite qui effare tout d'abord par l'intensité de la vie qu'on y mène ; et puis, peu à peu, on se mêle à la foule, on prend part à cette vie, on finit par l'aimer... chaleur communicative. C'était la première fois que je voyageais dans le midi, que je voyais Marseille, mon ami Simon Lévy qui nous accompagnait me dit : « *Quoi ! vous ne connaissez pas Marseille ? son port ? Attendez, que je vous présente* ». Il se lève, se tourne vers la mer : « *Mer Méditerranée, mère Weill !* » Sa spontanéité était désopilante ; ce fut mon premier contact avec Marseille. A Paris, tout reprend son cours : expositions, ouvertures de nouvelles galeries, dont le nombre s'accroît chaque jour : ce qu'il y en a, c'est effarant !

Chaque saison amène aussi son nouveau bobard ; pour celle-ci, c'est la folie des interviews ; les jeunes critiques d'art qui cherchent à se faire une place, tapent dans le tas sans merci. Voici le tour

d'interview des marchands de tableaux... voici le mien : « Dites-nous quelque chose ! Comment commençâtes-vous ? — Je marchais à peine, les jambes en manches de vestes, peu solides ; tremblante, hésitante, je n'osai me risquer ; aidée de mes deux bras, château branlant, je m'étalai sur le parquet. Cris... larmes... on me mit un bourrelet... — Pardon !... comment commençâtes-vous le commerce des tableaux ? — Oh! excusez-moi, j'avais mal compris... » La séance fut remise, vous pensez bien...

Mouillot progresse ; ses paysages de Provence sont remarqués.

Cette année, le Salon d'Automne a lieu dans des baraquements, et il y gagne beaucoup ; le Grand Palais lui donne un aspect si spleenétique !

Grand succès... moral pour la belle exposition de Simon Lévy.

Et, pour clôturer l'année 1925, je choisis comme thème pour la grande Exposition annuelle « *Fleurs animées* ». Succès retentissant.

Le commissaire-priseur Bellier racole les toiles cotées chez les marchands et les amateurs pour créer une cote avantageuse et scandaleusement factice à l'Hôtel des Ventes ; nouveaux procédés, appelés à tuer le commerce des tableaux, et ceci, au grand jour, et en toute liberté, l'agiotage éhonté bat son plein, et les pauvres artistes de talent qui n'ont pas la cote (ce qui n'entache en rien leur valeur) voient leurs peintures, en cet antre boursicotier, tomber à rien...

M'est avis que l'ère des vaches maigres est bien proche !...

Pendant la guerre je fis commerce de cartes postales et de cartes géographiques ; en 1917, je quittai, sans un sou, la rue Victor- Massé pour la rue Taitbout ; en août 1920, je fus indemnisée pour quitter la rue Taitbout et m'installai rue Laffitte. Cette indemnité touchée en août fut comptée comme bénéfices de guerre, bien que les bénéfices de guerre cessassent de courir, d'après la loi, à partir de fin juin 1920 ; au surplus, pénalités pour n'avoir pas annoncé ces bénéfices *scandaleux* ; poursuites engagées, malgré mes réclamations et preuves à l'appui ; le fisc aux œillères s'entête et me tracasse... cela tourne au tragique! Doux pays, pour les femmes seules! Vous êtes en butte à des vexations, à des enquêtes sournoises, à des dénonciations calomnieuses de tristes individus affiliés à la police ; c'est l'inquisition, quoi! sauf, bien entendu, pour les fraudeurs... doux pays!

Année 1926. En janvier, exposition Eberl d'un intérêt plutôt artisanesque.

On offre à Pascin, pour ses 40 ans , un banquet chez Dagorno. Dîner et soirée charmants, sans beuverie... Pascin a tort de ne s'entourer que de parasites ; il a cependant de bons et vrais amis qui l'aiment : ils sont tous là, ce soir, et il le sent bien...

Comment font donc les trois ou quatre peintres, toujours les mêmes, annoncés dans les Galeries nouvelles qui s'ouvrent, pour en alimenter deux ou trois cents? Oh! c'est bien simple: le directeur d'une galerie qui s'ouvre va trouver le directeur de celle qui s'est ouverte hier, lequel est allé trouver... (ainsi de suite) et lui demande de lui donner des peintures en communication; ce directeur d'hier va donc trouver celui d'avant... etc., etc.; c'est pourquoi l'on voit toujours les mêmes toiles exposées...

les cotées, bien entendu<sup>114</sup>. Epoque néfaste à l'Art, néfaste au commerce, époque de spéculation, de bluff, époque malsaine... c'est vrai que je suis vieux jeu! On verra bien.

Une cinquantaine d'artistes m'offrent un banquet qui fut très cordial et très réussi ; quelques amateurs ont bien voulu se joindre à eux<sup>115</sup>. Dîner succulent et bien servi par Dagorno, à La Villette. Les quatre musiciens du jazz, Gen-Paul en tête, arrivent en bouchers de la Villette ; cette entrée triomphale met tout le monde en joie.

Toasts. Girieud commence : Débarquant de mon pays, c'était ma première exposition ; j'arrive au vernissage en tube et en jaquette... tableau ! Une dépêche de Raoul Dufy : « Avec tous de cœur, vive la môme Weill ! » Un ban. En trois mots, Dufrénoy rappelle ses débuts chez moi, et, aussi irrévérencieux que Dufy, lève son verre et crie : « Vive la môme Weill ! » Tabarant, en termes scandés, me couvre de fleurs... je suis émue. Au moyen d'un haut-parleur en carton, je répands mes remerciements sur chaque orateur, puis, tables enlevées, on danse.

A cette charmante réunion, assistaient : M. et Mme Yves Alix, M. et Mme Chagall, M. et Mme Gromaire, M. et Mme Kars, M. et Mme Girieud, M. et Mme Lombard, M. et Mme Barat-Levraux, M. et Mme Largy, M. et Mme de La Rocha, M. et Mme de Waroquier, Mme Amos, Mme Abranski, Suzanne Valadon, Utter, Charmy, Gimmi, Kayser, Per Krogh, Léopold Lévy, Simon Lévy, Favory, Lévitzka, O. des Garets, Vergé-Sarrat, Fels, Charensol, Waldemar-Georges, Quelvée, etc., etc.; des lettres d'excuses, de félicitations m'arrivent en masse, et, vers une heure du matin, gai et content, chacun va rejoindre ses pénates.

\* \*

Quelvée a une bonne place à prendre comme décorateur ; son exposition, fort intéressante, le prouve surabondamment.

Dubreuil cherche encore sa voie...

<sup>114</sup> NdMLM : lire l'analyse de la hiérarchie du marché de l'art réalisée par Fabien ACCOMINOTTI, « Marché et hiérarchie » in *Histoire & Mesure*, 2008, XXIII- n°2.

NdMLM : « Si tous les peintres qui ont exposé leurs œuvres sous les auspices de Mlle B.Weill étaient venus au diner donné en son honneur, la grande salle de Dagorno n'eût pas suffi, il aurait fallu le Grand Palais. Mais le diner d'avant-hier soir n'était pas un banquet : c'était un diner intime, bien qu'il y eût une soixantaine de convives : intime pour la raison que chacun était venu là tout bonnement dîner avec des amis » WARNOD André, « Le diner de Mlle Weill », *Comœdia*, 21 janvier 1926, p. 3.

Le tout jeune Tcherniawsky, sans bluff et sans détours, nous expose des œuvres qui donnent de l'espoir.

Et puis toujours (4<sup>e</sup> année), le groupe Dubreuil Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin et Per Krohg, très visité par les spéculateurs... l'agio bat son plein...

Les artistes, ces grands enfants, ouvrent quotidiennement leur cœur à l'espérance à l'inauguration d'une galerie : « *Pour nous, cette fois !* » Aussitôt ils déchantent… les mêmes, toujours les mêmes trois ou quatre peintres couvrent les murs… il court, il court, le furet…

Les amateurs furent attirés par les grandes compositions, au Salon d'Automne du jeune Maurice Savin ; la première exposition qu'il fait ici est loin de les décevoir... c'est un critérium. Succès. Grande rétrospective des « *Indépendants* ». Exposition de haute portée et bien organisée ; depuis sa fondation, (1884) réunion de tous les artistes qui ont exposé en ce salon, jusqu'en 1914.

Vergé-Sarrat arrive de Corse avec une vingtaine de toiles qu'il expose en avril. Quel peintre enthousiaste! Quelle personnalité! Son art s'affine de plus en plus. Beau succès!

La baisse inquiétante du franc est motif à manifestations *intéressées* qui acculent les amateurs avides de placements fructueux à l'achat d'œuvres aussi peu recommandables que le goût qui les guide. J'ai l'air bien maussade ; cela ne va donc pas, la vente ? mais si, trop bien ! c'est immoral ; cela me donne de l'inquiétude pour les suites probables de cette frénésie...

Si la personnalité d'Albert Huyot n'est pas encore très dégagée, il a cependant du métier, et tous les espoirs en sa réussite sont permis. J'ai dû mettre au point, entre cet artiste timide et deux de ses amis, un peu trop malins, une affaire peu claire et peu à l'éloge de ces deux derniers ; ils se sont rebellés contre mon intrusion... je mis un frein à leur ardeur belliqueuse en tranchant ce conflit à la satisfaction de chacun. Ah! mes amis! le trafic des tableaux ne se fait pas sans aléas, n'est-ce pas ?

Le banquet offert au critique d'Art Louis Vauxcelles réunit 300 couverts. Un restaurant à recommander : on ne pouvait trouver mieux comme empoisonneur, les organisateurs y ont eu la main.

L'atmosphère orageuse peut être attribuée à la déception des convives ; on se regarde en chiens de faïence ; deux soufflets retentissent ; rumeur ! ce sont deux de nos jeunes critiques d'Art qui se congratulent bruyamment. Au discours de de Monzie, sifflets, chahut... le jeune Charensol se distingue parmi les fougueux... il doit avoir faim. Dix heures ! le ventre creux, nous filons à l'anglaise. Il paraît que l'on dansa... probablement devant le buffet ! Je pensai au banquet si cordial qui me fut offert. Vivent les petits comités !!

En juin, exposition Georges Capon. Enorme succès. Il évolue lentement et sûrement ; sa personnalité s'affirme.

Clôture de la saison picturale par l'exposition Grillon.

Un banquet (quelle épidémie !) est offert à André Warnod. Les banqueteurs roulent sous les tables ; Pascin et Galtier-Boissière s'invectivent en propos avinés... il faudrait les calmer, mais pas un ne tient

PAN 20 153

debout. Et peu après cette soirée mémorable, les colonnes du *Crapouillot*, sous la signature du directeur, sont imprégnées de ces propos d'ivrognes, ignoblement interprétés, objets de la dispute ; Pascin en fait les frais, bien entendu. Avoir une feuille de chou pour servir à ces fins est bien malpropre ; Pascin ne jouit pas de ces avantages, il n'est pas homme, d'ailleurs, à user de ces procédés, Pascin est trop grand seigneur ; bien des artistes ou autres ont vécu de ses largesses... Je réfute, dans mon bulletin, tous les mensonges du *Crapouillot* relatifs à Pascin sans défense... et si gentil, si spirituel... quand il est à jeun !

Cette année, mes vacances se passent à Paris.

On n'a pas idée de ce qu'il y fait bon au mois d'août.

Hélas! les inquisiteurs ont jeté sur moi leur dévolu : le fisc vient mettre le nez dans mes livres, me félicite sur leur netteté, leur loyauté, mais... je m'expliquerai un jour sur tout cela. Ah! si je ne gardais pas mon sang-froid, toujours, comme j'aurais du plaisir à me payer... sur ces bêtes! Il y a, hélas! dans la vie, des joies qui nous seront toujours refusées. La mauvaise foi est ce qu'il y a de plus répugnant. Avec ma pédestromobile, je fais, cet été, un magnifique voyage... et en vitesse, sur place...

Enfin! tout le monde rentre! Ah! ça commence bien! il pleut! il pleut! des feuilles vertes, rouges, blanches... pas même patriotiques! Je ne serai donc jamais tranquille!

Dans la seconde quinzaine d'octobre 1926, exposition du peintre-graveur, Joseph Hecht. Très connu comme graveur, ses burins, en lesquels il excelle, sont très recherchés. Sa peinture n'y ajoute rien, mais comme il est plein d'enthousiasme, espérons qu'il évoluera dans la suite.

Chaque jour, on lance un nouveau peintre ; les gros manitous, les gros capitalistes de la peinture s'interrogent annuellement pour savoir qui, cette année, sera mangé, sur quel jeune ils pourront ponter. Le plus jobard sera l'heureux élu.

En novembre, exposition Fernand Siméon, connu déjà comme illustrateur de grand talent. Bon ensemble.

Il peint et dessine avec la science du graveur ; sa composition, très spirituellement conçue, donne à son ensemble beaucoup de vie. Succès<sup>116</sup>.

Il me faut penser aux fêtes que je dois donner à l'occasion des vingt-cinq ans de la Galerie. Comme tous les ans<sup>117</sup>, le thème proposé pour l'exposition de tous les artistes qui ont collaboré, de 1901 à

Nous avons eu, depuis, à déplorer la mort prématurée de ce charmant peintre, enlevé en 3 jours à l'affection des siens et de ses nombreux amis.

NdMLM: « Berthe Weill a « ses » peintres, j'entends tous ceux dont elle aida les premiers pas et qu'elle n'essaya pas ensuite de retenir par esprit de spéculation. Si bien que Berthe Weill, marchande, a provoqué ce miracle d'être aimée et estimée de «ses « artistes qui, chaque année, en manière d'hommage, exposent chez elle des toiles brossées sur le sujet qu'elle leur donne » Paris-soir, 8 janvier 1930, p. 5 ; « Les œuvres exposées ont la valeur d'une signature ; sur une petite surface, chacun y définit ses dons, ses qualités et ses défauts. Il en est même qui, sollicités par la plus sympathique des marchandes (cette Mademoiselle Blanche (sic) Weill qui appartient à l'histoire de la peinture contemporaine et en sait plus sur les débuts, la vie et les mœurs des artistes que n'importe quel critique) ont réalisé une toile spécialement pour

ce jour, rues Victor-Massé, Taitbout et Laffitte, à la bonne tenue de la Galerie, a pour titre *Fenêtres Fleuries*.

Mais auparavant, en novembre, exposition Georges Cyr.

Avec des sifflets à roulettes, les surréalistes, ces jeunes fils à papa qui revendiquent la priorité en Art, manifestent bruyamment, en quelque lieu qu'ils se trouvent... pensez donc! s'ils allaient passer inaperçus! En réalité, tout ce bruit révèle une stagnation: l'avant-garde demeure et n'avance pas! Mais ils sont si jeunes! l'avenir leur appartient: l'Institut les guette, alors, gare aux avant-gardes!...

Ma femme de ménage, une brave alsacienne, me dit, un matin: « Croyez-fous. Mat'mois s elle, les débutés gagnent 25 francs de l'heure! — Pas possible! mais qid vous a dit ça? — Mais c'est tans Vchour-nal, Mat'moisselle peut lefoir! — Mais je n'ai pas vu cela; on ne dit pas combien ils travaillent d'heures par jour? — Ah! che n'sais bas, mais che drouve ça honteux!... » Elle qui ne gagne que trois francs de l'heure...

C'est fini. Le Jubilé de la Galerie : « Vingt-cinq ans de peinture », clôturera ces mémoires. L'exposition d'ensemble « Fenêtres Fleuries » est ravissante. Pour le vernissage, musique de chambre, clavecin et violon, par Mme Patorni- Casadessus, claveciniste de grand talent, et sa belle-sœur Mlle Casadessus, violoniste de non moins grand talent ; programme choisi par ces deux artistes d'élite, splendide ; elles eurent un succès difficile à décrire.

Des fleurs, des fleurs en quantité, comme à un mariage, s'amoncellent parmi les peintures, offrent un spectacle féerique : fleurs naturelles, fleurs peintes!

On respire ici un air d'intimité, de cordialité qui chatouille le cœur.

Le soir, chez Dagorno, je réunis une vingtaine d'amis. On danse. Et huit jours après, chez le même, grand bal travesti pour terminer ces belles fêtes. Les artistes font assaut de fantaisie dans leurs travestissements : quelques-uns sont géniaux. Et, jusqu'au matin, la joie et la bonne humeur ne cessèrent de régner... pas une note discordante!

Vingt-cinq ans de peinture !... et ça continue !

Si ces souvenirs sont livrés à la publicité, je pense que personne ne contestera la véracité de ce que, peut-être un peu... durement, j'y expose. Ils sont plutôt, et en quelque sorte, une *disculpation*, en même temps qu'une réponse à ceux qui, sans cesse et sans aménité, me répètent sur tous les tons : « *Ah ! Mlle Weill ! vous devriez être riche avec tout ce qui vous est passé entre les mains !* » Ce sont ceux-là mêmes qui n'ont jamais osé se risquer à miser sur des œuvres d'artistes inconnus ; les mêmes qui ont jugé ma persévérance avec pitié ; les mêmes qui ont ricané devant des œuvres qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils ne comprennent pas davantage aujourd'hui, mais qui les excitent par leur montée stupé-

figurer dans ce magnifique parterre. [...] Dans la petite boutique du 46 rue Laffitte, il n'y a que des réussites » FELS Florent, *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 3 janvier 1925, p. 5

fiante<sup>118</sup>.

Eh! oui, le succès a couronné mes efforts! tous mes *enfants*, ou presque tous, ont réussi! mais voilà : je suis la vieille mère dont on a honte ; celle qu'on n'ose pas montrer dans le monde... Eh! oui! le succès est venu! mais les détracteurs, seuls, en ont profité. Gagner de l'argent, est-ce mon rôle? Non! tirer les marrons du feu... voilà mon rôle. Eh! bien! en toute confidence, si je vous disais qu'enfin! je commençais à respirer... je comptais quelques bénéfices... me voilà sauvée!! Croyez-vous? — « *Quoi? qu'est-ce que c'est que ça? cette petite marchande qui se permet de gagner de l'argent? oh! oh! ça n'est pas clair!... Manœuvres frauduleuses...!*» Le fisc a tout raflé... et plus encore! réclamations vaines de ma part auprès de compétences! personne n'en a appuyé le bien-fondé... et, comme d'habitude, on ne m'a pas prise au sérieux, car, je l'ai dit, je ne geins pas, ne quémande pas... je ne sais pas...! Une femme seule a, toute sa vie, pour but: se défendre!

Et pour finir, je m'excuse auprès de ceux que j'ai quelque peu malmenés, et espère qu'ils ne m'en voudront pas. De tous ces faits ne se dégage aucun grief, mais de simples constatations. Je n'ai pas cherché à ce que l'on s'apitoie sur mon sort puisque, je le répète, je me suis moi-même tracé cette ligne de conduite. J'ai le caractère si mal fait, qu'il a dû éloigner de moi ceux qui, peut-être, auraient voulu me tendre la main... je ne puis donc m'en prendre qu'à moi, mais... je ne regrette rien! Je sens, autour de moi, présentement, beaucoup de sympathie, ce qui me paie grassement, et j'en remercie mes amis.

Vingt-cinq ans de peinture!... mais c'est fou!

NdMLM : « C'était une toute petite galerie, presque une échoppe, tenue par une marchande minuscule, qui a néanmoins tenu une place importante dans les annales de la peinture indépendante contemporaine. Que d'artificieux gros mercantis, timorés parce qu'incompétents, sont allés prendre leurs directives chez cette courageuse marchande. Elle mérite qu'on tire d'elle un cursif crayon : une souris à lorgnon, spirituelle, mordante, mais au fond, aussi brave que généreuse, et désintéressée que clairvoyante. Tous les amis de la peinture la connaissent et l'aiment. Pas un artiste de talent qu'elle n'ait eu comme poulain en sa lilliputienne écurie. Tous sont passés chez elle [...] ». VAUXCELLES Louis, *Le Fauvisme, Regards sur l'art*, Olbia, Paris, 1999, p. 59.

# **APPENDICE**

1932. Six ans ont passé depuis le jubilé mémorable! Six ans! Et nous avons fêté en Décembre le trentenaire de la Galerie<sup>119</sup>.

J'ai cru devoir arrêter ce journal aux vingt-cinq années picturales (1926) de crainte d'avoir trop à insister sur cette ère de spéculation scandaleuse qui a sévi contre le commerce de la peinture, particulièrement. Escroquerie autorisée et de grande envergure ; qu'ont fait de plus les quelques gros financiers poursuivis ? Lancement de valeurs fictives ?.. En peinture, qu'a-t-on fait ?

Je ne prétends pas ravaler le talent des artistes de valeur ; ils savent que je les aime, et ils admettront avec moi que la cote ne crée pas le génie... Si quelques-uns se sont, peut-être un peu trop complaisamment, prêtés à ce jeu dangereux, ils en sont aujourd'hui, hélas! les victimes les plus atteintes. La leçon est dure, mais sera profitable.

Il nous faut des amateurs nouveaux qui, d'eux-mêmes, viendront à la peinture moderne et sans esprit de lucre... et il s'en trouvera, j'en suis sûre.

Ce qui a créé la crise actuelle dans la peinture, c'est le manque de confiance, c'est le trouble que les ventes fictives à l'Hôtel Drouot ont suscité, c'est, pour les agioteurs, la spéculation intensive qui, n'agissant plus, aucun intérêt, dès lors, ne les soutient.

Cette crise salutaire épure le marché!<sup>120</sup>

119 NdMLM: « Trente ans de peinture.

Trente ans, il y a déjà trente ans Berthe Weill ouvrit, rue Victor-Massé, une petite boutique pour vendre des tableaux. Cela se sut vite à Montmartre. On vit arriver, dans cette boutique, des jeunes peintres qui n'avaient pas été fort bien reçus partout où ils s'étaient présentés ; Berthe Weill, elle, tout de suite mit ses murs à leur disposition. Ces peintres depuis... C'étaient tout simplement Picasso, Derain, Matisse, Van Dongen.

Il est tout à fait paradoxal qu'avec de tels peintres Mlle Berthe Weill n'ait pas gagné beaucoup d'argent, à une époque où tout le monde faisait fortune en trafiquant de la peinture.

Et bien pourtant non. Elle ne s'est pas enrichie : mais elle a conservé – ce qui vaut mieux, surtout en ces temps de crise – l'estime et l'amitié de tous ceux qui exposèrent dans sa galerie. » *Bec et Ongles, hebdomadaire satirique*, 26 décembre 1931, p. 23.

NdMLM: « Pour changer, les expositions se sont espacées pendant les jours de fête, et puis la fameuse crise, celle dont on parle depuis si longtemps et qui, finalement est arrivée. C'est entendu, la crise américaine a sa répercussion ici, mais... la crise américaine n'a touché que les agioteurs, comme ici. Le commerce de la peinture n'est plus qu'une « Bourse à la peinture », donc... fichu.

La « Bouse » est mauvaise, les spéculateurs trinquent, les peintres dont on a fait monter les prix à outrance ont eu tort de se prêter à ce petit jeu dangereux qui ne doit léser qu'eux seuls. Il est bien entendu que, s'ils ont du talent, le mal est réparable : mon Dieu! s'ils n'en ont pas, ils ne nous intéressent pas!

Les marchands en chambre, les amateurs marchands, et toute la séquelle des courtiers devront déchanter : le commerce

Une ère nouvelle commence!

Et, pour finir, ces quelques lignes:

En tête de ces mémoires, j'ai quelque peu bousculé Vollard ; il reconnaîtra certainement que tout ce que j'ai écrit est l'exacte vérité. Ce que je ne puis taire, cependant, c'est que, parmi les marchands, il est un des rares qui n'ait pas trafiqué ; il eut de la chance, vint au bon moment, acquit très vite le goût des belles choses ; il ne doit donc qu'à cette chance, qu'à son goût sûr, le succès de ses affaires. Après l'avoir tant molesté, je lui devais cette dernière vérité.

Je suis sûre, d'ailleurs, qu'il ne m'en voudra pas.

Et ce dernier mot à la mémoire de mon pauvre Pascin<sup>121</sup> :

Il y a un an, nous enterrions cet ami que tout le monde aimait. Il laisse un souvenir inoubliable dans nos cœurs par sa grande bonté, son grand talent, son grand esprit où perçait jusque dans le sarcasme, la sensibilité d'une âme que la bassesse jamais n'effleura.

C'est, pour moi, un devoir pieux de clore ces mémoires par ces quelques mots dictés par l'amitié.

Mai 1932.

va, j'espère, se purifier : il n'est point ce qu'un vague marchand de ferrailles ou d'asticots en pense. Il faut vingt ans pour étudier les différentes phases d'une œuvre d'art, l'histoire de l'art et pour se faire l'œil. J'entends les ricanements des jeunes : « Vingt ans ! végéter toute sa vie ! » Peut-être ! mais il y a aussi des joies, des satisfactions qu'ils ne goûteront jamais. Une œuvre d'art passe de leur main à une autre, vite, vite (il ne l'ont même pas vie), changée en billets de banque... une auto, vite, vite, on fait des kilomètres, vite, vite, on ne voit rien, les paysages courent, on n'en a vu que les routes poussiéreuses.

Pourtant, la vie est belle! le fisc nous la rend agréable; il y a encore de beaux jours pour la peinture et les arts en général. Que les artistes se consolent, la vente continue... les vrais amateurs sauront distinguer les talents réels, sincères et éprouvés: l'optimisme est la clé du bonheur. » WEILL Berthe, « Parlons un peu de peinture », *Bulletin de la Galerie B. Weill*, n°83, janvier 1930, np.

NdMLM: « «Il doit m'appeler demain soir ». Dit Melle. Weill. «Si je prends un croquis qu'il a fait il y a des années d'Hermine David, pourriez-vous le faire signer? » « Incontestablement » fut la réponse immédiate. Je me suis précipité vers le magasin Cotterau, j'ai obtenu le croquis, l'ai laissé à Melle Weill - deux jours plus tard, ma femme et moi étions à bord du Leviathan en route pour la maison, quand j'ai eu la nouvelle de la fin tragique de Jules Pascin, dont l'explication la plus plausible est que l'artiste malheureux a cherché à sortir d'une maladie incurable. Son mode de suicide était typique : il a placé une corde autour de son cou, alors, lorsqu'il était prêt à tomber d'une chaise, il a coupé ses veines pour rendre la mort certaine! Sa visite auprès de Melle. Weill et d'autres amis était pour prendre congé! Une semaine après lui avoir confié l'esquisse pour sa signature, il était entré dans le grand au-delà. En démonstration de posséder « un esprit doux », il avait signé deux fois sur le visage. « Pascin 1907 », au verso sur une traverse du cadre à l'encre : «Cette œuvre de madame Hermine David a été peinte par moi en 1907, Pascin ». HARRISON Carter, fonds MMS Harrison, box14, folder 699, Bibliothèque The Newberry à Chicago.

# **POSTFACE**

# La fin de la Galerie B. Weill

Il est frustrant au terme de la lecture de ses mémoires de ne pas savoir ce qui est advenu de Berthe Weill après 1933. La fin laconique de l'ouvrage correspond à la période particulière du marché de l'art, entre 1931 et 1937, durant laquelle la moitié des galeries ferment consécutivement au krach boursier de 1929. Après avoir proposé sa collection personnelle à la vente dans sa Galerie<sup>122</sup>, elle la présente au Salon Bollag en Suisse en 1933<sup>123</sup>.

La galeriste n'échappe pas au ressac et doit quitter le 9e au profit du 7e arrondissement de Paris, où elle inaugure le 11 décembre 1934 sa nouvelle et dernière galerie au 27, rue Saint-Dominique :

« La Crise, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a eu raison de moi malgré ma rébellion. Eh! bien! vous l'avouerai-je? Je n'en suis pas fâchée. Cette rue Saint-Dominique a pour moi, le charme de la nouveauté, quoiqu'elle me rappelle mes débuts dans le commerce, les prouesses de mon noviciat; ma jeunesse évoquée avec toutes ses erreurs... voici ce que j'appelle « le charme de la nouveauté » coquette, va!»<sup>124</sup>

Alors qu'elle ne l'avait pas fait lors des deux déménagements précédents, elle reprend les séries de son Bulletin au numéro 1, transcrivant l'espoir d'un recommencement qu'elle appelle de ses vœux dans son dernier chapitre. Cet organe de la galerie s'essouffle<sup>125</sup> en 1935, en offrant un constat surprenant : Le Bulletin de la vie artistique<sup>126</sup> était publié par la galerie Bernheim-Jeune de 1919 à 1926, le Bul122 «Voici maintenant celle Mlle Berthe Weill. Elle a un caractère bien différent de celui des autres. Ce n'est pas du tout une collection ostentatoire, une réunion de pièces capitales, de toiles cotées très haut à la Bourse des tableaux. C'est véritablement une collection particulière, en ce que chacune des pièces qui la composent représente comme le dit Mlle Weill, une pensée spontanée de chacun des artistes qui ont exposé autrefois chez elle, ou qui y exposent actuellement.
[...] C'est une réunion d'œuvres intimes et touchantes. Il y a plus de dessins et d'aquarelles que de peintures : de petites pièces charmantes [...] signés de beaux noms et portant tous une affectueuse dédicace. Quelques pièces curieuses pour l'histoire anecdotique de la peinture [...]. Collection sentimentale et bien plus attachante que de grandes collections! ».

WARNOD André, Comœdia, 24 octobre 1929, p. 3.

- 123 Catalogue de la Vente de la collection Berthe Weill par le Salon Bollag à Zurich, 13 mars 1933.
- WARNOD André, « Berthe Weill ouvre aujourd'hui une nouvelle boutique », *Comædia*, 17 décembre 1934, p. 2.
- Bulletin de la Galerie B.Weill, n° 2 (renouvellement de la numérotation), du 18 février au 3 mars 1935, 1ère année du groupe Berjole, Botton, Jallot, Pacouil, Parturier, Streiff à la Nouvelle Galerie B.Weill.
- 126 Le Bulletin de la vie artistique, Paris, Bernheim-Jeune, 1919-1926, bimensuel, compte 24 numéros par an, 26

letin de l'Effort moderne<sup>127</sup> par le galeriste Léonce Rosenberg de 1924 à 1927, Les Arts Plastiques<sup>128</sup> par Max Berger et Alfred Daber de la galerie Vavin-Raspail fit paraître neuf numéros entre 1925 à 1928. Le Bulletin de la Galerie B.Weill se révèle donc être le plus modeste des supports parmi les galeries-éditrices, mais pourtant le plus endurant, avec une longévité de douze années d'existence et 123 numéros recensés.

Le nombre de marchands repart à la hausse à partir de 1937, année qui marque la dernière réplique du séisme de la crise financière. La nouvelle multiplication des marchands d'art se poursuit jusqu'en 1950, devenant « l'âge d'or » du « système des galeries »<sup>129</sup>, qui correspond pleinement à la renaissance tant espérée par Berthe Weill. Elle vit à cette période une sorte d'accalmie financière.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, la marchande opère vers l'abstraction. Elle varie les formats et monte une exposition faisant dialoguer deux générations d'artistes, intitulée « *Confrontation* », opposant André Derain, Raoul Dufy, Henri Matisse, Pablo Picasso, Georges Rouault, Maurice Utrillo et Maurice de Vlaminck à Louis Cattiaux, Pierre Ino, Jean Lafon et Gio Colucci en février 1939<sup>130</sup>. Elle propose une nouvelle exposition particulière à Alfred Reth, entièrement abstraite, en mars.

Berthe Weill présage le désastre. Par l'humour, elle restitue régulièrement sa préoccupation devant l'antisémitisme grandissant :

- « Dans une grande réunion mondaine, en Allemagne, une femme renommée pour son intelligence dit au grand savant Einstein : « Je sais, monsieur Einstein, que vous êtes un homme célèbre, que vos théories font le tour du monde, et je sais que vous êtes à la hauteur de votre renommée, mais je ne comprends pas votre théorie sur la relativité ; je voudrais que vous me l'expliquiez, mais sans mots scientifiques, le plus simplement possible, sans quoi je ne comprendrais pas.
- Je vais essayer de mon mieux, dit le savant. Si dans cent ans, ma théorie est reconnue bonne, les Juifs diront c'est un Juif, les Allemands diront c'est un Allemand. Si elle est reconnue fausse, les Juifs diront c'est un Allemand, les Allemands diront c'est un Juif... c'est la loi de la relativité. »<sup>131</sup>.

Au printemps 1939, pour une exposition de sculptures, elle écrit ce texte peu commercial et étrangement prophétique sur le carton d'invitation d'une de ses expositions : « *Pendant que les peuples se préparent à la folie collective de destruction et de mort, stoïques et impassibles seuls les artistes conscients* pour l'année 1919-1920, soit un total de 194 numéros ; Revue Le Bulletin de la vie artistique, éditions Bernheim-Jeune, n°1, 1er janvier 1923.

- 127 Le Bulletin de l'Effort moderne, Paris, Galerie de l'Effort moderne 1924-1927, 40 numéros.
- 128 Les Arts Plastiques, Paris, Galerie Vavin-Raspail, Max Berger et Alfred Daber, 1925-1928, 9 numéros.
- VERLAINE Julie, *Les galeries d'art contemporain à Paris. Une histoire culturelle du marché de l'art, 1944-1970*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2012, p. 16.
- 130 Critique de THÉOPHILE Charles, *Marianne*, 15 février 1939, p. 11.
- WEILL Berthe, « Einstein et la relativité », Bulletin de la Galerie B. Weill, n°83, janvier 1930, np.

de leur mission créatrice de beauté continuent avec amour et désintéressement leurs manifestations selon le rythme des lois éternelles. »<sup>132</sup>.

Elle manque de se faire expulser en juin 1939<sup>133</sup>, mais trouve miraculeusement la somme nécessaire pour payer les traites en retard de sa galerie . Sans doute par orgueil, elle refuse l'aide de sa famille à cette période. La dernière exposition identifiée à la Galerie B.Weill se tient du 5 au 20 avril 1940 et présente des peintures d'Odette des Garets. Les témoignages de la famille du collectionneur Auguste Bauchy et de celle du peintre Auguste Chabaud concordent avec les souvenirs parvenus dans la famille de Berthe Weill : elle subit un vol de son stock en 1939, pour lequel il n'existe aucune déclaration.

La correspondance échangée avec Émilie Charmy laisse entrevoir son état d'esprit durant l'été qui suit. Le 25 juillet 1940, elle écrit :

« Les fuyards ont eu bien tort, tout est calme à Paris d'où je n'ai pas bougé ; j'ouvre mon magasin et la clientèle abonde comme au Sahara... La situation humiliante et incroyable à laquelle nous a acculés ce gouvernement de vendus et d'impuissants demande un lessivage complet, que tout ce qui est pourri retourne à la pourriture. J'espère vous revoir un jour lorsque l'atmosphère sera purifiée si j'ai le bonheur de voir cela... »<sup>134</sup>.

La maison Lipschütz<sup>135</sup>, éditeur des mémoires de Berthe Weill, déjà sous scellés<sup>136</sup>, fut entièrement spoliée en août 1940. Les autorités d'Occupation et le gouvernement de Vichy soumettent les Juifs de France à des mesures d'exclusion à partir de l'automne 1940. Déchus de leur nationalité, ne pouvant plus exercer de profession, ni posséder un compte en banque, les lois éradiquent toute « influence » supposées des Juifs dans les différents secteurs de la société. Une persécution institutionnelle de grande ampleur se met en place. Les collectionneurs emblématiques et les marchands d'art modernes constituent des cibles privilégiées. La mise en place de procédures dites « d'aryanisation » par l'ordonnance allemande du 27 septembre 1940 oblige les marchands juifs à cesser leurs activités,

Carton d'invitation de l'exposition « 11 sculpteurs », du 18 mai au 3 juin 1939, rassemblant Béothy, Benon, Gio Colucci, Freundlich, Gardner, Garnier, Iavarone, Kosnick, Privat, Luzanowsky, Vitullo, à la Galerie B.Weill, 27, rue Saint-Dominique.

<sup>133</sup> Correspondance de Berthe Weill à Picasso conservée au Musée Picasso.

Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 25 juillet 1940, collection privée.

CORTI José, *Souvenirs désordonnés*, Librairie J.Corti, Paris, 1983, p.190 : « L'armée allemande n'était pas depuis huit jours à Paris, que ses équipes de déménageurs se précipitaient place de l'Odéon pour rafler la totalité des livres (de Lipschütz), comme si le pillage de cette vieille librairie avait été l'un des plus pressants buts de la guerre de Hitler. Il est vrai que Lipschütz était juif et qu'il possédait des trésors d'Hébraïca. Je crois que ce fut le premier vol des vainqueurs à Paris. ».

<sup>136</sup> POULAIN Martine, Livres pillés, lectures surveillées, Gallimard, 2008, p.22.

ou à confier leur galerie à des prête-noms, ou encore à brader celle-ci s'ils acceptent de vendre<sup>137</sup>. Berthe Weill a pleinement conscience du danger. Le 20 octobre 1940, elle écrit : « Je travaille à peinture et livre, ça peut aller. [...]Bien des artistes rentrés les expositions recommencent » . Le 21 avril 1941 : « je travaille à la Galerie qu'une amie tient ouverte » 138. Voilà un élément qui laisse supposer que Berthe Weill, comme l'avait fait Pierre Loeb à la même période, organise elle-même les conditions de son aryanisation, pour échapper au joug d'un administrateur, à une liquidation de son fonds et à une persécution individuelle qui peut la mener à la mort. L'opération audacieuse semble avoir fonctionné, jusqu'au 9 mai 1941 : « je travaille peu, remplaçante galerie partie » 139. Elle écrit ensuite le 8 décembre 1941 en évoquant son soulagement d'« être débarrassée du magasin » qu'il lui faut encore déblayer<sup>140</sup>. La galerie, même si elle semble avoir été confiée à une amie, est donc bien encore sans la moindre ambiguïté sous la responsabilité de Berthe Weill. Il est possible qu'elle ne se soit chargée de vider la boutique qu'après son hospitalisation de plusieurs mois suite à un accident survenu en juillet 1941, ce qui ne permet pas de déterminer avec précision la date de la cessation de son activité. Le 25 janvier 1942, elle confie à Émilie Charmy, toujours exilée en Auvergne : « Quand finiront tous nos maux ? ajoutons à cela le marasme dans lequel m'a plongé le désastre pictural dont je ne vous ai pas dévoilé l'implacable misère »141. Une lettre adressée à Pablo Picasso le 8 mai 1942 présente l'en-tête de la Galerie biffé :

« Je pense qu'il y a aujourd'hui 42 ans (oui, mon cher), je vous ai acheté vos 3 premières toiles pour 100f. Quel record! Ce sont des souvenirs que nous ne devons pas oublier. Un seul mot de vous me ferait plaisir, je n'ose pas dire une visite, ce serait trop vous demander; tâcher de me donner une réponse quelconque et vous serez mignon, mignon. Bonne poignée de main amicale » 142.

L'identité de l'amie qui a tenu en façade le commerce n'est pas élucidée<sup>143</sup>. La radiation et cessation de l'activité de Berthe Weill présente l'anomalie d'être enregistrée à deux dates distinctes, dont la première est février 1940. Celle-ci est incohérente puisqu'un carton avec l'en-tête de la galerie annonce qu'une exposition en mai de la même année a bien lieu<sup>144</sup> et que Berthe Weill explique ne plus avoir de magasin seulement en 1942. Dans le même registre, une deuxième date avalise une radiation le

AGLAN Alya, « L'aryanisation des biens juifs sous Vichy : les cas comparés de la France et de l'Allemagne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 49, 4/2002, p. 154-169.

<sup>138</sup> Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 20 octobre 1940, collection privée.

<sup>139</sup> Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 9 mai 1941, collection privée.

Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 8 décembre 1941, collection privée.

<sup>141</sup> Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 25 février 1942, collection privée.

Lettre de Berthe Weill à Pablo Picasso, 8 juin 1942, inventaire B47, Correspondance générale reçue par Pablo Picasso C 1-C 177, classeur 174 : Wable-Weiss, Archives du Musée Picasso à Paris - Archives Nationales, ©RMN.

Peut-être une certaine Madame Fisher, remercier pour son aide durant la guerre dans le testament de Berthe Weill.

Catalogue de l'exposition Odette des Garets à la Galerie B.Weill, du 5 au 20 avril 1940.

23 octobre 1950, qui est également celle mentionnée sur la fiche d'inventaire des sociétés sous le nom de leur dirigeant conservée aux archives de Paris<sup>145</sup>. Cet enregistrement postérieur est encore plus mystérieux puisqu'elle semble alors avoir définitivement cessé son activité, ce que confirme le recensement de 1946, qui l'inventorie sans profession. Le dossier complet de radiation<sup>146</sup> était le seul document pouvant lever le voile sur les conditions de la fermeture du commerce mais il est malheureusement manquant aux archives de Paris. Aucun dossier de restitution n'a été déposé au nom de Berthe Weill.

Elle reste assurément à Paris de décembre 1941 à juin 1942, au moment où elle déjeune à son domicile en compagnie de la peintre Odette des Garets<sup>147</sup>. Elle séjourne le temps de sa convalescence à l'Isle-Adam, en banlieue parisienne, de juillet jusqu'environ au mois de septembre 1942. Il n'y a pas d'échanges retrouvés durant l'année 1943. En 1944, elle écrit depuis son « rez-de-chaussée » à Paris<sup>148</sup>, dont on peut supposer qu'il est celui de l'appartement<sup>149</sup> du 27 rue Saint-Dominique qu'elle occupera encore après guerre. Ses conditions de vie ensuite jusqu'en 1945 ne sont pas connues. Aucune correspondance n'a été retrouvée au-delà de cette date entre Émilie Charmy et la galeriste qui lui écrivait jusqu'alors de manière quasiment hebdomadaire : l'avait-elle rejointe en Auvergne ?

La relation de Berthe Weill avec ses artistes a pu contribuer à sauver certains de ses proches. Ayant échappé de peu à une arrestation, son neveu, Georges Lévy, accompagné de son fils Pierre, partit en zone libre où il put travailler dans une usine d'armement à Châtellerault<sup>150</sup>. Il s'y lia d'amitié avec Robert de Vlaminck, un ingénieur des Arts et Métiers qui intervint auprès de son frère – qui n'était autre que le peintre Maurice de Vlaminck – pour qu'il cachât l'enfant chez lui, à Rueil-la-Gadelière, durant quelques semaines . Le témoignage de Pierre Lévy apparait contradictoire au vu de l'attitude pro-allemande de l'artiste et de son acceptation d'une invitation officielle en Allemagne en 1941, avec entre autres André Derain et Kees Van Dongen, qui valurent à Vlaminck d'être interdit d'exposition à la Libération et d'être identifié comme collaborateur. Le 6 juin 1942, le peintre avait publié dans le journal Comœdia un texte au sujet de Pablo Picasso le décrivant comme une « figure de moine à la tête d'inquisiteur » à « l'apparence d'un monstre »<sup>151</sup>. Berthe Weill réagissait à vif dans une lettre adressée à Émilie Charmy : « Vlaminck, l'un de nos fameux… voyageurs a vomi sur Picasso

- Registre des sociétés par nom de son gestionnaire, fiche de la Galerie B.Weill, Archives de Paris.
- Dossier de radiation, D 31U3 4525, Archives de Paris.
- Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 15 juin 1942, collection privée.
- Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 6 juillet 1944, collection privée.
- Le bail de sa galerie a été retrouvé, mais pas celui de son appartement.
- Avec Berthe, son épouse, et ses deux filles, Edwige et Godelieve. Cette dernière, toujours en vie, dit ne pas s'en souvenir.
- 151 VLAMINCK Maurice, « Opinions libres sur la peinture », *Comædia*, 6 juin 1942.

mais c'est lui-même qui est éclaboussé, le gros plein de soupe. »<sup>152</sup>. Elle écrit aussitôt à Pablo Picasso pour lui proposer de répliquer en se faisant prêter de l'argent par des amis pour faire passer une annonce dans le même journal où serait mentionné : « On échangerait volontiers 15 peintures importantes de Vlaminck contre un bon dessin de Picasso »<sup>153</sup>. L'encart n'a pas été retrouvé dans les numéros suivants, l'idée provocante semble ne pas avoir été retenue.

Un article de deux pages est consacré à Berthe Weill et ses mémoires dans l'organe de propagande antisémite, Le Cahier jaune<sup>154</sup>, en 1943. Symbole de domination, l'Institut d'étude aux Questions juives qui le publiait s'était installé dans les locaux de la Galerie Rosenberg au 21 rue la Boétie<sup>155</sup>. L'article dresse le portrait d'une marchande chanceuse – d'où une méfiance qui doit être décuplée quant à cette analogie à son sujet – et qui ne se préoccupe que de l'argent : « On retrouve chez elle le manque complet de sens esthétique de la race juive ». « La cupidité juive s'y étale à son aise », est-il commenté : intéressée, traitresse qui tire de l'argent en abusant ses amis, complice des autres juifs, propagandiste durant l'affaire Dreyfus, planquée durant la Première Guerre mondiale, Berthe Weill incarne toute la décadence et les vices prêtés aux juifs : « Dans ce « Peints par eux-mêmes » [sous-entendu les juifs], aucune touche ne manque au caractère juif : l'absence de sentiment artistique, la rapacité, la muflerie, le prosélytisme, le sadisme, la lâcheté le danger venu ».

La légende portée dans la famille de Berthe Weill évoque une arrestation avortée :

« Vivant très misérablement rue Saint-Dominique (7ème arr.), Berthe Weill, restée à Paris durant l'Occupation, a réussi à échapper aux persécutions « raciales ». Lorsqu'on vint procéder à son arrestation, dans son minuscule et sombre logement, elle se serait dressée de toute sa petite taille, vociférant de telle sorte qu'elle donnait l'impression de brandir la malédiction. Elle ne fut pas arrêtée » 156.

Berthe Weill apparaît comme l'une des seules personnalités juives influentes du commerce de l'art moderne restée à Paris, avec Léonce Rosenberg, a avoir physiquement réchappé au danger de la répression nazie. L'infortune de Berthe Weill a sans doute paradoxalement contribué à la protéger. Parmi ses artistes, beaucoup sont persécutés, voient leurs ateliers pillés et/ou leurs productions détruites ; Sophie Blum-Lazarus, Otto Freundlich sont déportés et exécutés.

Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 15 juin 1942, collection privée.

Lettre de Berthe Weill à Pablo Picasso, 8 juin 1942, Correspondance générale reçue par Pablo Picasso C 1-C 177, classeur 174 : Wable-Weiss, Musée Picasso.

MARTIN J.T., « Peints par eux-mêmes », Le Cahier Jaune, n°12, janvier 1943, p. 6-7.

POLACK Emmanuelle, *Le marché de l'art sous l'Occupation, 1940-1944*, Taillandier, 2019.

JOB Françoise, op. cit., p. 151.

# L'après-guerre

Berthe Weill sort vivante de la Seconde Guerre Mondiale, mais sa santé est altérée : « mes jambes toujours rebelles, se fatiguent beaucoup et vite ; je suis bien diminuée, bien vieillie » 157. Elle marche peu et avec une canne depuis son accident de 1941 158 ; par ailleurs, ironie du sort, sa vue décline. Elle est ruinée financièrement. Se produit alors une rare manifestation d'affection envers un marchand, quand la Société des Amateurs d'Art et des Collectionneurs organise une vente aux enchères publiques à son bénéfice . Francis Carco écrit dans le catalogue de la vente :

« Il est bon que les membres de la Société des Amateurs d'Art et des Collectionneurs aient associé au plaisir de fêter leur vingt-cinquième année d'existence celui de fournir à Mlle Berthe Weill la preuve de leur amicale solidarité. Ainsi tout s'équilibre, car depuis les temps héroïques de la petite boutique rue Victor-Massé, Mlle Weill n'a jamais cessé de donner à « ses » peintres leur chance. Picasso, Derain, Matisse, Utrillo, Valadon, Marquet, Dufy, Rouault, Friesz, dont elle fut la précieuse et constante alliée, constituaient alors la première vague d'assaut de la jeune peinture française, et quelque impatience qu'ils eussent de forcer le barrage que la critique et les marchands leur opposaient, ils durent plus d'une fois, ou presque, y renoncer. Berthe Weill, heureusement, ne perdait pas courage. Elle ranimait les défaillants et, toujours prête à la riposte, jetait aux troupes adverses ce « Pan ! dans l'œil », qui finit par le leur ouvrir. Saluons en elle une des plus ferventes et résolues animatrices de l'art vivant. Sans son esprit caustique, sans sa ténacité, la lutte n'eut point, peut-être, tourné si brillamment à l'avantage des meilleurs artistes d'aujourd'hui ».

Quatre-vingt-quatre lots émanant des artistes les plus prestigieux de la période moderne et de galeries concurrentes sont offerts. La vente a lieu le 12 décembre 1946 et la recette met la marchande à l'abri du besoin pour les dernières années de sa vie. Aucun autre événement de ce type n'a été identifiée pour un concurrent, galvanisant encore une fois le statut hybride que Berthe Weill occupait dans le marché et les cœurs de ses artistes.

Ironique, une note datant de 1917 a été retrouvée dans le journal de Berthe Weill : « *Mme Boutin* [sa concierge] a rêvé que j'étais décorée de la légion d'honneur, avoir les tambours et clairons à son enterrement, c'est le summum de la gloire pour les pieds nicklés »<sup>159</sup>. Le 29 juin 1948, alors âgée de quatrevingt-quatre ans, Berthe Weill est élevée au grade de Chevalier de la Légion d'honneur<sup>160</sup>, son état

<sup>157</sup> Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 5 juillet 1942, collection privée.

<sup>«</sup> Bertoche blessée. Espère amélioration pour B. [Bouche], moi, fracture du col fémoral 100 jours de plâtre étendue c'est gai! » Lettre de Berthe Weill à Émilie Charmy, 17 janvier 1941, collection privée.

<sup>159</sup> Journal de Berthe Weill, 11 août 1917, collection privée.

Numéro de matricule : 231.515, décision en ligne : http://www.culture.gouv.fr/LH/LH278/PG/FRDA-FAN83\_OL2752002V001.htm

de santé confère une urgence signalée dans son dossier<sup>161</sup>. Un grand dîner à la Closerie des Lilas est organisé pour fêter la décoration. Cette nomination fut faite sur la suggestion de Robert Rey – l'auteur même qui s'était moqué d'elle et de ses poèmes dans *Le Crapouillot* – devenu alors directeur de l'Enseignement et de la protection artistique, lui-même commandeur de la Légion d'honneur. Il motive par ces mots cette nomination, Berthe Weill est selon lui :

« considérable dans l'histoire de la peinture contemporaine. Dès l'année 1901, dans son petit magasin de la rue Victor-Massé, elle commença à exposer les œuvres de Matisse, de Marquet, de Suzanne Valadon. Elle eut ensuite un magasin non moins modeste rue Taitbout et enfin la petite galerie de la rue Laffitte qui devint bientôt le rendez-vous de presque tous les peintres encore presqu'inconnus du grand public et qui sont devenus les gloire de la peinture française actuelle. Le nombre et la qualité des œuvres mises en honneur par elle, représenteraient une fortune fabuleuse. Mademoiselle WEILL n'en a tiré pour ainsi dire aucun profit personnel. Elle vit aujourd'hui presque pauvrement. L'attribution du ruban rouge à l'extrême déclin de sa vie serait un grand acte de justice »<sup>162</sup>.

Sur le dossier, Robert Rey mentionne dans la case profession « critique d'art », comme un ultime trait d'humour après avoir raillé ses textes en vers qui présentaient ses artistes. La signature de Berthe Weill sur le procès-verbal est très maladroite<sup>163</sup>, indice révélateur de sa cécité approchante<sup>164</sup>. Les lettres postérieures à cette date ont toutes été dictées.

Un hommage à Berthe Weill eut lieu pour l'inauguration du nouveau Salon de l'Akademia Raymond Duncan en décembre 1948, mentionnant sur l'invitation la présence « des peintres connus dont Berthe Weill favorisa les débuts ». L'invitation a été retrouvée par Dominique Martin-Bermann dans les archives du peintre André Lhote, qui avait contribué à cette occasion en déposant une œuvre los les archives du peintre André Lhote, qui avait contribué à cette occasion en déposant une œuvre los les débuts en écho au grade de chevalier de la Légion d'honneur? Aucune archive n'a été trouvée pour identifier les autres artistes exposés, ni pour apprécier l'ampleur de la manifestation.

<sup>161</sup> Courrier de Robert Folliot au Procureur de la République du 24 février 1948, dossier de la Légion d'honneur de Berthe Weill, Base Léonore, dossier LH/2752/2, Archives Nationales.

Dossier de la Légion d'honneur de Berthe Weill, Base Léonore, dossier LH/2752/2, p.9, Archives Nationales. Procès-verbal de la Légion d'honneur de Berthe Weill, Base Léonore, dossier LH/2752/2, Archives Nationales. Dossier de renseignements de la Légion d'honneur de Berthe Weill, Base Léonore, dossier LH/2752/2, Archives Nationales. Courrier de Robert Folliot au Procureur de la République du 24 février 1948, dossier de la Légion d'honneur de Berthe Weill, Base Léonore, dossier LH/2752/2, Archives Nationales. Disponible en ligne: http://www.culture.gouv.fr/LH/LH278/PG/FRDAFAN83\_OL2752002V001.htm

http://www.culture.gouv.fr/LH/LH278/PG/FRDAFAN83\_OL2752002V004.htm

La famille Weill est en possession d'une lettre datant de 1948, dictée par Berthe Weill dans l'incapacité de la rédiger elle-même.

Lettre d'Emmy Guyttes à André Lhote, 3 décembre 1948, Archives André Lhote.

Berthe Weill meurt le 17 avril 1951, seule, chez elle<sup>166</sup>, au 27, rue Saint-Dominique à Paris, à l'âge de quatre-vingt-six ans, impotente et quasiment aveugle. Son frère, des artistes et quelques proches payent la crémation au Père-Lachaise.

Sa déclaration de succession en date du 17 mars 1952<sup>167</sup>, retrouvée aux Archives de Paris, permet de connaître ses dispositions testamentaires. Outre des sommes allouées aux différents membres de sa famille, Berthe Weill réserva la moitié de ses économies au commissaire-priseur Maurice Rheims : « à charge par lui de distribuer la somme nette qui reviendra à un peintre de talent sans ressource suffisante. Un prix sera créé à cet effet et décerné par la société des Amateurs d'art sous le nom de « Prix Berthe Weill » ». Le marchand hérita donc de la somme de 259 865 francs, comme l'atteste sa signature sur la déclaration de succession confirmant qu'il a encaissé l'argent. Cependant aucune trace d'un Prix Berthe Weill n'a été retrouvée. Il n'a vraisemblablement jamais été mis en place.

## Postérité et réception-critique

« - J'ai remarqué, Monsieur, que mes vitrines semblent vous intéresser?

- Beaucoup, Madame, lui avais-je répondu.
- Mademoiselle, releva-t-elle aussitôt. » 168

Refusant le mariage pour ne pas compromettre la possibilité de diriger librement sa galerie, Berthe Weill n'a pas eu d'enfant. Etait-elle homosexuelle ?<sup>169</sup> En 1931, elle pose sur une photographie, lors de la fête de l'anniversaire de 30 ans de la galerie, habillée en smoking. En 1946, Berthe Weill est recensée comme vivant avec une autre femme, Cécile Jaladon de la Barre, née en 1900<sup>170</sup>, au sujet de laquelle aucun élément n'a été retrouvé. Sans descendance directe pour prendre en charge son patrimoine historique, Berthe Weill est progressivement tombée dans l'oubli. Un article-fleuve publié en 1954 par le peintre Edmond Heuzé<sup>171</sup>, trois ans après sa disparition, avalise l'idée que déjà son

Acte de décès de Berthe Weill, dossier de la Légion d'honneur de Berthe Weill, Base Léonore, dossier LH/2752/2, Archives Nationales.

Déclaration de succession de Berthe Weill, dossier DQ7 31 5005, n°477, Archives de Paris.

HEUZÉ Edmond, « Berthe Weill, soldat obscur de la bataille pour l'art vivant », *L'art d'aujourd'hui*, 1953, p. 30.

<sup>«</sup> In contrast to Stein, Berthe Weill's lesbian identity is far more veiled in her writings. It is not my intention to « out » Berthe Weill (wich, I'm afraid, is exactly what I am about to do), but her writings deal with this issue in curiously obfuscaed way. My point is, that what is said in the text places, in fact, more emphasis on what is no said, what is leftout. », THIMANN Heidi, Lynn op. cit., p. 62.

<sup>170</sup> Inventaire de l'année 1946 du 29, rue Saint-Dominique (Paris VIIe), Archives de Paris.

<sup>171</sup> HEUZÉ Edmond, « Berthe Weill, soldat obscur de la bataille pour l'art vivant », *L'art d'aujourd'hui*, 1953, p. 29-33.

histoire était atténuée dans la mémoire collective. Aucun ouvrage ne fut publié à son propos, comme il put l'être pour ses homologues, de la part des descendants de marchands ou d'historiens. La provenance des œuvres initialement passées entre ses mains est systématiquement oubliée, même pour les plus importantes dans les grands musées.

Après quarante ans de carrière, ainsi qu'un volume de près de 7 000 œuvres<sup>172</sup> circulant par son intermédiaire, Berthe Weill tomba rapidement dans l'oubli. Les rares mentions de Berthe Weill contemporaines cirent des erreurs ou remettent en cause sa crédibilité<sup>173</sup>.

C'est aux États-Unis que Berthe Weill suscite un intérêt dans les années 1990, tandis qu'aucun article académique portant sur cette période ne la mentionne en Europe. Ezra Mendelssohn, en publiant « Should We Take Notice of Berthe Weill? Reflections on the Domain of Jewish History » dans la revue Jewish Social Studies<sup>174</sup>, en 1994, accorde d'emblée à Berthe Weill une stature incontestable de découvreuse, en se posant la question de la place de la galeriste dans l'« histoire juive » au sens large. La chercheuse Gillian Perry donne à Berthe Weill un second souffle au moment de la parution de son ouvrage intitulée Woman Artists and the Parisian Avant-garde, en 1995. Son travail élague un domaine très mal étudié en France et s'impose comme une référence. En se basant sur Pan dans l'œil, elle esquisse une première reconstitution de la programmation de la Galerie B.Weill, sans toutefois disposer des catalogues pour affiner les dates, ce qui reporte symétriquement les approximations de Berthe Weill. Heidi Lynn Tillman, en 1996, consacra son mémoire à l'Université de Berkeley à Berthe Weill, qu'elle place dans une comparaison avec Gertrude Stein. Première étude entièrement consacrée à la galeriste, le texte n'a malheureusement pas fait l'objet d'une publication, mais mérite l'apport inédit de l'envisager comme une icône queer.

Françoise Job, en 2002, a préparé une intervention sur sa grand-tante, la sœur de sa grand-mère, Berthe Weill, qui fit l'objet d'une publication dans la revue scientifique *Archives Juives*<sup>175</sup>. Une approche biographique exhaustive y dresse le portrait d'une personnalité incontournable dans l'avènement moderne. Le corpus des données à sa disposition était encore restreint, mais les grands axes

<sup>172</sup> Estimation réalisée par l'addition des œuvres mentionnées dans les catalogues retrouvées et de celles complémentaires citées dans ses mémoires.

<sup>«</sup> Il est vrai qu'en dépit de son audace et de son mérite à trouver de jeunes inconnus, elle n'a rien d'une découvreuse et d'une aventurière, et qu'elle accroche souvent ce qu'on lui apporte sans rechigner. Il est vrai également qu'avec Clovis Sagot, elle est des rares marchands parisiens à avoir montré des Picasso avant Kahnweiler. Ceci pourrait également expliquer cela », ASSOULINE Pierre, *L'homme de l'art D.-H. Kahnweiler 1884-1979*, Balland, Mesnil-sur-l'Estrée, 1988, p. 56.

MENDELSOHN Ezra, "Should We Take Notice of Berthe Weill? Reflections on the Domain of Jewish History", Jewish Social Studies, New Series, Vol. 1, N° 1 (Autumn, 1994), p. 22-39.

JOB Françoise, « Berthe Weill, galeriste (Paris, vers 1865 – L'Isle-Adam, avril 1951) », *Archives Juives*, 2002/1 (Vol. 35), Les Belles Lettres, p. 147-151.

d'une défense pour restituer à Berthe Weill sa place légitime dans le panthéon des grands marchands étaient déjà tous explicites.

#### Les archives Berthe Weill

Marion Taittinger-Mayer, camarade à l'École du Louvre, me parla un jour de Berthe Weill. Je recroisais ce nom dans une note de bas de page d'un ouvrage consacré à Picasso qui m'incita à vouloir en savoir davantage. Mon ami précieux, Arnaud Fischer, m'offrit un exemplaire de Pan trouvé sur Ebay que je n'avais pas les moyens de m'offrir et dont il se souvint quand l'envie lui en dit de vouloir me faire plaisir. Sa lecture piqua plus encore ma curiosité. J'étais alors étudiante en Histoire de l'Art à la Sorbonne-Paris I et décidais de lui consacrer mon Master II. Je fus cependant rapidement confrontée à l'inexistence d'un fonds d'archives auquel me référer. Les bibliothèques à travers le monde furent écumées pour retrouver les catalogues rares de chaque exposition, ne menant malheureusement qu'à un résultat encore partiel. La recherche prit alors une autre ampleur, en débutant une véritable enquête, dépouillant la presse artistique, la consultation des descendants d'artistes autrefois exposés et une veille minutieuse du marché pour acheter un par un les rares originaux en salle des ventes pour compiler des sources inédites. Tout ce travail permit d'établir une base exhaustive, rassemblant la programmation de 1901 à 1940, touchant les plus grands artistes de la période moderne. Ce fonds a progressivement été complété, en travaillant en parallèle pour pouvoir financer également l'achat de photographies et d'archives manuscrites.

À 25 ans, après l'obtention de mon diplôme, la suite logique aurait été de postuler dans un musée parisien. L'exemple de Berthe Weill et la conviction que son parcours méritait d'être réhabilité m'invitaient cependant à envisager autre chose. Je poursuivis des emplois alimentaires quelques mois, le temps de rédiger un manuscrit qu'une maison d'édition me fit l'honneur d'accepter. Petit-fils du résistant Jean Zay, Jérôme Martin est un éditeur singulier et un homme à part, qui ne publie en moyenne qu'un livre par an, des inédits de Georges Bataille à la poésie de Brigitte Fontaine. Sa confiance et son enthousiasme partagé pour le sujet m'incitèrent à poursuivre quand après la publication, de nombreux lecteurs me firent part de leur propres archives concernant Berthe Weill, complétant les manques qui m'avaient jusqu'alors résistée. Le défaut de crédibilité académique dont souffrait la galeriste me poussait à envisager l'hypothèse de poursuivre en doctorat, mais le fait de ne pas avoir de financement me laissa présager un abandon imminent que je reportais chaque jour au jour suivant, jusqu'à ce que je parvienne finalement à obtenir ma thèse en décembre 2017.

Sans manifestation de la part des héritiers de Berthe Weill, la case où elle reposait au Columbarium du Père-Lachaise fut « vidée » en 1994. Il manquait un repère spatial pour marquer l'importance

de la trajectoire de Berthe Weill dans la consécration de ce qui fit les hautes heures de l'avant-garde parisienne. En partenariat avec la Mairie de Paris, une plaque commémorative fut apposée le 8 mars 2011, au 25, rue Victor Massé, première adresse de la Galerie B.Weill.

Depuis 2012, le fonds d'archives reconstitué relatif à Berthe Weill répond aux questions des chercheurs, maisons de vente, collectionneurs et musées.

En 2018, grâce au soutien de la Fondation du Judaïsme Français, le prix Berthe Weill a été mis en place, pour soutenir la recherche en histoire de l'art. Le premier prix fut remis au Dr Emmanuelle Polack pour son travail sur les spoliations antisémites d'œuvres d'art durant l'Occupation. En 2019, une parcelle de jardin adjacent au Musée Picasso à Paris entra dans le giron communal. Quatre femmes furent proposées pour déterminer quel en serait le nom, Berthe Weill remporta la votation citoyenne. Le jardin Berthe-Weill, dédié à la lecture pour l'amoureuse des livres et galeriste-éditrice qu'elle était, jouxtant le musée de celui dont elle fut la première défenderesse, a été inauguré le 18 mars 2019.

La plus importante consécration demeurait l'hypothèse d'une exposition rétrospective. Celle-ci ouvrira au musée Grey Art Gallery de l'Université de New York en 2023. Un documentaire, ainsi que cette réédition en français et en anglais de ses mémoires accompagneront l'inauguration.

Indomptable sourcière et mécène, Berthe Weill retrouve progressivement sa place légitime au rang des grands marchands. De cette vision singulière de l'art, elle livre un amour dévorant qui fut le vecteur de sa propre émancipation. Activiste, elle dénote pour avoir été aux premières loges de la grande aventure moderne. Par trop idéaliste, mais étonnement clairvoyante, elle s'attela au rôle de protectrice qu'elle s'autoattribua et qu'elle s'entêta à poursuivre en dépit des vicissitudes.. En 1951, le peintre Edmond Heuzé se remémorait ses inextinguibles souvenir et estime pour cette marchande en marge :

« Après tout, c'est peut-être cela la gloire, la vraie... Celle qui consiste à graver au fond des cœurs et des consciences un nom dont on ne peut se souvenir sans une profonde reconnaissance et beaucoup d'émotion... Chère Berthe Weill... » 176

HEUZÉ Edmond, « Berthe Weill, soldat obscur de la bataille pour l'art vivant », *L'art d'aujourd'hui*, 1953, p. 33.

# Programmation reconstituée des expositions de la Galerie B. Weill

Établie par Marianne Le Morvan à partir des catalogues retrouvés et complétée par un dépouillement de la presse artistique.

#### 1901

Exposition inaugurale organisée par P. Mañach à la Galerie B. Weill, du 2 au 31 décembre 1901 : Bocquet, Durio, Girieud, Launay, Mlle [Meta] Warrick, Maillol, [Raoul] de Mathan (Vernissage le 1er décembre 1901) , préface de Gustave Coquiot

#### 1902

Exposition des dessins organisée par P. Mañach du 2 au 31 janvier 1902 : Abel Faivre, Cappiello, Gosé, Hermann-Paul, Roubille, Sancha, Sem , préface de Gaston Derys

3ème exposition organisée par P. Mañach 10 au 28 février 1902 : Tableaux de Flandrin, Mlle Krouglicoff, Marquet, Mme Marval, Matisse, Petitjean , préface de Charles Saunier

4ème exposition organisée par P. Mañach du 5 au 23 mars 1902 : Dessins de Depaquit, Léandre, Mirande, Wély, Vilette , préface de Fagus

5ème exposition organisée par P. Mañach du 1er au 15 avril 1902 : Tableaux et Pastels de Louis Bernard-Lemaire et de Picasso , préface d'Adrien Farge

Exposition de pastels, aquarelles et dessins organisée par Pedro Mañach du 1er au 24 mai 1902 : MM. Braun, Camara, Gottlob, Grün, Malteste, Rouveyre, Villon, Weiluc , préface d'Emile Sedeyn Exposition de peinture, pastels, aquarelles, dessins et sculpture organisée par Pedro Mañach du 2 au 15 juin 1902 : Abel-Faivre, Bernard-Lemaire, Braun, Camara, Cappiello, Depaquit, Flandrin, Girieud, Gosé, Gottlob, Grün, Hermann-Paul, Mlle E. de Krouglicoff, Launay, Léandre, Maillol, Malteste, Marquet, Mme Marval, de Mathan, Matisse, Mirande, Petitjean, Picasso, Roubille, Rouveyre, Sancha, Sem, Villon, Mme Warrick, Weilluc, Wély, Willette, préface d'Harlor

Accident de train de la ligne le Havre – Saint-Germain – réouverture de la galerie 25 septembre 1902. Fin de la collaboration avec Pedro Mañach

Exposition de peintures, pastels et dessins du 15 novembre au 15 décembre 1902 : Girieud, Launay, Picasso, Pichot (pas de préface)

Exposition de dessins, aquarelles, pastels du 18 décembre 1902 au 18 janvier 1903 : Abel Faivre, Bottini, Boutet (Henri), Braun, Camara, Cappiello, Caran d'Ache, Chéret, Depaquit, Forain, Gottlob, Grün, Guillaume, Helleu, Hermann-Paul, Huard, Kaplan, Léandre, Louis Legrand, Minartz, Mirande, Morin (Louis), Pille (Henri), Poulbot, Rassenfosse, Rouveyre, Sancha, Sem, Steinlen, Véber (Jean), Villon, Weiluc, Widhopff, Willette (pas de préface)

#### 1903

Exposition de peintures, pastels, aquarelles, dessins du 19 janvier au 22 février 1903 : Raoul Dufy, Lejeune, Metzinger, Torent, préface Berthe Weill signée W

Exposition de peintures, pastels, aquarelles, dessins du 10 mars au 12 avril 1903 : Abel Faivre, Bac, Bottini, Braun, Camara, Gosé, Gottlob, Helleu, Préjelan, Georges Redon, Sancha, Steinlen, Jean Véber, Wély (pas de préface)

Exposition de peintures, pastels, aquarelles, dessins du 4 au 31 mai 1903 : Charbonnier, Dauchez, Duprat, Gonzalès, René Juste, Le Beau, Luce, Marquet, Matisse, René Ménard, Gaston Prunier (pas de préface)

Exposition de peintures du 2 novembre au 30 novembre 1903 : MM. Auglay, Bétrix, Deltombe, Grass-Mick, Metzinger et Muller

Exposition de dessins, aquarelles, pastels du 10 décembre 1903 au 10 janvier 1904 : Abel Faivre,

Bac, Chéret, Forain, Gottlob, Guillaume, Kupka, Roubille, Vallotton, Jean Veber , préface de Pierre Trimouillat

#### 1904

Exposition de peintures, pastels et aquarelles du 20 janvier au 20 février 1904 : Raoul Dufy, Paul Duparque, René Juste, Evelio Torent , préface de Laurent Tailhade

Exposition de pastels, dessins, aquarelles du 3 au 31 mars 1904 : Abel Faivre, Chéret, Helleu, Nadar, Henri Pille, Steinlen, Toulouse-Lautrec, Wély, Willette (pas de préface)

Exposition de peintures, pastels et dessins du 2 au 30 avril 1904 : Camoin, Manguin, Marquet, Raoul de Mathan, Henri Matisse, Jean Puy, préface de Roger Marx

Exposition de peintures du 2 au 31 mai 1904 : Ch. Agard, Marcel Fournier, Lebasque, Edmond Lempereur, Louis Paviot, Fernand Piet (pas de préface)

Exposition de peintures, aquarelles, pastels et dessins du 24 octobre au 20 novembre 1904 : Charbonnier, Clary-Baroux, Raoul Dufy, Girieud, Picabia, Picasso, Thiesson préface de Maurice Le Sieutre

Exposition de peintures, pastels, aquarelles, dessins et croquis du 1er décembre 1904 au 5 janvier 1905 : Galanis, F. Gottlob, Grass-Mick, Léandre, Noblot, Ricardo-Florès, Ernest T. Rosen, Roubille, Louis Vallet (pas de préface)

## 1905

Exposition de peintures et dessins du 16 janvier au 15 février 1905 : Raoul Carré, Delannoy, Deltombe, Evelio Torent, Kees van Dongen , préface de Berthe Weill non signée

Exposition de dessins, aquarelles et peintures du 25 février au 25 mars 1905 : Beaufrère, Boudin, Raoul Dufy, Toulouse-Lautrec, Kees van Dongen (pas de préface)

Exposition de peintures du 2 au 23 avril 1905 : Camoin, Raoul Dufy, Fornerod, Marguerite Gil-

liard, Marquet, Kees van Dongen (pas de préface)

Exposition de peintures, pastels et sculptures du 6 au 29 avril 1905 : Charles Camoin, Gussow, Samuel Halpert, Henri Manguin, Albert Marque, Albert Marquet, Henri Matisse, Henri Pailler (pas de préface)

Exposition de peintures et pastels du 12 mai au 10 juin 1905 : Georges Bouche, Dufrénoy, Fornerod, Friesz, Minartz, Ranson (pas de préface)

Exposition octobre 1905: Paviot

Exposition de peintures du 21 octobre au 20 novembre 1905 : Ch. Camoin, André Derain, Raoul Dufy, Henri Manguin, Albert Marquet, Henri Matisse, Maurice de Vlaminck - Série de dessins et croquis de 1830 à nos jours (pas de préface)

Exposition de peintures du 23 novembre au 21 décembre 1905 : M. Braut, Mlle Charmy, Dufrénoy, Fornerod, E. Othon Friesz, Girieud, Lempereur, Metzinger, Louis Paviot, Fernand Piet (pas de préface)

#### 1906

Exposition de peintures et aquarelles du 12 janvier au 10 février 1906 : Biette, Deltombe, Henri Déziré, Charles Guérin, P. Laprade, Mme Marval, H. Ottmann, René Piot, G. Rouault, N. Tarkhoff (pas de préface)

Exposition à partir du 19 février 1906 : Agard, Dervaux, Desvallières (Georges), Jourdain (Francis)

Exposition à partir du 2 avril 1906 : Camoin, Manguin, Marque (Albert), Marquet, Matisse

Exposition d'aquarelles du 25 avril au 10 mai 1906 : Jean Biette (organisée à la demande et par Matisse. )

Exposition de peintures du 14 mai au 17 juin 1906 : Georges Bouche, Dufrénoy, Girieud, Charles Martel, Charles Lacoste, Emile Roustan (pas de préface)

Exposition particulière de peintures du 9 au 31 octobre 1906 : Raoul Dufy (pas de préface)

Exposition de peintures du 7 au 30 novembre 1906 : Camoin, Derain, Manguin, Marquet, Matisse, Jean Puy, Van Dongen (pas de préface)

Exposition de peintures du 4 au 30 décembre 1906 : Baignères, Albert Braut, Deltombe, Desvallières, Ch. Guérin, Laprade, Léon Lehmann, Paviot, Rouault (pas de préface)

#### 1907

Exposition de peintures et de sculptures du 14 janvier au 10 février 1907 : Mlle Charmy, Delaunay, Fornerod, Halou, Metzinger, Ottmann, Ramon Pichot, Jean Plumet (pas de préface)

Exposition de peintures du 14 février au 10 mars 1907, prolongée jusqu'au 16 mars : Ch. Agard, Jean Biette, Ch. Lacoste, A.-M. Le Petit, Ch. Martel (pas de préface)

Exposition de dessins, croquis, pastels et aquarelles, du 30 mars au 15 avril 1907 : MM. Camoin, Derain, Raoul Dufy, Othon Friesz, Manguin, Marquet, Henri Matisse, Jean Puy, F. Vallotton (pas de préface)

Elie Nadelman?

Exposition de peintures du 30 avril au 19 mai 1907, prolongée jusqu'au 26 mai : R. Deborne, Herbin, Tristan Klingsor, Emile Roustan, N. Tarkhoff (pas de préface)

Exposition de dessins, aquarelles et peintures du 2 au 30 novembre 1907 : MM. Camoin, Derain, Manguin, Marquet, Henri Matisse, Kees van Dongen, Vlaminck

#### *1908*

Exposition d'aquarelles et peintures du 6 au 31 janvier 1908 : Mme Laurencin, Marval, Braut, Flandrin, Lehmann, R. de Mathan, Metzinger, Plumet

Exposition d'aquarelles, de peintures et sculptures du 6 au 29 février 1908 : Mmes Charmy et Funke, et de MM. Agard, Deborne, Hallou, Jack, A.-M. Le Petit, Louis Paviot et Evelio Torent

Exposition de peintures et dessins jusqu'au 31 mars 1908 : M. Bela Czöbel

Exposition de peintures du 27 avril au 30 mai 1908 : Paul Deltombe, Charles Lacoste, Henry Ottmann, Nicolas Tarkhoff

Exposition de peintures du 1<sup>er</sup> au 20 juin 1908 : Georges Bouche, Henry Déziré, Dufrénoy, Girieud, Ch. Martel, Mlle Portait-Darcy

Exposition d'œuvres jusqu'au 30 novembre 1908 : Camoin, Derain, Friesz, Dufy, Marquet, Matisse, Vlaminck

Exposition de peintures en novembre 1908 : M. Léon Lehmann

Exposition d'aquarelles, dessins et croquis du 11 au 31 décembre 1908 : Henri Lebasque, Léon Lehmann, Henri Manguin, Alb. Marquet, R. de Mathan, Henri Matisse, Jean Puy, Georges Rouault

#### 1909

Exposition d'aquarelles, dessins et croquis, début janvier 1909

Exposition de peintures, aquarelles et pastels du 22 janvier au 28 février 1909 : G. Barwolf, Braque, Ch. Camoin, A. Derain, Raoul Dufy, Léon Lehmann, Alb. Marquet, J. Verhoeven

Exposition de tableaux mars 1909 de MM. Metzinger, P. Girieud, N. Tarkhoff, B. Czöbel, Mme Charmy et Kleinmann

Exposition de peintures jusqu'au 22 mai 1909 : Mme Jeanne Clar, Paule Gobillard, MM. Edouard Domergue, Guillaume Dulac, Charles Lacoste, Emilie Roustan, van Rees

Exposition de peintures du 24 mai au 7 juin 1909 : Edward Diriks, Evelio Torent

Exposition de peintures du 8 novembre au 4 décembre 1909 : MM. Henri de Groux, Léon Lehmann, Verhoeven

#### 1910

Exposition de dessins et peintures du 17 janvier au 13 février 1910 : MM. Bern-Klene, Jules Pascin, J.-F. Schnerb, Otto van Rees

Exposition de dessins, pastels et peintures du 17 février au 1er mars 1910 : Bollinger, Jean Crotti, A. Finkelstein, G. Ribermont-Dessaignes

Exposition de peintures jusqu'au 17 avril 1910 : MM. Richard Burgsthal, J. van Coppenolle, Jean Deville, Nicolas Tarkhoff

Exposition de dessins, aquarelles et peintures du 28 avril au 28 mai 1910 : Guillaume Csaba, André Derain, Pierre Girieud, R. de Mathan, G. Rouault, Kees van Dongen, Metzinger

Exposition de peintures du 30 mai au 18 juin 1910 : MM. P. Briaudeau, Ch. Lacoste, A. Lhote, L. Paviot, J. Plumet, Otto van Rees

1910 – réduction de la galerie.

#### 1911

Exposition d'aquarelles et dessins du 6 au 18 février 1911 : Henry Somm , préface de Berthe Weill non signée

Exposition des peintures du 13 au 25 mars 1911 : G. A. Grass-Mick , préface de Georges Ancey

#### 1912

Exposition de peintures jusqu'au 25 février 1912 : M. Jean Berger

## 1913

Exposition de peintures et dessins du 17 janvier au 1er février 1913 : Albert Gleizes, Fernand Léger, Jean Metzinger, préface de J. Granier

Exposition de peintures, aquarelles, dessins du 21 février au 20 mars 1913 : E. Charmy, Lucie

Cousturier, Mme Marval, Bolliger, Ch. Camoin, Delcourt, Raoul Dufy, Girieud, Albert Gleizes, Ch. Lacoste, Laprade, Lebasque, Fernand Léger, Léon Lehmann, André Lhote, Maximilien Luce, Henri Matisse, Jean Metzinger, Louis Paviot, Picasso, Odilon Redon, Georges Rouault, Kees van Dongen, Verhoeven, etc. (pas de préface)

Exposition de peintures, aquarelles, dessins du 10 au 27 avril 1913 : Sonia Lewitska , préface de Charles Malpel

Exposition de peintures du 1er au 14 décembre 1913 : Emilie Charmy, Sonia Lewitska, Suzanne Valadon, Charles Lacoste, André Lhote, Ribemont-Dessaignes, A. Utter, B. Czöbel , préface de Berthe Weill, non signée

#### 1914

Exposition du 15 au 31 janvier 1914 d'une trentaine d'aquarelles : Jean Dufy

Exposition particulière de peintures du 13 au 28 février 1914 : Alfred Reth, préface de Berthe Weill signée « B »

Exposition de peintures et de sculptures jusqu'au 12 avril 1914 : MM. Bolliger, Jean Buhot, Esmein, Léon Lehmann, van Rees

Exposition particulière de peintures, aquarelles et dessins du 21 avril au 6 mai 1914 : M. Diego H. Riviera, préface de Berthe Weill signée « B »

Exposition de peintures jusqu'au 23 mai 1914 : M. Sandor-Galimberti et Mme Valérie Galimberti-Denès

Exposition d'études jusqu'au 15 juin 1914 : M. Jean Metzinger

#### 1915

Exposition d'une trentaine de peintures du 14 au 27 juin 1915 : Monsieur André Utter (engagé volontaire téléphoniste au 22e régiment d'infanterie)

#### 1916

Exposition personnelle du 7 au 31 décembre 1916 : Charlotte Gardelle

#### 1917

Exposition de peintures et dessins du 25 mai au 27 juin 1917 (? carton sans précision de l'année) de R.L Casse, G-L. Dollian, Pierre Dumont, Maurice Hensel et R. Mahélin.

Déménagement du 25, rue Victor Massé en 1917

Exposition de peintures du 22 octobre au 3 novembre 1917 : Charles Vilette (mutilé de guerre), préface d'Adolphe Tabarant

Exposition personnelle du 19 novembre au 2 décembre 1917 : M. Casse Raymond

Exposition des peintures et des dessins du 3 décembre au 30 décembre 1917 : Modigliani , préfacé d'un poème de Blaise Cendrars

Exposition 1917 : Bouche, Chabaud, Dufy, Heuzé, Utrillo, Utter, Marquet, Matisse, Lewitzka et Valadon

#### 1918

Exposition à partir du 14 janvier 1918 : Marthe Laurens

Exposition du 4 au 18 février 1918 : Bergon

Exposition à partir du 4 mars 1918 : Maurice Hensel, « figures de Montmartre »

### 1919

Exposition de Asselin, Bergon, Chamry, Guyot, Hensel, Heuzé, Lhote, Marquet, Luis de la Rocha, Charles Vilette, Zarraga, du 15 au 27 janvier 1919 au profit de la veuve du peintre Casse

#### LISTE DES EXPOSITIONS DE LA GALERIE B.WEILL

Exposition du 28 janvier au 12 février : Morgan-Russell

Exposition du 24 février au 8 mars 1919 : René Durey, Ortiz de Zarate

Exposition à partir du 17 mars 1919 : Mainssieux

Exposition du 28 avril au 15 mai 1919 : Elmiro Celli

Exposition des œuvres du 22 mai au 10 juin 1919 : Chabaud, Charmy, Heuzé

Exposition de peintures du 16 au 30 juin 1919 : Jean Verhoeven

Inauguration de la librairie artistique - Exposition de noir et blanc du 5 au 20 novembre 1919 : Dessins de Coubine, Derain, Dufy, Friesz, Galanis, Marquet, Matisse, L.-A. Moreau, Picasso, Puy, Utter, Valadon, Van Dongen, Verhoeven, Vlaminck, etc., préface d'André Thérive

Exposition à partir du 24 novembre 1920 : Lagar

Exposition d'art décoratif du 15 décembre 1919 au 10 janvier 1920 : coussins, tentures, paravents, écharpes et poufs, etc., par Mme de la Rocha

#### 1920

Exposition de peintures, aquarelles et dessins du 19 janvier au 7 février 1920 : Bissière, Galanis, Gernez, André Llhote, Lotiron, Utter (pas de préface)

Exposition février 1920 : Dessins et croquis (danse, théâtre, conférence Bergson) et quelques peintures par Luis E. de La Rocha

Exposition du 14 au 18 février 1920, « Centième exposition » : Bissière, Braque, Camoin, Charmy, Clairin, Coubine, Derain, Dufresnoy, Jean et Raoul Dufy, Durey, Farrey, Favory, Flandrin, Fournier (Gabriel), Friez, Galanis, Gimmi, Girieud, Gleizes, Guérin, Halicka, Lacoste, Laprade, Laurencin, Lautrec, Lebasque, Lehmann, Levitska, Lhote, Lotiron, Mainssieux, Manguin, Marchand, Marquet, Mathan, Marval, Matisse, Metzinger, Modigliani, Paviot, Picasso, Pimienta, Portal, Puy, Redon, Riou, Rouault, Tobeen, Utrillo, Utter, Valadon, Van Dongen, Verhoeven, Vlaminck, Waroquier,

## Zarraga.

Théâtre de marionnettes - Revue des peintres par B. Weill

Représentation de la petite Revue des peintres, pour la centième exposition, le 21 février 1921 : Préseents lors de la pièce Basler, Bissière, Camoin, Charmy, Clairin, Dufrenois, Jean Dufy, Mr et Mme Ebstein, Favory, Flandrin, Friesz, Galanis, Gimmi, Girieud, Laprade, De la Rocha, Lewitzka, Lhote, Lotiron, Mainssieux, Manguin, Metzinger, L.-A. Moreau, Paviot, Utter, Valadon, Waroquier, Zborowski

Exposition à partir du 15 mars 1920 : Robert Diaz de Soria

Exposition à partir du 12 avril 1920 : Clairin, Jean Dufy, Farrey, Favory, G. Fournier, Portal, Riou

Exposition de peintures et dessins par Wilhelm Gimmi du 17 au 31 mai 1920, préface d'André Thérive

Exposition de peintures et dessins de O. Coubine du 7 au 20 juin 1920, préface Paul Bourdin

Déménagement dans les locaux de la galerie Clovis Sagot, devenue éphémèrement Galerie Pesson - 10 aout 1920 ouverture au 46, rue Laffitte

Exposition des «Veilleurs» du 11 au 25 octobre 1920 : métiers d'art - Vitraux de Burgsthal, émaux de Ramiro et Riccardo Arrue, céramiques de Paul Beyer et Albert Gleizes, décoration de Mr et Mme Albert Gleizes , décoration de Mr et Mme L. de la Rocha, étoffes peintes de Sextus Aude et Lapouyade, tapisseries de Mme Ary Robin, bijouterie et orfèvrerie de Girodias et Lecomte, portraits d'art de Chaumoff, filets de Lucien Jacques, tissages à la main de Rosa et Ernest Jacques, tapis de Bracquemond, invités : Jean Dufy, service de table décoré, Herbin, paravent, Mr et Mme Marcoussis, décorations et verres peints (pas de préface)

Exposition de peintures par René Mendès-France du 8 au 23 novembre 1920 (pas de préface)

Exposition de peintures, sculptures, aquarelles, dessins du 29 novembre au 12 décembre 1920 : Groupe éclectique - Fauves, cubistes et post-cubistes : Angiboult, Archipenko, Raoul Dufy, Jean Dufy, Gernez, Gleizes, Halicka, Gimmi, Kars, Leonardi, Léwitzka, Lhote, Marcoussis, Robert Mortier, Juliette Roche, Survage (pas de préface)

#### 1921

Exposition de peintures et aquarelles du 10 au 31 janvier 1921 : Mme Réno-Hassenberg

Exposition à partir du 14 mars 1921 : Pierre-Eugène Clairin

Exposition à partir du 18 avril 1921 : Favory, Farrey, G.Fournier, Jean Dufy, Riou, P.-E. Clairin, Portal, Utter

Exposition mai 1921 : Frank Burty

Exposition à partir du 23 mai 1921 : L.Barat, Fredureau, Gimmi, Kars, Robert Mortier

Exposition été 1921 : Suzanne Valadon et Utrillo

Exposition octobre 1921: Hogg

Exposition d'ensemble du 17 octobre au 5 novembre 1921 : Bissière, Charmy, Coubine, Derain, Dufresne, Raoul Dufy, Favory, Gimmi, Gromaire, Huot, Lhote, Matisse, Pascin, Picasso, Rouault, Tobeen, Utrillo, Utter, Valadon, Van Dongen, Vlaminck

Exposition décembre 1921 : Paul Hogg

**Exposition Pierre Albert-Birot** 

Exposition de noir et blanc, quelques aquarelles, œuvres des représentants de toute la « jeune peinture » du 12 décembre au 7 janvier 1922 , préface de Berthe Weill signée « N.D.L.D. »

#### 1922

Exposition de peintures du 16 au 30 janvier 1922 : M. Marcel Gaillard

Exposition de peintures, aquarelles et dessins du 6 au 20 février 1922 : Francis Smith

Exposition de sculptures et d'aquarelles mars 1922 : M. O. Zadkine

Exposition du 27 mars au 9 avril 1922 : Edy-Legrand, préface d'André Thérive

Exposition avril 1922: Suzanne Valadon, Maurice Utrillo

Exposition du 2 au 13 mai 1922 : peintures et gouaches de Gimmi ; esquisses peintes et gouaches de Bissière

Exposition de peintures, quelques dessins, aquarelles, gravures du 22 mai au 4 juin 1922 : Kayser , préface d'André Thérive

Exposition du 8 au 15 juin 1922 : poèmes Pierre Albert-Birot

Exposition de peintures du 19 juin au 8 juillet 1922 : H. Hayden, A. Herbin, Irène Lagut, J. Metzinger, G. Severini, L. Survage

Exposition de peintures à partir du 16 octobre 1922 : Suzanne Valadon, Utrillo

Exposition de peintures à partir du 30 octobre 1922 : Jean Dufy

Exposition « 24 gouaches du ghetto de Cracovie », de novembre jusqu'au 3 décembre 1922 : Halicka

Exposition du 20 novembre au 4 décembre 1922 : Dubreuil, Favory, Gimmi, Kars, Kisling, Portal, Sabbagh, Utter

Exposition du 11 au 24 décembre 1922 : Eberl , préface d'André Gybal

## 1923

Exposition de peintures du 15 au 31 janvier 1923 : Willy Eisenschitz , préface de Jean-Louis Vaudoyer

Exposition de peintures du 26 février au 11 mars 1923 : Billette, Frélaut, Hermine-David, Kayser, Léopold-Lévy, Pascin, Per-Krohg, Vergé-Sarrat - Sculpture par Despiau

Exposition peintures et aquarelles du 19 mars jusqu'au 31 mars 1923 : Pierre Dubreuil

Exposition à partir du 9 avril 1923 : Maurice Utrillo

Exposition du 16 au 30 avril 1923 : Hermine David, vernissage en fanfare, préface d'André Salmon

Exposition du 2 mai au 19 mai 1923 : Edy-Legrand

Exposition à partir du 28 mai au 10 juin 1923, prolongée jusqu'au 30 juin 1923 : Bissière, Raoul Dufy, Gernez, Gimmi, Lhote, Simon Lévy

Exposition en juillet 1923 : Bissière, Charmy, Dufy, Gernez, Gimmi , Hermine-David, Kayser, Lhote, Pascin, Sabbagh, Tobeen, Utrillo, Valadon

Exposition à partir du 8 octobre 1923 : Coubine

Exposition de peintures du 15 au 27 octobre 1923 : Marcel Mouillot (pas de préface)

Exposition à partir du 29 octobre 1923, prolongée jusqu'au 12 novembre : Widhopff

Exposition du 12 novembre au 30 novembre 1923 : Charmy, Favory

Premier numéro du Bulletin n° de la galerie B.Weill

Exposition de peintures et dessins du 26 novembre au 8 décembre 1923 : Jacques Thevenet , (Bulletin n°1, préfacé par Roger Allard)

Exposition de peintures du 15 au 31 décembre 1923 : G. H. Sabbagh et d'images d'Agnès Sabert (Bulletin n° 2 préfacé par des textes de Berthe Weill)

#### 1924

Exposition de peintures, dessins et aquarelles du 19 au 30 janvier 1924 : Valentine Prax (Bulletin n°3, sans préface)

Exposition de peintures du 8 au 21 février 1924 : Edmond Kayser (Bulletin n°4 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et dessins du 23 février au 9 mars 1924 : Dubreuil, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg (Bulletin n° 5 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 15 au 30 mars 1924 : Odette des Garets (Bulletin n° 6 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, dessins et aquarelles du 5 au 19 avril 1924 : Vergé-Sarrat (Bulletin n° 7 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 26 avril au 10 mai 1924 : Louis Paviot , (Bulletin n° 8 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 12 au 24 mai 1924 : Roger Grillon (Bulletin n° 9 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 27 mai au 12 juin 1924 : Willy Eisenschitz et Claire Bertrand

Exposition d'aquarelles - Vues de Paris du 21 juin au 5 juillet 1924 : Francis Smith (Bulletin n° 11 préfacé par P.M....R)

Exposition de peintures 7 au 20 juillet 1924 : Bosshard, Raoul Dufy, Hermine-David, Kisling, Lurçat, Marcoussis et sculptures par Zamoyski (Bulletin n° 12 préfacé par un poème de Berthe Weill)

#### Vacances estivales

Exposition de peintures, pastels, aquarelles et dessins du 20 octobre au 3 novembre 1924 : Barat-Levraux, Eberl, Goërg, Ramey, Savin (Bulletin n° 13 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et aquarelles du 10 au 23 novembre 1924 : Lewitska (Bulletin n° 14 préfacé par Charles Vignier)

Exposition de peintures et aquarelles du 1er au 14 décembre 1924 : Hermine David (Bulletin n° 15

préfacé par un poème de Berthe Weill)

Première exposition d'ensemble de décembre-janvier

Exposition de la «Fleur» du 20 décembre 1924 au 6 janvier 1925 : Alix (Yves), Barat-Levraux, Bissière, Bonnard, Braque, Camoin, Chagall, Charmy, Coubine, Derain, Van Dongon, Dufresne, Dufrénoy, Dufy (Jean), Dufy (Raoul), Eberl, Eisenchitz, Favory, Flandrin, Friesz, Gorets (O. des), Gernez, Gimmi, Girieud, Goërg, Gromaire, Guérin (Ch.), Halicka, Herbin, Kars, Kayser, Kisling, Krogh (Per), Lacoste, Laprade, Lebasque, Lévy (Léopold), Lévy (Simon), Léwitzka, Lhote, Lotiron, Lurçat, Makowski, Malançon, Manguin, Marchand, Marcoussis, Marquet, Marval, Pascin, Paviot, Portal, Puy, Ramey, Rocha (de la), Rosoy, Sabbagh, Sabert, Savin, Smith, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Valadon, Vlaminck, Waroquier, Widhopff (Bulletin n° 16 préfacé par un poème de Berthe Weill)

### 1925

Exposition du 12 au 25 janvier 1925 : peintures Leprin (Bulletin n° 17 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 2 au 15 février 1925 : Pierre Girieud (Bulletin n° 18 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 23 février au 8 mars 1925 : Jeanne Rosoy (Bulletin n° 19 préfacé par Roger Allard)

Exposition de peintures et dessins du 9 au 21 mars 1925 : Dubreuil, Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg (Bulletin n° 20 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et dessins du 23 mars au 5 avril 1925 : Edouard Goërg (Bulletin n° 21 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 20 avril au 3 mai 1925 : Edmond Kayser (Bulletin n° 22 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, dessins et aquarelles du 4 au 17 mai 1925 : André Lhote (Bulletin n° 23 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, dessins et aquarelles du 18 au 30 mai 1925 : Vergé-Sarrat (Bulletin n° 24 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et dessins du 8 au 21 juin 1925 : Georges Capon (Bulletin n° 25 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de sépias rehaussées, dessins et croquis du 22 juin au 5 juillet 1925 : Berthe Martinie (Bulletin n° 26 préfacé par un texte de Berthe Weill)

Exposition du 7 au 25 juillet 1925 : Raoul Dufy, J.F. Laglenne, Jean Lurçat, Louis Marcoussis (Bulletin n° 27 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Vacances estivales en Provence

Exposition de quelques peintures et aquarelles du 12 au 25 octobre 1925 : Sonia Lewitzka (Bulletin n° 28 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 3 au 18 novembre 1925 : Marcel Mouillot

Exposition de peintures du 23 novembre au 7 décembre 1925 : Simon Lévy (Bulletin n° 30 préfacé par Louis Vauxcelles)

Exposition de peintures, aquarelles, pastels du 19 décembre 1925 au 8 janvier 1926 : La fleur animée : Alix (Yves, Barat-Levraux, Bonnard, Capon, Chagall, Charmy, Coubine, Derain, Dongen (van), Dufrénoy, Dufresne, Dufy (Jean), Dufy (Raoul), Eberl, Favory, Flandrin, Friesz, Garets (O. des), Gimmi, Girieud, Goërg, Gromaire, Halicka, Hermine-David, Kars, Kayser, Kisling, Krohg (Per), Lacoste, Laprade, Lebasque, Lévy (Léopold), Lévy (Simon), Léwitzka, Lhote, Lombard, Marcoussis, Marquet, Marval, Matisse, Mouillot, Pascin, Paviot, Portal, Puy, Redon (Od .) Rocha (de la), Rosoy, Sabbagh, Sabert, Savin, Smith, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Valadon, Vergé-Sarrat, Waroquier, Widhopff, Vlaminck (Bulletin n° 31 préfacé par un texte de Berthe Weill)

#### 1926

Exposition de peintures, dessins du 11 au 25 janvier 1926 : Eberl (Bulletin n° 32 préfacé par André

### Warnod)

Le banquet de Mlle Weill le mardi 19 janvier 1926

Exposition de peintures du 1er au 14 février 1926 : François A. Quelvée (Bulletin n° 33 préfacé par Gabriel Mourey)

Exposition d'aquarelles et quelques peinture du 15 février au 27 février 1926 : Pierre Dubreuil (Bulletin n°34 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Peintures du 1er au 14 mars 1926 : Charles Tcherniawsky (Bulletin n° 35 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 15 au 27 mars 1926 : Dubreuil, Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg (Bulletin n° 36 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures (figures et paysages) du 29 mars au 17 avril 1926 : Maurice Savin (Bulletin n° 37 préfacé par André Salmon)

Exposition de peintures et aquarelles du 19 avril au 2 mai 1926 : Vergé-Sarrat

Exposition de peintures et dessins du 3 au 18 mai 1926 : Albert Huyot (Bulletin n° 39 préfacé par André Warnod)

Exposition de peintures et dessins du 31 mai au 12 juin 1926 : Georges Capon (Bulletin n° 40 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et dessins du 14 au 28 juin 1926 : Roger Grillon (Bulletin n° 41 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Vacances estivales Saint-Tropez – Normandie – Bretagne

Exposition de peintures du 11 au 25 octobre 1926 : Joseph Hecht (Bulletin n° 42 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles et monotypes du 3 au 18 novembre 1926 : Fernand Siméon (Bulletin n° 43 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et aquarelles du 22 novembre au 4 décembre 1926 : Georges Cyr (Bulletin n° 44 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles, pastels du 20 décembre 1926 au 15 janvier 1927 : Noces d'Argent de la galerie (25 ans d'expositions) - Fenêtres fleuries : Alix (Yves), Barat-Levraux, Bonnard, Bouche, Camoin, Capon, Chagall, Charmy, Coubine, Czöbel, Derain, Dongen (Van), Dubreuil, Dufresne, Dufresnoy, Dufy (Raoul), Eberl, Eisenchitz, Favory, Flandrin, Friesz, Garets (O. des), Gimmi, Girieud, Goërg, Grillon, Kars, Kayser, Kisling, Krogh (Per), Lacoste, Laprade, Lebasque, Lévy (Léopold), Lévy (Simon), Lévitzka, Lhote, Lurçat, Makowski, Manguin, Marchand, Marcoussis, Marquet, Marval, Matisse, Mouillot, Pascin, Paviot, Picasso, Portal, Puy, Rocha, Rosoy Rouault, Sabbagh, Sabert, Savin, Siméon, Siméon (Marie-Louise), Smith, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Valadon, Vallotton, Vergé-Sarrat, Vlaminck, Waroquier, Widhopff (Bulletin n° 45 préfacé par Tabarant et André Salmon)

Bal costumé pour fêter les noces d'argent de la galerie le 28 décembre 1926

## 1927

Exposition de peintures du 17 au 30 janvier 1927, probablement prolongée : Suzanne Valadon

Exposition de peintures et dessins du 7 au 20 février 1927 : Tadé Makowski (Bulletin n° 47 préfacé par Florent Fels)

Exposition de peintures du 21 février au 6 mars 1927 : Georges Capon (Bulletin n° 48 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles, dessins, pastels du 7 au 20 mars 1927 : Barat-Levraux (Bulletin n° 49 préfacé par André Salmon)

Exposition de peintures et gouaches du 21 mars au 3 avril 1927 : Dubreuil, Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg (Bulletin n° 50 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 4 au 16 avril 1927 : Per Krohg (Bulletin n° 51 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles et eaux-fortes du 25 avril au 7 mai 1927 : Hermine David (Bulletin n° 52 préfacé par un poème de Pierre Mac-Orlan)

Exposition de peintures et gouaches à partir du 9 au 21 mai 1927 : Francis Smith (Bulletin n° 53, préface de Berthe Weill)

Exposition de peintures et gouaches du 23 mai au 4 juin 1927 : Edouard Goërg (Bulletin n° 54 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures 13 au 27 juin 1927 : Mouillot (Bulletin n°55 préfacé par Waldemar George)

Vacances estivales Lyon, St-Bernard, Avignon, Marseille, Saint-Raphaël - Auvergne

Exposition de peintures et aquarelles du 24 octobre au 6 novembre 1927 : Maurice Savin (Bulletin n° 56 préfacé par André Salmon)

Exposition de peintures du 7 au 20 novembre 1927 : Vergé Sarrat (Bulletin n° 57 préfacé André Billy)

Exposition de peintures du 21 novembre au 5 décembre 1927 : Dagoussia, Kayser, Per Krohg, Léopold Lévy (Bulletin n° 58 préfacé par un poème de Berthe Weill)

(Exposition du 5 au 9 décembre 1927 : Chagall annulée)

Exposition de peintures, dessins et aquarelles du 12 décembre 1927 au 15 janvier 1928 : Fleurs en plein air : Alix (Yves), Barat-Levraux, Bonnard, Bouche, Camoin, Capon, Chagall, Charmy, Coubine, Derain, Dongen (van), Dubreuil, Dufrénoy, Dufresne, Dufy (Raoul), Eberl, Eisenchitz, Favory, Flandrin, Friesz, Garets (O. des), Gimmi, Girieud, Goërg, Grillon, Gromaire, Guérin, Hermine-David, Hodé, Jacob-Hians, Kars, Kayser, Kisling, Krohg (Per), Lacoste, Laprade, Lévy (Léopold), Lévy (Simon), Lévitzka, Lhote, Makowski, Manguin, Marchand, Marcoussis, Marquet, Marval, Matisse, Mouillot, Pascin, Paviot, Picasso, Portal, Puy, Rocha, Rosoy, Rouault, Sabbagh, Sabert, Savin,

Siméon (Marie-Louise), Smith, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Valadon, Vallotton, Vegré-Sarrat, Vlaminck, Waroquier, Widhopff (Bulletin n° 59 préfacé par Louis- Léon Martin)

## 1928

Exposition de peintures du 16 au 29 janvier 1928 : Henry Portal (Bulletin n° 60 préfacé par Agnel Portail)

Exposition de peintures du 6 au 19 février 1928 : Georges Kars (Bulletin n° 61 préfacé par Maurice Raynal)

Exposition de quelques peintures de Sabbagh et d'aquarelles de Sabert du 20 février au 4 mars 1928 (Bulletin n° 62 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de dessins rehaussés, quatre peintures, deux sculptures du 5 au 18 mars 1928 : Berthe Martinie (Bulletin n° 63 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, gouaches, dessins du 19 au 31 mars 1928 : Dubreuil, Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg (Bulletin n° 64 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et dessins du 16 au 29 avril 1928 : Suzanne Valadon (Bulletin n° 65 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, pastels et dessins du 30 avril au 13 mai 1928 : Barat-Levraux (Bulletin n° 66 préfacé par G. Rémon)

Exposition de peintures du 14 au 26 mai 1928 : P.-André Bertrand (Bulletin n° 67 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et gouaches du 11 au 30 juin 1928 de Francis Smith et de quelques sculptures par Yvonne Mortier-Smith (Bulletin n° 68 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Vacances estivales à Paris

Exposition de peintures du 22 octobre au 4 novembre 1928 : Georges Capon (Bulletin n° 69 préfacé

par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 5 au 18 novembre 1928 : Tadé Makowski (Bulletin n° 70 préfacé par Louis-Léon Martin)

Exposition de peintures du 19 novembre au 2 décembre 1928 : Marie-Louise Siméon (Bulletin n° 71 préfacé par Raymond Escholier)

Exposition de peintures du 3 au 15 décembre 1928 : Roger Grillon (Bulletin n° 72 préfacé par Jean Lebrau)

Exposition «Fleurs et fruits» du 17 décembre 1928 au 12 janvier 1929 - L'Exposition annuelle d'un Groupe d'Artistes choisis parmi ceux qui ont exposé et exposent aujourd'hui encore (70 environ) : Barat-Levraux, Bertrand, Bonnard, Bouche, Camoin, Capon, Chagall, Charmy, Coubine, Czöbel, Dechorain, Derain, Van Dongen, Dubreuil, Dufrenoy, Dufresne, Raoul Dufy, Eberl, Eisenschitz, Claire Eisenschitz, Flandrin, Friesz, Od. des Garets, Gimmi, Girieud, Goërg, Grillon, Gromaire, Hodé, Jacob Hians, Kars, Kayser, Kisling, Per Krohg, Lacoste, Laprade, Léopold Lévy, Simon Lévy, Lewitska, Lhote, Makowski, Manguin, Marchand, Marquet, Marval, Henri Matisse, Mouillot, Pascin, Paviot, Picasso, Portal, Jean Puy, de la Rocha, Rouault, Sabbagh, Sabert, Savin, M. L. Siméon, Smith, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Suzanne Valadon, Vallotton, Vergé-Sarat, Vlaminck, H. de Waroquier, Widhopft

#### 1929

Exposition du 14 au 26 janvier 1929 : Mouillot

Exposition à partir du 28 janvier 1929 : Capon, Charmy, Hodé, Kars, Mouillot, Smith

Exposition de peintures du 11 au 23 février 1929 : Tcherniawsky (Bulletin n° 73 préfacé par André Salmon)

Exposition de peintures du 25 février au 9 mars 1929 : Joseph Floch (Bulletin n° 74 préfacé par Jean-Richard Bloch)

Exposition de peintures et quelques projets de tapisseries pour la Manufacture Nationale de Beauvais

du 11 au 23 mars 1929 : Widhopff (Bulletin n° 75 préfacé par René-Jean)

Exposition à partir du 23 mars 1929 : Goërg

Exposition du 25 mars au 7 avril 1929 : Dubreuil, Goërg, Gromaire, Makowski, Pascin, Per Krohg

Exposition de peintures du 8 au 20 avril 1929 : Dagoussia (Bulletin n° 76 préfacé par Georges Neveux)

Exposition de peintures du 22 avril au 4 mai 1929 : Vergé-Sarrat (Bulletin n° 77 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 6 au 18 mai 1929 : Maurice Savin (Bulletin n° 78 préfacé par André Salmon)

Exposition du vendredi 7 au samedi 29 juin 1929 : Groupe Charmy, Kars, Kayser, Léopold Lévy, Makowski, Per Krohg

Exposition (petite salle?) à partir du 10 juin 1929 : Kars

Exposition à partir du 24 juin 1929 : Dubreuil

Vacances estivales à l'île de Ré

Exposition de la Collection Particulière de Mlle B. Weill du 21 octobre au 3 novembre 1929, prolongée de deux semaines (Bulletin n° 79 préfacé d'un texte de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles et dessins par Barat-Levraux du 18 au 30 novembre 1929 (Bulletin n° 80 préfacé par Marcel Paÿs)

Exposition de peintures et dessins par Louis Péronne du 2 au 16 décembre 1929 (Bulletin n° 81 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Ouverture de la Librairie d'art de la Galerie

Exposition de peintures, aquarelles et dessins «Les oiseaux» du mercredi 18 décembre 1929 au mercredi 15 janvier 1930 : Yves Alix, Barat-Levraux, Bertrand, Edith Bertrand, Bonnard, Bouche, Capon, Chagall, Charmy, Coubine, Czöbel, Dagoussia, Dechorain, Derain, van Dongen, Dufrénoy, Dufresne, Raoul Dufy, Eberl, Eisenschitz, Flandrin, Floch, Friesz, O. des Garets, Gimmi, Girieud, Goërg, Gromaire, Grillon, Hecht, Kars, Kayser, Kisling, Per Krohg, Lacoste, Laprade, Lewitzka, Léopold Lévy, Simon Lévy, Lhote, Makowski, Manguin, Marchand, Marquet, Marval, Mouillot, Pascin, Paviot, Péronne, Picasso, Portal, Jean Puy, de la Rocha, Rouault, Sabbagh, Sabert, Savin, Marie-Louise Siméon, Francis Smith, Tcherniavsky, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Suz. Valadon, Vallotton, Vergé-Sarrat, Vlaminck, Vogt, Waroquier, Widhopff (Bulletin n° 82 préfacé par des extraits d'Aristophane, Saint-François d'Assise et Jules Renard à propos des oiseaux)

### 1930

Exposition du 20 janvier au 3 février 1930 de la 2ème Année du Groupe : Barat-Levraux, Capon, Kars, Mouillot, Savin, Smith, Vergé-Sarrat (Bulletin n° 83 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures et gouaches du 10 au 24 février 1930 : Francis Smith (Bulletin n° 84 sans préface)

Exposition du 3 au 15 mars 1930 : P. André Bertrand et Edith Bertrand (Bulletin n° 85 préfacé par André Warnod)

Exposition du 17 au 31 mars 1930 : J. Hecht (Bulletin n° 86 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition du 5 au 19 avril 1930 : Dagoussia (Bulletin n° 87 préfacé par Mercédès Legrand)

Exposition de peintures du 5 au 18 mai 1930 : Robert Diaz de Soria (Bulletin n° 88 préfacé par Gaston Poulain)

Exposition de peintures du 19 au 31 mai 1930 : Tcherniawsky (Bulletin n° 89 préfacé par un texte de Berthe Weill)

Exposition jusqu'au 13 juin 1930 : Groupe de peintres modernes

Exposition de peintures du 13 au 29 juin 1930 : Georges Capon (Bulletin n° 90 préfacé par un

extrait de Du sang, de la volupté et de la mort de Maurice Barrès et un texte de Berthe Weill)

Vacances estivales Lyon, Marseille, Toulon, le Pradet

Exposition de peintures à la détrempe et à l'huile du 27 octobre au 9 novembre 1930 : Charles Réal (Bulletin n° 91 préfacé par Francis Carco)

Exposition de peintures du 12 au 25 novembre 1930 : Maurice Savin (Bulletin n° 92 préfacé par une citation de La Fontaine et un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 28 novembre au 12 décembre 1930 : Marie-Louise Siméon (Bulletin n° 93 préfacé par Robert Rey)

Exposition de blanc - Peintures, dessins et aquarelles du 19 décembre 1930 au 15 janvier 1931 : Yves Alix, Barat-Levraux, Bertrand, Claire Bertrand, Edith Bertrand, Bonnard, Bouche, Capon, Chagall, Charmy, Coubine, Czöbel, Dagoussia, Dechorain, Derain, Domenjoz, Van Dongen, Dufrénoy, Dufresne, Raoul Dufy, Eberl, Eisenschitz, Flandrin, Floch, Friesz, O. des Garets, Gimmi, Girieud, Goërg, Gromaire, Roger Grillon, Hecht, Hermine-David, Jacob-Hians, Kars, Kayser, Kissling, Per Krohg, Lacoste, Laprade, Lewitzka, Léopold Lévy, Simon Lévy, Lhote, Makowski, Manguin, Marchand, Marquet, Marval, Mouillot, Pascin, Paviot, Péronne, Picasso, Portal, Jean Puy, de la Rocha, Rouault, Sabbagh, Sabert, Savin, Marie-Louise Siméon, Francis Smith, Tcherniawsky, Thévenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Suzanne, Valadon, Vallotton, Vergé-Sarrat, Vlaminck, Waroquier, Widhopff (Bulletin n° 94 préfacé par un calligramme de Berthe Weill)

### 1931

3ème Année de l'Exposition du Groupe Barat-Levraux, Georges Capon, Savin, Kars, Mouillot, Francis Smith, Vergé-Sarrat du 19 janvier au 2 février 1931 , prolongée jusqu'au 9 février 1931 (Bulletin n° 95 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition du 9 au 22 février 1931 : Georges Kars (Bulletin n° 96 préfacé par la reproduction d'une lettre manuscrite de Suzanne Valadon)

Exposition du 2 au 15 mars 1931 : Claire Bertrand-Eisenschitz (Bulletin n° 97 préfacé par Adrienne Monnier)

Exposition du 16 au 30 mars 1931 : Joseph Floch (Bulletin n° 98 sans préface)

Exposition du 20 avril au 4 mai 1931 : Paul Welsch (Bulletin n° 99 sans préface)

Exposition du 4 au 18 mai 1931 : Albert Huyot (Bulletin n° 100 préfacé par Gabriel-Ursin Langé)

Exposition de dessins du 18 au 31 mai 1931 : Suzy Naze (Bulletin n° 101 préfacé par F.Crommelync)

Exposition de dessins et d'aquarelles juin 1931 : Bugy Mage

Exposition d'aquarelles - Paris le Jour et la Nuit du 22 juin au 20 juillet 1931 : Barat-Levraux, Claire Bertrand, Bonnard, J. de Botton, Bouche, Capon, Chagall, Charmy, Dagoussia, Dechorain, Derain, Van Dongen, Dourouze, Dufrénoy, Raoul Dufy, Eberl, Eisenschitz, Flandrin, Floch, Friesz, Charlotte Gardelle, O. des Garets, Zina, Gimmi, Goërg, Gromaire, Hecht, Hermine-David, Jacob-Hians, Kars, Kayser, Per Krohg, Lacoste, Laprade, Lewitzka, Simon Lévy, Lhote, Lotiron, Makowski, Marquet, Berthe Martinie, Marval, Louise Morel, Mouillot, Max-Jacob, Suzy Naze, Pascin, Paviot, Péronne, Picasso, Portal, Réal, de la Rocha, Rouault, Sabbagh, Agnès Sabert, Sahut, Savin, Signac, Fernand Siméon, M.-L. Siméon, Francis Smith, Tcherniawsky, Utrillo, Utter, Suzanne Valadon, Vergé-Sarrat, Vlaminck, Waroquier, Welsch (Bulletin n° 102 préfacé par un extrait des Lumières de Paris de Pierre Mac-Orlan)

Vacances estivales

Exposition de pastels et de dessins du 2 au 15 novembre 1931 : Mme Marie Alix (Bulletin n° 103 préfacé par Arsène Alexandre)

1ère Année de l'Exposition du groupe Claire Bertrand, Eisenschitz, Floch, Garbel, Morillon, Louise Morel, Sahut du 23 novembre au 5 décembre 1931 (Bulletin n° 104 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Bal d'enfants et bal costumé le 13 décembre 1931

Les 30 ans de la Galerie «La joie de vivre» par tous les artistes qui ont exposé depuis l'inauguration

du 15 décembre 1931 au 10 janvier 1932 : Mme Abramski, Claire Bertrand, Edith Bertrand, Charmy, Dagoussia, Dechorain, Gardelle, des Garets, Hermine-David, Lewitska, Berthe Martinie, Marval, Mercédès-Legrand, Sabert, M.-L. Siméon, Smith-Mortier, Valadon, Yves Alix, Barat-Levraux, P.-A. Bertrand, Bonnard, Jean de Botton, Bottini, Bouche, Camoin, Capon, Chagall, Coubine, Czöbel, Derain, Domenjoz, Van Dongen, Dufrénoy, Dufresne, Raoul Dufy, Paco Durio, Eberl, Eisenschitz, Favory, Flandrin, Floch, Othon Friesz, Gimmi, Girieud, Gromaire, Ch. Guérin, Guindet, Hecht, Jacob-Hians, Kars, Kayser, Kisling, Per Krohg, Lacoste, Laprade, Lautrec, Lebasque, Léo-Lévy, Simon Lévy, Lhote, Lotiron, Makowski, Manguin, Marcoussis, Marquet, Henri Matisse, Mouillot, Pascin, Paviot, Péronne, Picasso, Portal, Jean Puy, Réal, de la Rocha, Rouault, Sabbagh, Savin, Signac, Francis Smith, Tcherniawsky, Thevenet, Tobeen, Utrillo, Utter, Vallotton, Vergé-Sarrat, Vlaminck, Vogt, de Waroquier, Welsch, Widhopff (Bulletin n° 105 préfacé par des textes de Berthe Weill et un poème d'André Salmon)

### 1932

4° année de l'Exposition du groupe Barat-Levraux, Capon, Kars, Mouillot, Sabbagh, Savin, Smith, Vergé-Sarrat, du 18 janvier au 1er février 1932 (Bulletin n° 106 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures du 8 au 29 février 1932 : Kanelba (Bulletin n° 107 préfacé par Paul Fierens)

Exposition de sculptures et dessins du 7 au 25 mars 1932 : Abranski (Bulletin n° 108 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition du 25 avril au 10 mai 1932, les «Onze» - Groupe sympathique : Charmy, Dagoussia, Yvonne Smith-Mortier, Kars, Déchorain, Hermine-David, Kayser, Léopold Lévy, Pascin, Mercédès Legrand, M.-L. Siméon (Bulletin n° 109 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles et dessins du 23 mai au 5 juin 1932 : Lucien Laforge (Bulletin n° 110 préfacé par André Salmon)

Exposition de peintures, aquarelles et dessins - Visages et Scènes d'Enfants du 19 décembre 1932 au 15 janvier 1933 : Mme Abranski, Claire Bertrand, S. Blum-Lazarus, Charmy, O. des Garets, Hadji, Hermine-David, Lewitska, Mercédés, Legrand, Van Rees, Agnès Sabert, Sérébriakova, Widhopff, M. Barat-Levraux, Bonfils, de Botton, Bouche, Capon, Chagall, Coubine, Czöbel, Deval, Jean et Raoul

Dufy, Raymond Duncan, Eberl, Eisenschitz, Floch, Gimmi, Gottlieb, Hecht, Jacob-Hians, Kars, Kayser, Krohg, Lacoste, Léopold Lévy, Simon Lévy, A. Lhote, Makowski, Pascin, Paviot, Péronne, Picasso, Ramey, Van Rees, de la Rocha, Sabbagh, Savin, Francis Smith, Tobeen, Vergé-Sarrat, de Waroquier, Welsch, Widhopff, etc.

#### 1933

Exposition Kanelba

23 janvier au 5 février 1933, 5ème Année de l'Exposition de peintures, aquarelles et dessins du Groupe Barat-Levraux, Capon, Kars, Savin, Francis Smith, Tcherniawsky, Vergé-Sarrat

Publication de « Pan dans l'œil »

Exposition du 20 mars au 4 avril 1933 : « On a découvert une mine d'or », (Bulletin n° 112 préfacé par un texte de Berthe Weill)

Vente de la collection personnelle de Mlle B. Weill le 23 mars 1933 : G & L. Bollag, Zurich

Exposition de peintures du 1er au 15 mai 1933 : Félix Appenzeller (Bulletin n° 113 préfacé par François Fosca)

Exposition de dessins et d'aquarelles à partir du 29 mai au 11 juin 1933 : Claire Bertrand, Deval, Eisenchitz, Floch, Savin (Bulletin n° 114 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures « Paris la nuit », 22 juin au 10 juillet 1933 : Barat-Levraux, Bouche, Capon, Charmy, Dagoussia, Dechorain, Deval, Dufy Raoul, Eberl, Floch, Odette des Garets, Gimmi, Hecht, Jacob-Hians, Kars, Kayser, Lacoste, Legreand, Puy, Marie-Louise Siméon, Francis Smith, Tobeen, Vergé-Sarat, Waroquier, Welch, Widopff, (Bulletin n° 115 préfacé par Berthe Weill)

Concours organisé par la galerie juillet 1933

Exposition Ellen Fisher du 4 au 20 novembre 1933 , (Bulletin n° 116 préfacé par A.-H. Martinie)

Belles étrennes, livres d'occasions, illustrés et autres peintures, aquarelles et dessins, du 30 novembre

au 16 décembre 1933 (Bulletin n° 117 préfacé par un texte de Berthe Weill)

Exposition Annuelle de peinture, aquarelles et dessins - Livres d'occasions illustrés et autres, du 18 décembre 1933 au 15 janvier 1934 : Appenzeller, Barat-Levraux, Claire Bertrand, Georges Bouche, Boucherlé, Capon, Chagall, Charmy, Dechorain, André Derain, Deval, Dufrénoy, Raoul Dufy, Eberl, Eisenschitz, Floch, Foujita, O. des Garets, Gimmi, Girieud, Joseph Hecht, Hermine-David, Georges Kars, Kayser, Ch. Lacoste, André Lhote, Léopold Lévy, Simon Lévy, Mercédès-Legrand, Pascin, Paviot, Péronne, Charles Réal, de la Rocha, Sabbagh, Agnès Sabert, Maurice Savin, Marie-Louise Siméon, Francis Smith, Tobeen, Van Dongen, Vergé-Sarrat, Henri de Waroquier, Welsch

#### 1934

Exposition de peintures et dessins du 5 au 20 février 1934 : Luis de la Rocha (Bulletin n° 119 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition de peintures, aquarelles et dessins du 16 au 30 avril 1934 : Jane Hladikova (Bulletin n° 120 préfacé par Maximilien Gauthier)

Inauguration de la Nouvelle Galerie B. Weill (anciennement au 46, rue Laffitte) 27, Rue Saint-Dominique, Paris 7<sup>e</sup>

Exposition de panneaux décoratifs, peintures, gouaches, sculptures, faïences, paravents : Marthe D. O. Widhopff du 17 décembre 1934 au 15 janvier 1935 (Bulletin n° n°1 préfacé par un poème de Berthe Weill)

## 1935

lère Année de l'Exposition de peintures, aquarelles, dessins du Groupe du 18 février au 3 mars 1935 : Berjole, Jean de Botton, Marcel Jallot, Georges Pacouil, Marcel Parturier, Streiff (Bulletin n°2 préfacé par un poème de Berthe Weill)

Exposition du 11 au 23 mars 1935 : Miss A. Thevin

A partir du 25 mars 1935, 7ème année de l'exposition du Groupe : Barat-Levraux, Capon, Kars, Savin, Smith, Tcherniawsky, Vergé-Sarrat

## 1936

Exposition de dessins et aquarelles par une quarantaine d'artistes (trois générations) du samedi 12 décembre 1936 au 10 janvier 1937 : Cézanne, Lautrec, Pascin, Od. Redon, Makowski, Renoir, Fernand Siméon, Zak, Barat-Levraux, Cl. Bertrand, G. Bouche, G. Capon, Cattiaux, Chagall, Charmy, Chirico, Dagoussia, Derain, Despiau, Dufresne, Raoul Dufy, Eisenschitz, Floch, O. des Garets, Gimmi, Hecht, Hermine-David, Kars, Kayser, Mme Laurencin, Lhote, Maillol, Vergé-Sarrat, Welsch, Matisse, Mercédès-Legrand, Peronne, Picasso, Rouault, Savin, M.-L. Siméon, Simon-Lévy, Francis Smith, Alice Thévin, Utrillo, Valadon

Exposition du 21 décembre 1937 au 15 janvier 1938 : « A chacun sa fantaisie », d'une vingtaine d'artistes (sûrement Gimmi)

#### 1938

Exposition 2 décembre au 30 décembre 1938 : Pierre Ino, Louis Cattiaux, Jean Lafon, Gio Colucci

## 1939

Exposition « Confrontations » février 1939 : Derain, Dufy, Matisse, Picasso, Rouault, Utrillo et Vlaminck / Cattiaux, Ino, Lafon, Colucci

Exposition d'œuvres récentes du 13 au 28 mars 1939 : Alfred Réth

Exposition de peintures et sculptures du groupe éclectique à partir du 20 avril 1939 : Jankel Adler, Beothy, Cattiaux, Colucci, Freundlick, Gonzalès, Pierre Ino, Kosnick, Lafon, Martyn, Metzinger, Péronne, Reth, Smith, Survage

Exposition de 11 sculpteurs du 18 mai au 3 juin 1939 : Beothy, Benon, Gio Colucci, Freundlich, Gardner, Ganier, Iavarone, Kosnick, Privat, Luzanowsky, Vitullo

Exposition du 15 juin au 30 juin 1939 : Louis Cattiaux

Exposition de bas-reliefs en juillet 1939 : Maurice Garnier

## 1940

Exposition du 5 avril au 20 avril 1940 des peintures récentes d'Odette des Garets

# 1941

Fermeture définitive de la Galerie B. Weill

## LISTE DES EXPOSITIONS DE LA GALERIE B.WEILL